



Victor Segalen ~ L'Exote

Librairie Pierre Saunier

PIERRE SAUNIER

22, RUE DE SAVOIE

- 75006 PARIS -

LIVRES EN BON ÉTAT OU
EN ÉTAT DÉPLORABLE
PRIX MODÉRÉS OU EXCESSIFS



CONTACT :

+33(0)1 46 33 64 91

librairie.saunier@wanadoo.fr

LA LIBRAIRIE EST OUVERTE DU MARDI AU SAMEDI
AUX ENVIRONS DE 16^h & JUSQU'À 19^h

Horaires plus intensifs en période de catalogue

*Conditions de vente conformes aux usages
du Syndicat de la Librairie Ancienne & Moderne
et aux règlements de la*

Ligue Internationale de la Librairie Ancienne

DOM. BANC. : SOCIÉTÉ GÉNÉRALE 63, RUE DAUPHINE - 75006 PARIS

30003 03082 00020064725 36

IBAN : FR76 3000 3030 8200 0200 6472 536

- SIRET 401 800 123 00028 -

N° TVA INTRACOMMUNAUTAIRE AJOUTEZ FR05 DEVANT LE 4

Victor Segalen, l'exote

*Exote, celui-là qui Voyageur-né,
dans les mondes aux diversités merveilleuses,
sent toute la saveur du divers.*

(Lettre à Max Prat, 23 décembre 1908)



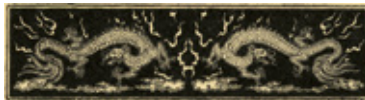
SOMMAIRE
(TRÈS SOMMAIRE)

LES CLINIENS, p.6 à 11
LA POLYNÉSIE, p.13 à 59
QUANT À LA MUSIQUE... p.61 à 69
LA CHINE, p.73 à 150



L'ARCHIPEL SEGALEN
INSPIRATEURS, COLLABORATEURS, AMIS

PAUL GAUGUIN, p.33 à 59
CLAUDE DEBUSSY, p.61 à 69
ARTHUR RIMBAUD, p.69 à 71
AUGUSTO GILBERT DE VOISINS, p.151 à 174
PAUL CLAUDEL, p.101 à 103 & p.175 à 182
CLAUDE FARRÈRE, p.183 à 185
JULES DE GAULTIER, p.185 à 187
CHARLES GUIBIER, p.187 à 189
LOUIS LALOY, p.190
JEAN LARTIGUE, p.191 à 192
CHARLES RÉGISMANSET, p.193 à 195
SAINT-JOHN PERSE, p.196 à 198
SAINT-POL ROUX, p.198 à 203





En guise d'introduction.

1 - Annie JOLY-SEGALEN & Jean LOIZE. *De Tahiti au Thibet*. EXPOSITION LITTÉRAIRE VICTOR SEGALEN (1878-1919). Paris, 1944 ; in-12 carré, broché.

83 pp. & 4 ff. – complet du papillon d'errata.

Outre une thèse de médecine et quelques articles disséminés dans des revues, Victor Segalen a publié de son vivant trois livres restés longtemps inaperçus. Dans le panorama littéraire de la France, l'écrivain n'apparaît vraiment qu'à la veille de la libération, vingt-cinq années après sa disparition. On le doit au libraire Jean Loize et à la fille du poète, Annie Joly-Segalen, qui lui consacrent, au mois de février 1944, cette surprenante exposition mettant en scène, de *Tahiti au Tibet*, *les escales* et *le butin du poète*. Dans la petite librairie ancienne de la rue Bonaparte, on peut alors admirer les quelques éditions originales de Victor Segalen rassemblées pour la première fois, des exemplaires nominatifs, dédiacés, des grands papiers de Corée, de Tribut, de Chine. On y aperçoit surtout une multitude de manuscrits inédits, soigneusement calligraphiés sur le merveilleux papier d'architecte Morin coupé au format coquille. Sur les cimaises, dans l'encadrement sculpté d'une porte débarqué des Marquises, à côté d'une nuit de Noël, d'une toile aux vaches et d'un petit dieu de voyage – *lumière et splendeur ironique* – trône l'ultime palette

de Gauguin. Un gramophone orphique égrène des notices vocales où s'agrègent des rognures d'ongles dépulpées de réel. D'odorantes images de soie se détachent des plafonds comme des épluchures de neige. *Délaisse les peuples vaincus, qui sont sous le lit de l'aurore.*

Quinze jours de mer idiote... Vraiment la mer est bêtasse. Elle ne vaut que parce quelle vous conduit ailleurs. Ainsi fut-il marin. Qui plus est, médecin sur un bateau, mais pareillement la maideucine exaspère. On ne s'étonne pas qu'écrivain, il hâisse le roman – oui, *j'étouffe dans le Roman. N'y a-t-il pas d'autre alternative ? Pourquoi revêtir si fatalement tout germe de cette chape qui n'a sans doute pas dit son dernier mot ?*

Les paradoxes se suivent ainsi. Est-ce par un travers militaire qu'il attaque les différents corps de la littérature, renversant la fiction romanesque avec René Leys, piratant le journal de voyage avec *Équipée* ou jetant les onze cents exemplaires des *Immémoriaux* contre la place forte de l'exotisme tenue par un quarteron d'officiers coloniaux, *proxénètes de la sensation du divers* ? Mais c'est à la marine et à la médecine qu'il doit de s'affranchir des rigueurs d'une *mother* possessive et bigote, des horizons murés de la petite bourgeoisie bretoise et même de la littérature. Les modèles qu'il se donne sont d'abord des hors-la-loi qui ont rompu, Rimbaud, Gauguin et Nietzsche – et s'il admire Claudel, c'est davantage contre lui, comme la plante d'un tuteur. Ailleurs, ce sont les révélations de la Polynésie puis de la Chine où sous les galons mauves s'affirme sa vocation véritable – la Chine, « *le lieu et la formule* » dira Pierre-Jean Jouve reprenant un poète. *Voir le monde et puis dire sa vision du monde. Je l'ai vu sous sa diversité. Cette diversité, j'en ai voulu, à mon tour, faire sentir la saveur.*

Trois livres pour ton Tripode, père Vallette. Segalen publie peu mais entreprend simultanément un nombre conséquent de manuscrits, qu'il réserve, relit, travaille, inachève. Le Tripode a sa clef, comme l'As son Docteur – un grand principe directeur. *Exotisme ; qu'il soit bien entendu que je n'entends par là qu'une chose, mais immense : le sentiment que nous avons du Divers* – tout ce qui est en dehors, tout ce qui diffère de soi, dans l'espace, dans le temps – et *le pouvoir d'exotisme, qui n'est que le pouvoir de concevoir autre*. Puis un deuxième principe. *Exclus-en si tu commences / Le réel parce que vil* proclame Mallarmé, point de cette sorte d'imprécation avec Segalen, le réel est bien le lieu d'élection de l'imaginaire, comme l'imaginaire est « l'autre » du réel. La

saveur et la beauté qui s'offrent au poète voyageur, tiennent dans cet antagonisme. Enfin, pour achever cette réduction instantanée, un troisième principe suivant la proposition de Nietzsche : *c'est l'art, et non la morale, qui est présenté comme l'activité métaphysique proprement dite de l'homme.*

Avec une estime clairvoyante, acceptant tout de lui des deux mains – *je ne peux pas vous laisser aller ailleurs* – Georges Crès est le premier éditeur de Victor Segalen, non le *Mercur* de France qui, nonobstant les quelques articles que la revue mauve publie gracieusement, lui monnaye ses *Immémoriaux*... A la mort du poète, Yvonne, son épouse, s'emploie à faire paraître trois autres livres, sans plus de succès. D'ailleurs, les titres publiés par Crès sont rachetés bien avant qu'ils ne s'épuisent et, invendus, ont à subir les silencieux recouvrements des distributeurs successifs. A cela s'ajoute le mutisme d'un Claudel, qui, en fervent militant catholique, ne veut rien vanter, hors intimité, de l'œuvre antichrétienne de son jeune coreligionnaire. Paulhan, ponte de la NRF qui ne rechigne pas à retailler quelque plume obscure, demeure frileusement sous la coupe d'un Saint-Léger Léger oublieux d'une rencontre de jeunesse. Il y a bien, en 1936, la bonne parole de Norge, qui rachète à Plon le reliquat de l'édition in-12 des *Stèles* pour les redistribuer. En vain. Il fallait attendre cette exposition Loize pour que s'amorcent enfin les *Départs avec Victor Segalen*.

2 - DÉPARTS AVEC VICTOR SEGALEN.
Marseille, Les Cahiers du Sud, 1948 ;
in-8, broché. 151 pp.

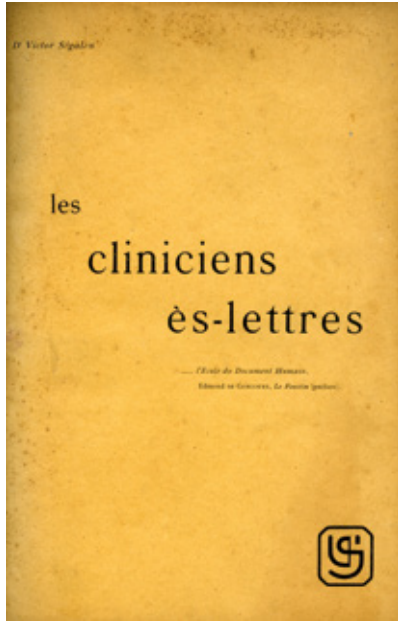


Numéro spécial entièrement consacré à Segalen. UN DES 25 EXEMPLAIRES VÉLIN PUR FIL LAFUMA NAVARRE, premier papier du tirage de luxe.

Contributions de Anne Joly-Segalen, René Grousset, Miomandre, Maurice Savin, Fombeure, Jean Loize, Yuan Houa T'se, Vadime Elisseeff, Norge, Jean Aubry – des textes de Segalen, dont un poème inédit de *Thibet*, des lettres à Claude Debussy et Paul Claudel.

3 - DÉPARTS AVEC VICTOR SEGALEN. Un des 125 vélin.

4 - DÉPARTS AVEC VICTOR SEGALEN. Tirage courant.



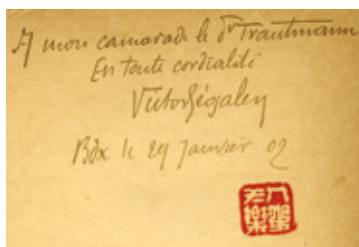
5 - LES CLINICIENS ÈS-LETTRES. *Bordeaux, Imprimerie Y. Cadoret, 1902* ; in-8, demi-chagrin noir, dos à nerfs orné, fleurons et filets à froid, couverture conservée (*Laurenchet*).

86 pp. & 1 f. blanc.

Édition originale de la thèse de doctorat en médecine de Victor Segalen. Envoi a. s. : *à mon camarade le docteur Trautmann, en toute cordialité. Victor Segalen. Bordeaux le 29 janvier 1902.*

Atteint de myopie, Segalen ne put préparer l'École Navale comme il le souhaitait au sortir du baccalauréat, sa vue défailante lui permit simplement de devenir médecin de marine. Après une année préparatoire à Brest, il fut admis, en 1898, à l'École de Santé de la Marine Nationale de Bordeaux. En fait, il n'apprécia guère la médecine et prit ses études en horreur. Il pratiqua davantage la composition musicale et la bicyclette, se mit en ménage à trois malgré la surveillance soutenue de sa mère, et fit coup sur coup deux dépressions. Aussi, lorsqu'il reprit ses études, en 1901, les maladies nerveuses l'intéressèrent plus particulièrement. Son intérêt croissant pour les arts décida du sujet et le naturalisme fit avec lui son entrée dans la Marine Nationale.

L'observation médicale chez les écrivains naturalistes – tel est le titre universitaire de la thèse de médecine que Segalen soutint en janvier 1902 et qu'il publia sous le titre des *cliniciens ès-lettres* le mois suivant. L'ouvrage traite successivement l'hystéro neurasthénie de Des Esseintes, le personnage de Coupeau dans l'Assommoir et le récit de la mort de Jules de Goncourt par son frère Edmond. Si notre auteur reçut le titre de docteur en médecine, sa thèse lui procura davantage une reconnaissance dans le petit monde des lettres, auquel elle lui donnait par ailleurs un accès, que dans le monde médical. Les médecins, ses premiers lecteurs, ne s'y étaient pas trompés, qui lui reprochèrent d'abord les marques trop littéraires de son style : *j'ai peine à croire que l'écriture artiste, très artiste, trop artiste de cette thèse, s'adapte exactement au sujet, scientifique en somme, qu'elle traite* lui écrira, par exemple, le docteur Maurice de Fleury, membre du jury, maître parisien de la médico-littérature et spécialiste des gens de lettres (Segalen le consultera comme patient en 1905 et 1913). *Vous me donnez l'impression d'un chef des travaux anatomiques, qui, pour une dissection, mettrait à ses poignets les manchettes de dentelles*



fines de Monsieur de Buffon, et qui – répudiant le vieux scalpel à manche noir – travaillerait avec des couteaux d'acier niellé, emmanchés de gemmes. J'ai écrit, moi aussi, comme écrivent tous les disciples de Gourmont, de Gautier, de Barbey et du bon Joris-Karl. Mais est-ce bien la langue qui convient à la ratiocination, aux débats philosophiques et scientifiques ? Ce furent bien au contraire ces qualités spécieuses qui firent jubiler ce bon Huysmans, qui, remerciant Segalen de l'envoi des cliniciens sur grand papier – une première en la matière – le félicita pour son audace : je ne puis me figurer sans sourire la tête des vieux bonzes de la médecine lisant votre thèse. Ce qu'ils ont dû être ahuris et se demander comment vous aviez pu avoir l'idée d'aborder un tel sujet hors de leur portée !

Segalen fit éditer sa thèse à petit nombre et à ses frais chez un imprimeur bordelais. En plus du tirage réservé à la Navale portant le titre déposé et comportant, selon l'usage, la liste des enseignants de la Faculté de médecine de Bordeaux ainsi que les *Vus & permis d'imprimer* à la date du 12 janvier 1902 du président du jury, du Doyen et du Recteur – il fit imprimer un tirage moins austère, plus soigné, destiné à son usage personnel. Une couverture de couleur ocre ou violacé, à la disposition typographique recherchée, porte le titre plus général de « *les cliniciens ès-lettres* » – sans aucune majuscule – avec, en exergue, une citation d'Edmond de Goncourt extraite de *La Faustin* : « ... *l'Ecole du Document Humain* ».

Un monogramme dessiné par Segalen – qui n'est pas sans rappeler les idéogrammes chinois qu'il ne connaît pas encore – avec ses initiales entrelacées, est apposé au bas de la couverture ; ce cachet emblématique se retrouvera sur la couverture des livres de sa bibliothèque comme sur tous ses manuscrits. Chaque tête de chapitre du tirage des *cliniciens* est agrémentée d'un bandeau typographique unique. Ces exemplaires, pour la plupart dédiacés, Segalen les réservait à ses proches, à des gendelettres ou à ses pairs – comme cet exemplaire que nous proposons. De cette édition, 50 exemplaires furent imprimés sur grand « papier à la forme » (numéro suivant).



n°6

Pour mon cousin et excellent ami
Jean Cras

En souvenir affectueux de nos
jeux d'enfants, là-bas en l'exquis
oasis de Saint-Marc – et de la bon-
ne intimité qui, dès lors, a per-
sisté –

En toute admiration attentive
de ses souhaits, Désirs Musicaux –

En hommage commun au mode
d'expression le plus vibrant qui
soit – dont il a compris et senti,
en profond et sincère artiste, les
plus dissemblables manifestations –

En espoir et vœux de plus pro-
ches – malgré le départ, – relations
encore ; En toute sympathie, en-
fin, et bonne affection :

Victor Segalen

Toulon 7 février 02

6 - LES CLINIENS ÈS-LETTRES. 1902. Pleine reliure souple, papier fantaisie à la main ocre brun à motifs dorés, pièce de vélin blanc titrée en noir, premier plat de couverture, non rogné (Alidor Goy).

Édition originale, comme décrite précédemment, mais :

UN DES 50 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS ET SIGNÉS SUR GRAND PAPIER À LA FORME, seul tirage de tête. La couverture est mauve.

Il est enrichi d'un long et bel envoi a. s. : Pour mon cousin et excellent ami Jean Cras. En souvenir affectueux de nos jeux d'enfants, là-bas en l'exquis oasis de Saint-Marc – et de la bonne intimité qui, dès lors, a persisté – En toute admiration attentive de ses souhaits, désirs musicaux. En hommage commun au mode d'expression le plus vibrant qui soit – dont il a compris et senti, en profond et sincère artiste les plus dissemblables manifestations. En espoir et vœux de plus proches – malgré le départ, – relations encore ; en toute sympathie, enfin, et bonne affection. Victor Segalen. Toulon 7 février 02.

Jean Cras que Victor Segalen désigne comme son cousin était en réalité le cousin germain de sa mère. L'oncle de

celle-ci, Pierre Charles Cras, était chirurgien de marine de renom. Il avait trois enfants de la même génération que notre auteur. Les Cras habitaient à Brest le quartier Saint-Marc, non loin de la rue Massillon où résidaient les Segalen. Durant sa jeunesse, Victor fréquenta avec ferveur la famille Cras toute entière passionnée et dévouée à la musique. Pianiste de talent, le cousin Jean, d'un an le cadet de l'auteur, composa à treize ans sa première œuvre et mena de front sa carrière d'officier de marine (qu'il termina contre-amiral) et son activité de compositeur. Est-ce sous cette influence que Segalen s'occupera d'abord de composition, mettant en musique des poèmes de ses amis avant qu'il n'en compose lui-même ? C'est en tous cas par la musique que le monde de l'art devait s'ouvrir à lui.

7 - LES CLINICIENS ÈS LETTRES. Préface de Jean Starobinski. *Fata Morgana*, 1980 ; in-8, broché. 127 pp.

UN DES 30 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VÉLIN JOHANNOT D'ARCHES, seul tirage de tête.

8 - LES SYNESTHÉSIES ET L'ÉCOLE SYMBOLISTE. Publié dans le *Mercur de France*, n°148, d'avril 1902 ; in-8 broché.

L'article de Victor Segalen occupe les pages 57 à 90.

Les Synesthésies et l'école symboliste est un des chapitres qui devait figurer dans la thèse de Segalen sous le titre primitif des «synesthésies sensorielles» (l'analogie sensorielle). Le terme est dû au médecin de marine Millet, il équivaut à l'expression de «sensations associées». Segalen y étudie plus précisément les correspondances entre les sons et les images poétiques, la sensation perçue, la sensation induite ou sensation écho, ce qu'il nomme également l'audition colorée qui est un cas particulier des synesthésies.

Des extraits d'œuvres de Baudelaire, Rimbaud, Verlaine, Huysmans et Saint-Pol-Roux forment le corpus principal de son analyse. On assiste également à une délectable réfutation des travaux de Max Nordau qui, dans son credo dégénérescentiel «parallélisant» poètes symbolistes et mollusques du quaternaire, avait confondu le chaos sensoriel qui précéda le développement des appareils perceptifs avec la tendance synthétique qui en est l'aboutissant actuel.

C'est Remy de Gourmont en personne qui fit paraître les *Synesthésies*. Sur la recommandation de Saint-Pol-Roux, Segalen lui avait écrit au *Mercur de France*, s'ouvrant de ses recherches de thèse et sollicitant quelques vers à mettre en musique. Gourmont se montra fort intéressé et l'encouragea à l'entretenir de ses travaux. Aussi fut-il le premier écrivain à qui Segalen rendit visite lorsqu'il vint à Paris pour la première fois, obtenant derechef la certitude d'une publication : *avant-midi j'avais déjà vu Remy de Gourmont qui me retient un de mes chapitres comme article pour une Revue* écrit-il à sa mère le 19 novembre 1901. Cette rencontre devait compter à plus d'un titre. Segalen entra dans une des plus prestigieuses revues, encouragé à un moment décisif par un écrivain reconnu qui devait également l'inciter à lire quelques auteurs maîtres, déterminant pour lui, comme Jules de Gaultier, auteur du *Bovarysme* et ardent défenseur de l'œuvre de Nietzsche.

9 - LES SYNESTHÉSIES ET L'ÉCOLE SYMBOLISTE. Préface d'Éliane Formentelli. *Fontfroide, Fata Morgana*, 1981 ; in-8, broché. 48 pp.

UN DES 30 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PUR FIL JOHANNOT, seul tirage de tête.





«... type de ces avisos-transports mixtes à en être
hermaphrodites, et qui ne surent jamais s'ils étaient
trois-mâts-barque ou steamers, péniches ou croiseurs,
– d'autant meilleurs à tout faire...»

La Polynésie



u sortir de l'école navale, Segalen est affecté comme médecin major d'un stationnaire en Polynésie : l'avis «*Durance*», dont la principale fonction est d'assurer symboliquement la présence de la France dans ses lointaines possessions. Le 18 octobre 1902 il arrive à New-York où il compose, au cours d'une nuit d'insomnie, son premier texte poétique en prose «*La Tablature* ». Il traverse les Etats-Unis et manque de succomber à une fièvre typhoïde près de San Francisco. C'est au cours des deux mois de convalescence qu'il passe dans cette ville américaine – où s'enclave un vaste quartier chinois – que Segalen aborde et noue ses premiers contacts avec la mystérieuse civilisation Céleste. Lorsqu'il débarque enfin à Papeete, le 23 janvier 1903, un cyclone vient de ravager l'archipel des Tuamotu, situé à l'Est de Tahiti. «*La Durance*» doit appareiller aussitôt pour une tournée de secours. Tout au long des îles sinistrées, Segalen découvre les populations indigènes ; s'il en apprécie le *courage et la dignité dans l'adversité*, il *déplore la vie hybride (...) en voie de perversion civilisée des Maoris, mesurant toute la déchéance et la résignation imputables à la colonisation européenne*. L'obsédante question de la perte de l'identité culturelle, qui deviendra un des thèmes essentiels des *Immémoriaux*, se pose déjà.

Avant son départ pour l'Océanie, contre toute attente, Remy de Gourmont avait enjoint Segalen d'y rencontrer Gauguin. Il s'en fallut de peu qu'ils se rencontrassent. Gauguin décéda au début du mois de mai 1903 quand Segalen se trouvait en mission à Nouméa. «*La Durance*» ne fut envoyée aux Marquises qu'à la fin du mois de juillet suivant, l'avis fit alors escale à Hiva-Oa pour rapporter la succession du peintre, ce fut l'occasion pour Segalen d'entrer dans la «*Maison du Jouis* ». *Des moments émus d'autrefois – les autrefois de mes pèlerinages au travers de l'Ecole Symboliste – revécus en ces îles lointaines grâce aux reliques de Gauguin* – note Segalen dans son journal de voyage le 3 août 1903 –, *Gauguin vient de*

quereller un gendarme à Hiva-Oa, trois mois de prison, et d'en mourir. Ça et là, chez l'administrateur, des bribes de lui. Son portrait très oblique, forte encolure. Et surtout cette caisse de papiers où je puiserais si curieusement...

Cette rencontre posthume se révélera particulièrement déterminante pour lui. La visite du faré, les carnets de croquis, les carnets manuscrits, dont Segalen recopie de longs passages dans son propre journal, *Noa Noa, Avant et après*, les *Notes éparses* comme les brouillons de *l'Ancien culte maori*, tout fut pour Segalen révélation : le peintre disparu devenait l'initié qui le faisait maintenant voir, sentir, entendre. *Je puis dire n'avoir rien vu du pays et de ses Maoris avant d'avoir parcouru et presque vécu les croquis de Gauguin*, écrira-t-il à Georges Daniel de Monfreid. C'est à partir de cet ascendant primordial que Segalen concevra toute son *Esthétique du Divers*. C'est déjà l'une des clés de l'un des plus beaux chapitres des *Immémoriaux* qui scelle la dernière apothéose d'une civilisation condamnée.

Inspirée en partie par la vie de Gauguin aux Marquises, Segalen projeta d'écrire sous le titre « *Le Maître du Jour* » une suite aux *Immémoriaux* – commencée en 1907, elle ne fut jamais achevée. Lors de la vente, à Papeete, de la succession du peintre, le 2 septembre 1903, l'écrivain fera l'acquisition de 7 des 10 tableaux mis aux enchères. En plus de divers objets, livres, carnets de croquis et dessins, il emporta 4 des 5 panneaux emblématiques sculptés par Gauguin pour sa « *Maison du Jour* ». C'est avec ce dernier décor que Segalen devait entrer et quitter la scène éditoriale : à l'exception de ses travaux de thèse, le premier texte littéraire qu'il publia en 1904 et le dernier, publié en 1919 la veille de sa mort, furent chacun un hommage à Paul Gauguin.





n°48

10 - GAUGUIN DANS SON DERNIER DÉCOR. Publié dans le *Mercure de France*, n°174, juin 1904. In-8, broché.

Le texte de Segalen occupe les pages 679 à 685 ; il est daté des Iles Marquises – Tahiti Janvier 1904.

Le point de départ de la destinée posthume de Paul Gauguin et son entrée dans la notoriété.

11 - GAUGUIN DANS SON DERNIER DÉCOR & autres textes de Tahiti. *Fontfroides, Éditions Fata Morgana*, 1975 ; in-8, broché. 144 p.

Édition en partie originale. UN DES 30 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VÉLIN MAORI DE COULEURS, seul tirage de tête.

Outre le texte du *Mercure de France* et l'Hommage à Gauguin publié en préface de la correspondance Gauguin-Monfreid (n°26), l'édition contient d'inédit les *Pensers Paiens* ; une nouvelle *La Marche du Feu* que Segalen avait composée à la demande de Marius Ary-Leblond pour un recueil collectif, *Les Exotiques*, sorte de *Soirée de Médan* de la littérature coloniale, qui ne fut jamais publié, ainsi qu'une ébauche de préface pour *Noa Noa*.



12 - MAX-ANELY. LES IMMÉMORIAUX. Paris, Société du Mercure de France, 1907 ; in-12, plein veau glacé vert bouteille, plats décorés au centre d'une demi-bande de veau olive traversée de filets dorés, larges ou étroits, et de traits argentés, gardes doublées de veau vert et de soie olive, encadrement et filets dorés, tranches dorées sur témoins, couverture et dos conservés, étui. (Germaine de Léotard. 1930).

345 pp. (dont fx-titre, titre, page de dédicace, intertitre), 4 ff. n. ch. (2 ff. de table, A.I. : 24 septembre 1907, 1 blanc).

Édition originale. UN DES 10 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR HOLLANDE, seul tirage de tête après 7 Japon.

Peu de temps après son arrivée à Tahiti, en janvier 1903, Segalen a l'idée de son premier livre, qu'il intitule d'abord *Le Promeneur de nuit* – le « harepo » en maori, celui qui, à l'entour des temples, la nuit, récite les généalogies et les versets ancestraux.

Audacieux et novateur, le livre dut déconcerter plus d'un lecteur à sa parution. A contre-courant de la littérature exotique de l'époque, Segalen inverse le point de vue ethnocentrique en vigueur – galons, bluettes, chrysanthèmes ou « tirara parau »

de circonstance –, et privilégie le point de vue indigène. Plus déroutant encore : il puise une grande partie de son vocabulaire dans la langue maori sans recourir à la traduction – la répétition, seule, finissant par en révéler le sens. Le lecteur se trouve donc immergé dans un monde inconnu, celui de la civilisation polynésienne écrasée sourdement quelques décennies plus tôt dans un simple contact mortel avec l'envahisseur, sa Bible et sa bouteille d'alcool. Pourtant, *Les Immémoriaux* n'est pas plus un pamphlet qu'une étude



ethnologique ou un roman : aux confins des genres, il est tout à la fois, et s'annonce déjà comme un livre de poète, plus envoûtant qu'explicite. N'est-il pas d'ailleurs le grand poème épique maori que les tahitiens d'aujourd'hui ont adopté et reconnaissent comme leur *Odyssée* ? C'est le « parler ancien » d'une culture exclusivement orale qui ne connaît pas l'écriture et n'a rien laissé de tangible, hormis les farés de bambous, la langue sacrée dont il ne reste que quelques bribes où s'enferment l'éclosion des mondes, la naissance des étoiles, le façonnage des vivants, les ruts et les monstrueux labeurs des dieux Maori. *La Vie est Joie, le Désir est Joie, la Sensation est bonne à sentir* : c'est une des révélations du voyage de Segalen en Polynésie, c'est celle aussi qui anime *Les Immémoriaux*.

A l'instar du *Salammbô* de Flaubert, après les débauches de la documentation, de l'observation et de la sensation, Segalen s'est attaché à recréer, plutôt qu'inventer, dans le creuset de l'imaginaire, cette ancienne Tahiti. Parce qu'ils ont oublié leur culture, trahi leurs ancêtres, détruit leurs dieux, les maoris sont devenus les Immémoriaux. Dépossédés de leur mémoire, maintenus sous le joug du péché, ils sont comme les animaux humanisés du docteur Moreau, ânonnant, dans le comique et dans l'horrible, les versets de la Loi. *L'issue est amère* écrira Segalen à Claude Farrère qui jugeait la fin décevante (cf n°10). *Le dénouement, terne, mesquin. Je l'ai désiré tel parce que le mesquin est ce qui me poigne le plus. Soyez dépité, déçu, agacé, énervé par mes derniers chapitres, tant mieux ainsi. Je suis satisfait. Avec, dans la bouche, un arrière-goût d'âpreté, et la sensation, aux mâchoires, d'avoir mordu.*

Reconnaissant au roman une valeur à plus d'un titre, mais qui n'est pas de vente du tout, Alfred Vallette ne voulut prendre aucun risque et le *Mercure de France* offrit à Segalen de publier son livre à compte d'auteur. 1100 exemplaires furent tirés, 7 Japon et 10 Hollande pour les exemplaires de luxe. Le tirage courant fut divisé en trois tranches : cinq cents et deux fois trois cents exemplaires. Les deux dernières tranches se virent gratifier dès l'impression des mentions de deuxième et troisième édition, bien illusoire cependant. Lorsque l'éditeur Georges Crès – qui n'admirait pas du bout des lèvres – finança, en 1921, sa propre édition, le tirage du *Mercure* était loin d'être épuisé. L'édition Crès n'eut pas plus de succès, *Plon* en récupéra le stock. *Les Immémoriaux* restèrent inaperçus jusqu'en 1956, date à laquelle la collection

« Terre Humaine » entrepris leur résurrection, à la suite des *Derniers Rois de Thulé* et des *Tristes Tropiques*. Ajoutons qu'en 1907, le livre fut retenu pour l'attribution du cinquième prix Goncourt – Octave Mirbeau, s'il ne s'était déjà promis à un autre, lui aurait donné sa voix, la seule qu'il aurait eue.

Officier, Segalen ne pouvait pas signer une œuvre de fiction de son nom. Le pseudonyme de Max-Anély se compose de deux prénoms : le premier, Max, étant celui de son meilleur ami d'alors, Max Prat, ancien condisciple au lycée de Brest ; le second, quelque peu modifié : Anély pour Annelly, étant un des prénoms de sa femme, née Yvonne Hébert, fille de médecin et comme Segalen originaire de Brest. Leur mariage avait eu lieu dans cette ville le 3 juin 1905.

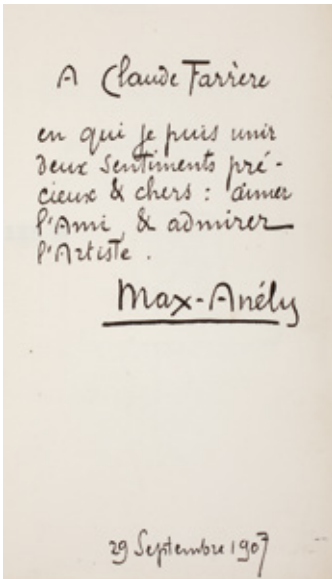
Superbe reliure, parfaitement construite, avec un décor très pur aux tonalités harmonieuses, signée de Germaine de Léotard, la collaboratrice de Pierre Legrain.



13 - MAX-ANELY. LES IMMÉMORIAUX. Demi-maroquin marron à coins, dos à nerfs, tête or, non rogné, couverture et dos conservés (David).

UN AUTRE EXEMPLAIRE DES 10 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR HOLLANDE, seul tirage de tête après 7 Japon.

C'est le numéro 10, il est enrichi de la dédicace autographe suivante : *A Claude Farrère / en qui je puis unir deux sentiments précieux & chers : aimer l'Ami & admirer l'Artiste. / Max-Anély / 29 septembre 1907.*



C'est dans les nuits permissives du grand port militaire de Toulon, en octobre et novembre 1905, que Segalen et Charles Bargone, en littérature Claude Farrère, lièrent leurs vies lettrée et aventureuse. Jeunes enseignes de vaisseaux débarqués du *Saint Louis* ou de l'*Amiral Charnel*, ils filaient avidement leur célibat nocturne auprès d'expertes et délicates *Petites Alliées*.

Amours semi-mondaines et longues fumeries d'opium, ils partageaient aussi le goût des lettres avec des dissemblances vastes comme l'océan. C'est en bon disciple du commandant Loti, sous les ordres duquel il eut

à naviguer, que Farrère établira son industrieuse et abondante production coloniale. Segalen stigmatisait cet exotisme à grand tirage dont il repoussait les orientations littéraires galvaudées, préférant toujours l'homme à l'écrivain, quoi qu'en dise la dédicace un rien flagorneuse de cet exemplaire. *Vous avouerez-vous sur ce point écrit-il à Debussy (6 juin 1910) quelques restrictions pénibles ? Tant de gens ne connaissent de Farrère, en réalité Bargone, que sa littérature, que vraiment je ne puis accepter ! Mais croyez bien qu'il lui est supérieur. Il dévore sa vie... Je ne suis pas dupe, mais je l'aime bien tout de même.* D'ailleurs, en 1912, c'est bien à « Charles Bargonne » que Segalen, avec sa précision pointilleuse, dédicacera *Stèles*, non à l'écrivain (cf n°89). C'est une profonde et sincère

amitié qui les a réunis, bien au-delà de la littérature. Farrère aura surtout été, pour le jeune breton, un excellent officier de liaison littéraire, lui ouvrant les milieux parisiens ou lui faisant rencontrer les personnes déterminantes, Edmond Jaloux, Louis Laloy, Albert de Pourville, Pierre Louÿs et surtout Gilbert de Voisins – *Bargone est un merveilleux ami auquel je dois Augusto, ce qui n'est pas peu dire* écrit Segalen à sa femme, le 25 août 1909. Les deux marins se croiseront régulièrement en voyage ou en guerre, en Extrême-Orient comme dans les Côtes du Nord et d'Armor.

En 1916, à l'hôpital de Brest, Segalen tentera, en vain, de désintoxiquer Farrère de l'opium et de la cocaïne, raisons pour lesquelles celui-ci se verra « démissionné » de l'armée après l'armistice. Fidèle en amitié, Farrère subviendra financièrement au dénuement de la veuve de son ami et l'emploiera même comme secrétaire.



n°20

Lorsqu'à l'automne 1905 Segalen entretient son nouvel ami de ses *Immémoriaux*, Farrère est à la veille d'obtenir le Goncourt pour ses *Civilisées*. En bon aîné littéraire, ce dernier s'intéresse de près à la gestation de l'œuvre, et en 1906, il compte parmi *les deux ou trois braves* à qui Segalen ose *exhiber* son manuscrit. Dans leur correspondance croisée qui en découle, Farrère n'est pas en reste d'appréciations ni d'objections – ainsi la fin du récit qui le désappointe complètement – mais elles demeurent lettres mortes quant elles ne sont pas, une à une, explicitement réfutées. Au bout du compte, Segalen n'aura retenu que les remarques avisées du marin expérimenté qu'il était d'abord, ainsi la vraisemblance des pérégrinations nautiques de Paofai et Térii dans la deuxième partie du récit lui doit-elle beaucoup.

Est joint au volume un tirage du bois dessiné par Segalen pour la justification des *Immémoriaux*.



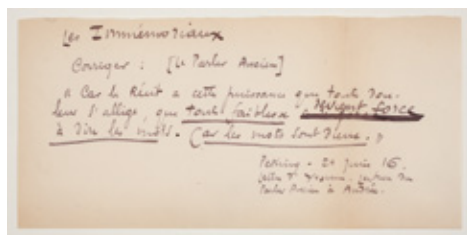


14 - MAX-ANELY. LES IMMÉMORIAUX. Paris, Mercure de France, 1907 ; in-12, bradel papier de riz, couverture et dos, non rogné (reliure « chinoise » de l'époque). Boîte étui de maroquin noir, doublée, plats ajourés de plexi laissant apparaître deux motifs peints à la main en rouge et or sur fond noir (Alidor Goy).

Édition originale, tirage ordinaire.

Très précieux exemplaire de l'auteur, signé et daté par lui au bas de la page de faux-titre : *Victor Segalen / 31 Janv. 14.*

Cette date correspond précisément à la veille du départ de Victor Segalen et Gilbert de Voisins pour Luoyang, première étape de leur deuxième mission d'exploration archéologique en Chine. Victor Segalen a emporté avec lui cet exemplaire des *Immémoriaux* dont il fit exécuter la reliure à Pékin.



Le livre contient également une note manuscrite de Segalen relative aux *Immémoriaux* : *Corriger : [Le Parler Ancien]* « car le Récit a cette puissance que toute douleur s'allège, que toute faiblesse devient force à dire les mots. Car les mots sont Dieux. » Peking – 24 juin 16. Lettre à Yvonne. Lecture du *Parler Ancien* à Andrée. (Il s'agit d'Andrée Lartigue).

Reliure en tous points identique à celle du *Noa Noa*, édition de 1901, que lui dédicâça Charles Morice, exemplaire présenté à l'exposition "*Victor Segalen, voyageur & visionnaire*" organisée par la BnF en 1999 - numéro 41 du catalogue.

15 - LES IMMÉMORIAUX. 1907. Tirage ordinaire de l'édition originale. Demi-chagrin brun, dos à faux nerfs orné, tête or, couverture. (*reliure de l'époque*).

Agréable exemplaire, rare en stricte reliure de l'époque – le nom de Segalen (avec un accent sur le e) a été ajouté à l'encre violine sur le premier plat de couverture. On peut envisager que celui-ci ait appartenu à une personne plus ou moins proche de l'auteur, le pseudonyme n'étant pas un mystère pour le propriétaire de l'ouvrage qui, de plus, accentue le premier « e » du nom de Segalen comme celui-ci le faisait encore à cette époque. Le nom de Max-Anély resta longtemps un secret : en août 1913, Georges Crès, qui connaissait et appréciait depuis longtemps *Les Immémoriaux*, sera stupéfait d'apprendre de la bouche même de Segalen que Max-Anély, c'était lui. Peu d'article signalèrent la parution du livre, son auteur n'intriguait pas davantage et Rachilde fut peut-être la seule dans la confidence... *La Croix* du 22 janvier 1908 fustigea le paganisme avancé de l'ouvrage sans s'attarder. La Gazette du ministère de la marine resta grandement muette. Bref, cet exemplaire a un petit quelque chose de plus.

16 - LES IMMÉMORIAUX. 1907. Autre exemplaire du tirage courant de l'édition originale, broché.



n°20

17 - LES IMMÉMORIAUX. Compte rendu de Rachilde publié dans le *Mercure de France*, 16 novembre 1907. Broché.

Le texte de Rachilde occupe les pages 297-298

A sa femme Yvonne, trois jours avant la parution du numéro : *Visite amusante et aimable au Mercure. Rachilde très pressée, et tout à fait sympathique. Elle ne joue admirablement pas à la pédante. Elle est vive, bonne fille, et bonne maîtresse de maison. Je t'envoie son article sur Les Immémoriaux qu'elle s'est*

n°20



empressee de me soumettre, en me conjurant de lui dire si elle y avait commis des gaffes. Elle n'en a pas commis. Je trouve son développement pittoresque, vif, ingénieux – exactement pour plaire à notre ami Laucou.

18 - SEGALEN (Victor). LES IMMÉMORIAUX. Dessins de Paul Gauguin gravés sur bois par G. D. de Monfreid. Paris, Georges Crès & C^{ie}, 1921 ; in-12, demi chagrin vert à coins, dos à nerfs, tête or, couverture illustrée et dos conservés, non rogné (*reliure de l'époque*).

316 pp.

Seconde édition et première illustrée, signée du véritable nom de l'auteur. UN DES 110 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA, seul tirage de luxe.

Trois en-têtes (p. 11, 135 & 173) et deux culs-de-lampe (p. 132 & 170) gravés sur bois par Georges-Daniel de Monfreid d'après des dessins de Paul Gauguin. La couverture s'inspire de la toile « Maternité » (vendue à Papeete devant Segalen et que devait acheter un de ses camarades).

C'est en laissant derrière lui, à l'autre face du monde, ce répondant et ce garant, que Paul Gauguin s'en fût aux îles Pacifiques. Le peintre Georges-Daniel de Monfreid était le confident et l'ami le plus proche de Gauguin. En 1903, sans le connaître, Segalen entra en relation épistolaire avec lui, de Tahiti, pour l'entretenir du peintre des Marquises ou des reliques errantes qu'il rapporterait en Europe. Au printemps 1905, le poète qui a vu rencontrait le peintre qui sait. L'admiration que

Segalen avait pour Gauguin devait englober l'amitié pour ce *répondant* resté au Port, Monfreid, qui allait exercer sur lui un ascendant filial. Le poète en fit son « Patron » et lui dédia ses *Peintures*, le peintre admira sans réserve le poète et fit son emblématique portrait (p.60) : dans une composition envahie par les motifs géométriques des tentures de son atelier, saturée de rouge et de bleue, il fit poser Segalen entre deux œuvres de Gauguin, *Idole à la perle* et le tableau de la *Barque*, avec un petit bouquet de violettes au premier plan – *ce bouquet ironisait amicalement sur un orgueil dont le poète avait non moins conscience que de sa valeur aujourd'hui affirmée* (Jean Loize). C'est aussi dans cet atelier de la rue Liancourt, dont les murs, en voie de sanctuarisation depuis le drame marquisien de 1903, n'étaient plus tapissés que par les toiles de Gauguin, que Segalen découvrit véritablement l'œuvre de celui-ci. Monfreid, qui avait eu sa période Nabis, l'initia également aux arts d'Extrême-Orient comme à la peinture moderne, lui présentant Vollard et Georges Fayet, conservateur



du musée de Béziers, dont la remarquable collection privée lui laissa *une écrasante et tonitruante impression* – *Gauguin s'impose. Je perçois maintenant la puissance avec laquelle il devait malaxer les esprits qui l'entouraient !*

Pour la première édition de ses *Immémoriaux*, Segalen avait souhaité un hors-texte de Monfreid, *une rude figure de face, très sobre, très fruste, et d'un androgyne à tendances mâles, bref le type maori décrit par Gauguin dans son Noa Noa, et réalisé par lui dans le bois sculpté qui est demeuré à Tahiti*. Segalen renonça à ce projet pour réduire

la note que lui présentait Alfred Vallette. En août 1913, lorsque Crès lui confia la « collection coréenne », Segalen sollicita à nouveau la collaboration de Monfreid – *sur bois, en deux tons ; avec culs-de-lampes maori et grande composition de lui*. Le peintre s'y attela, composa quelques motifs de son crû et revint à Gauguin dont il s'inspira plus ouvertement.

La « collection coréenne » ayant sombré dans la guerre de 14, ce n'est qu'en 1921, deux années après la mort de Segalen, que Crès publia cette édition illustrée – la plus recevable que l'on puisse attendre pour l'épopée maorie, rendue hiératiquement vivante par les dessins de Gauguin gravés sur bois par Georges-Daniel de Monfreid.



19 - MONFREID (Georges-Daniel de). Projet de couverture – inédit – pour LES IMMÉMORIAUX. Bois gravé en deux tons, rehaussé de couleurs à la main, gouache verte et peinture dorée, tiré sur vélin (12,5 x 19 cm sur 15,5 x 23, 5 cm).

Épreuve peut-être unique d'un projet de couverture abandonné. Voyez également le numéro 54.

20 - MONFREID (Georges-Daniel de). Trois dessins de Gauguin gravés par Monfreid pour LES IMMÉMORIAUX, édition Crès de 1921 – Le récitant (9 x 7 sur 23,5 x 15,5 cm) – Le Parler ancien (9,5 x 7,2 sur 13,5 x 9,2) – L'Ignorant (9 x 7 & 9 x 7 sur 23,5 x 15,5 cm).

Trois en-tête de l'édition illustrée des *Immémoriaux* (cf n°18), tirés sur vélin. L'Ignorant est en double sur la même planche.



21 - MONFREID (Georges-Daniel de). PORTRAIT DE PAUL GAUGUIN. Bois gravé (12,4 x 17,5 sur 16,5 x 24 cm) tiré sur papier pelure du Japon - avant la signature.

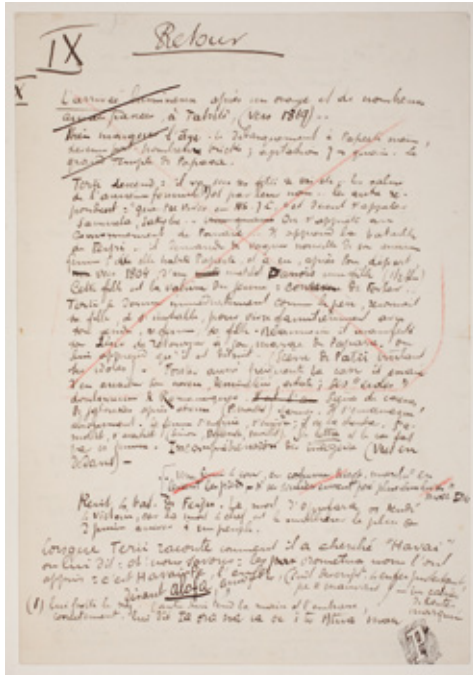
Belle épreuve datée, à l'encre, de 1922 et comportant la dédicace manuscrite suivante : *à mon vieil ami Ernest Cros. Geo D. de Monfreid.* Magnifique portrait emblématique de Gauguin, arborant l'encolure bretonne et la cigarette, devant une face et un profil maoris.

22 - PORTRAIT DE PAUL GAUGUIN. Autre tirage, sur Chine appliqué, avec ici, la signature dans le bois.

Il est signé et justifié à l'encre par Georges Daniel de Monfreid avec la mention "*dernier état 1924*".

23 - LES IMMÉMORIAUX. Avec 46 pointes-sèches de Jacques Boullaire. Paris, *Les Amis de Victor Segalen*, 1948 ; in-4 (28 x 22 cm), plein maroquin émeraude richement décoré, filets noirs et dorés évoquant la flore tahitienne, gardes de daim, tranches dorées, couvertures et dos conservés, chemise, étui (*Georges Cretté*).

Édition illustrée limitée à 125 exemplaires. UN DES 30 EXEMPLAIRES DU TIRAGE DE TÊTE SUR VÉLIN D'ARCHES avec une suite des planches en premier état sur Malacca. C'est le numéro 6, imprimé pour H.-J. Donon-Maigret qui dirigea la présente édition, augmenté de trois dessins originaux de Jacques Boullaire, non retenus pour la publication.



En outre, l'exemplaire est enrichi d'un manuscrit autographe de Victor Segalen intitulé « Retour » (2 pages in-8, 22 x 15,5 cm) sur un feuillet monté sur onglet. Il s'agit d'un synopsis de travail pour un chapitre important des *Immémoriaux* comportant également des notes sur Tahiti et des références au livre de Jacques Antoine Moerenhout, *Voyage aux îles du grand océan* (1837).

24 - LES IMMÉMORIAUX. 40 illustrations et 2 cartes dans le texte et 25 illustrations h.-t. la plupart tirées de l'œuvre de Paul Gauguin. Paris, coll. *Terre Humaine*, Plon, 1956 ; cartonnage éditeur, jaquette illustrée.



Le troisième titre de la collection *Terre Humaine* dirigée par Jean Malaurie. L'édition reproduit toutes les notes de l'auteur relatives à la composition de son ouvrage, les nombreuses références bibliographiques et toutes les données sur lesquelles il s'est appuyé. Réimpression du 27 février 1977.

25 - JOURNAL DES ILES. *Papeete*, Les Éditions du Pacifique, 1978 ; in-8 (18 x 23,5cm), cartonnage éditeur. 155 pp.

Édition originale.

26 - LETTRES DE PAUL GAUGUIN À GEORGES-DANIEL DE MONFREID. Précédées d'un hommage par Victor Segalen. Avec 8 reproductions en phototypie. Paris, *Georges Crès & C^{ie}*, 1918 (la couverture est toujours à la date de 1919) ; in-12 (12,5 x 19 cm), broché. Étui.

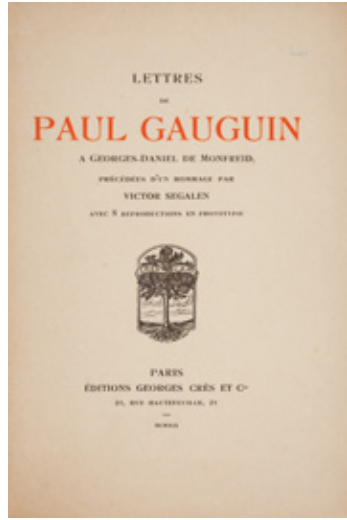
3 ff. n. ch., 357 pp. (non compris 8 h.-t.), 2 ff. (table & signature de l'imprimeur).

Édition originale. UN DES 20 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VERGÉ D'ARCHES, seul tirage sur grand papier après 2 vieux Japon (hors commerce).

Les 83 lettres de Gauguin à son « irremplaçable ami » Daniel de Monfreid constitue le témoignage passionnant d'une amitié unique dans la vie du peintre durant toute sa période océanienne. Elles sont précédées d'un important hommage de Segalen qui occupe les 77 premières pages.

C'est le dernier texte publié par Segalen – la correction des dernières épreuves et le « bon à tirer » furent confiés à son épouse – et l'un de ses ultimes travaux littéraires qu'il commença en 1913, reprit plusieurs fois en 1916 et 1917, à Nankin notamment, et termina en 1919 peu de temps avant sa mort.

L'Hommage à Gauguin, dont tu vantais en échange la pâte, me devient un polychronique cambouis écrit-il à Jean Lartigue en novembre 1916. Ce « premier jet » a fait chou blanc, s'est durci avant terme comme un ciment dentaire trop sec. J'ai dû concasser ; refaire. J'ai obtenu mieux, sans doute ; mais au prix d'un effort manœuvrier. Je compte sur un entretien prochain avec Georges de Monfreid pour remouiller de salive ce biscuit. Seul soignant à bord, le médecin de marine se devait d'exercer toutes les spécialités médicales.



27 - LETTRES DE PAUL GAUGUIN À GEORGES-DANIEL DE MONFREID. Exemplaire, broché, du tirage courant.

28 - QUELQUES MUSÉES PAR LE MONDE. *La revue européenne*, numéro 4, avril 1931 ; in-8, broché.

Le texte de Victor Segalen, daté Brest 1905, occupe les pages 297 à 312.

Édition originale. Il s'agit du texte de la conférence prononcée durant l'hiver 1905-1906 par Segalen devant la Société académique de Brest que présidait le Docteur Hébert, beau-père de Segalen. Il traite des musées américains et des musées de Java, Ceylan et du Caire visités par Segalen au cours de son voyage de retour de Tahiti.

29 - ESSAI SUR L'EXOTISME. *Une esthétique du divers. Fata Morgana*, 1978 ; in-8, broché. 48 pp.

UN DES 30 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR INGRES D'ARCHES, seul tirage de tête avec 3 Japon.

C'est à partir de son voyage en Océanie que Segalen s'intéressa de près à la notion d'exotisme et décida d'entreprendre un essai sur le sujet. Il n'eut jamais le temps de mener à bien ce projet, d'autant qu'il devait prendre de plus en plus

d'importance et d'ampleur à ses yeux – ne rêvait-il pas d'établir une doctrine esthétique de l'exotisme qui ne fût pas inférieure en « catholicisme » à la conception « géante » de Claudel, à sa participation à la Mer ; à l'Eau ; à l'Esprit. De ce projet d'essai sur l'exotisme, véritable esthétique personnelle, il ne reste que les matériaux, notes et commentaires, accumulés par Segalen entre 1904 et 1918.

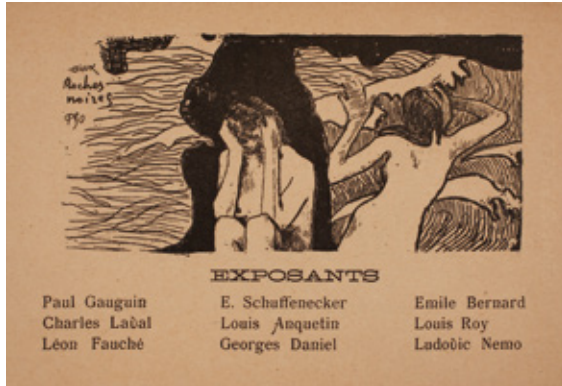
Grâce à Pierre-Jean Jouve, un premier choix de ces notes avait paru dans le *Mercure de France* de mars et avril 1955.

A l'instar d'Henry Bouillier (*Victor Segalen*, p.134) ne nous étonnons pas des contradictions qu'on peut relever dans ces notes ni du caractère un peu hétéroclite des connaissances philosophiques de Segalen. La vision d'un poète n'est heureusement pas comparable au système d'un philosophe. Il est cependant un point sur lequel il ne varie pas : il se sent né pour sentir et traduire le Divers : « ... J'ai cru voir que j'étais apte à flairer en tout le Divers ». le monde qu'il s'est donné pour tâche de traduire est avant tout le monde de la Distinction. Les voyages lointains n'ont pas d'autre utilité que d'apprendre au poète le jeu infini des différences. Ces différences, il ne faut pas les assimiler intellectuellement comme le fait la boulimie annexionniste de Claudel, ni les représenter subjectivement et superficiellement, comme font tous les écrivains dits exotiques, il faut les reproduire dans leur essence originelle et foncière, seule garantie de la Beauté. L'Exote digne de ce nom est celui qui est capable de percevoir le Divers en tant que Divers et de le reproduire sans trahison. Mais le domaine du Divers est infini, il n'est même pas nécessaire, pour le découvrir, de voyager. Il suffit d'avoir des sens assez aiguisés pour percevoir derrière l'uniforme et l'homogène le jeu complexe des altérités. Orphée est un Exote immobile. Tout visionnaire authentique est un champion de l'exotisme.



30 - ESSAI SUR SOI-MÊME. *Fontfroide, Fata Morgana*, 1986 ; in-8 (14,5 x 22,5cm), broché. 24 ff. n. ch.

Édition originale. UN DES 30 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PUR FIL JOHANNOT, seul tirage de tête.



Quelques digressions autour de Paul Gauguin

31 - [Paul GAUGUIN] CATALOGUE DE L'EXPOSITION DE PEINTURES DU GROUPE IMPRESSIONNISTE ET SYNTHÉTISTE faite dans le local de M. Volpini au Champ-de-Mars 1889. Paris, E. Watelet imprimeur, 55 bd Edgar-Quinet. Plaque in-12 à l'italienne (24 x 15,5 cm), brochée.

8 ff. n. ch. Couverture en deux couleurs.

Édition originale, rarissime.

C'est à Paris que se tient l'Exposition universelle de 1889. Au pied de la Tour Eiffel, érigée pour l'occasion, est installé le Pavillon des Beaux-Arts. Outre une décennale internationale, le Pavillon offre une vaste rétrospective de l'art français depuis 1789. Pour la première fois au cours d'une manifestation officielle, quelques tableaux pré-impressionnistes ou impressionnistes côtoient la multitude académique. Grâce à son ami Antonin Proust, commissaire de la Centennale de peinture, Manet, mort depuis six ans, est représenté par une quinzaine de toiles. Si Renoir et Degas ont décliné l'invitation, Cézanne, Desboutin, Monet, Pissarro ou Raffaëlli ont seulement une, voire deux toiles accrochées.

De son côté – plus irrecevable que jamais – Gauguin s'efforce quand même de trouver le moyen d'exposer. Se souvenant de l'exposition que Vincent van Gogh avait montée dans un restaurant populaire de l'avenue de Clichy, il a l'idée de refaire la même chose à proximité de l'Exposition universelle – ainsi fut peut-être pressenti le *Café des Arts* du sieur

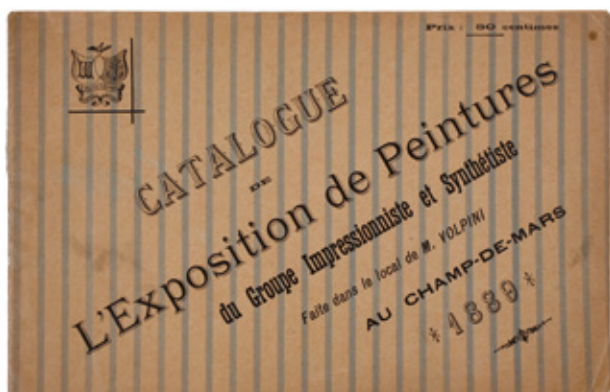
Volpini, aire de restauration éphémère aménagée pour la durée de l'Exposition dans la galerie attenante du Palais des Beaux-arts.

Gauguin chargea Schuffenecker des tractations auprès du cafetier et Volpini se laissa convaincre de prêter gracieusement ses palissades. Aux premiers jours de juin, Gauguin pouvait écrire à son ami : *Mon cher Schuffenecker Bravo ! Vous avez réussi – Voyez Van Gogh et arrangez cela jusqu'à la fin – Seulement rappelez-vous bien que ce n'est pas une exposition pour les autres – En conséquence arrangeons-nous pour un petit groupe de copains et à ce point de vue je désire y être représenté le plus possible (...) Songez que c'est nous qui invitons par conséquent... Schuffenecker 10 toiles / Guillaumin 10 toiles / Gauguin 10 toiles / Bernard 10 toiles / Roy 2 toiles / l'homme de Nancy 2 toiles / Vincent 6 toiles. Avec cela c'est suffisant – Moi je refuse d'exposer avec les autres Pissarro Seurat etc.... C'est notre groupe ! Je voulais exposer peu mais Laval me dit que c'est mon tour et que j'aurais tort de travailler pour les autres* (lettre publiée et présentée par Victor Merlhès in *Paul Gauguin – Pages inédites*, éditions Avant & Après, 1995). Las, trop content de son succès, Schuffenecker joua les casseurs d'assiette – la manifestation devait même *enfoncer tous les autres peintres* – ce qui ne fut pas du goût de Théo van Gogh qui déclina l'invitation faite à son frère. Guillaumin se récusant aussi, on pallia aux défections à l'aide de quelques jeunes, *quelques doublures* dira Gauguin, recrutés parmi les amis de Bernard ou de Schuffenecker : Louis Anquetin, Léon Fauché – l'homme

de Nancy –, Louis Roy et Georges-Daniel de Monfreid. Aucun tableau ne se vendit, mais pour la première fois, l'Ecole de Pont-Aven, comme on l'appellera ensuite, se montrait au public. Dans le landerneau pictural, la sécession Volpini fit un petit bruit considérable et marqua l'histoire de l'art d'un tournant décisif. Le synthétisme – mélange de japonisme et de stylisation simplificatrice du dessin et de la couleur – qui s'oppose directement à la technique des néo-impressionnistes, devait d'ailleurs, toujours dans le baraquement de



Monsieur Volpini, décider de l'avènement des Nabis et de bien d'autres courants du siècle à venir ; n'est-il pas considéré comme la première étape de la naissance de l'art moderne ? Un autre amateur de caféine, Edvard Munch, qui avait alors un tableau à la décennale internationale et venait de rejoindre Paris, en subit aussi l'influence.



Ce précieux et emblématique petit catalogue – bien évidemment d'une « rareté inouïe » – se serait vendu 50 centimes. Il est illustré de 8 gravures – ce sont bien des gravures comme l'indique le foulage du papier, des zincogravures plus exactement – d'après des dessins de Paul Gauguin (2), Daniel de Monfreid (1), Émile Bernard (2) – qui scinde sa contribution en deux, utilisant le pseudonyme de Ludovic Nemo pour présenter des œuvres de 1887 –, Louis Roy (1), Léon Fauché (1) et Claude-Émile Schuffenecker (1). Le catalogue ne reproduit aucun dessin de Charles Laval et Louis Anquetin. Les 96 œuvres exposées sont toutes énumérées. Le tirage du catalogue n'est pas connu, mais vu les finances endémiques de ces messieurs...

Le dessin de Gauguin qui ouvre le catalogue, *Aux Roches noires*, réalise une fusion de deux toiles peintes au Pouldu en 1889. Plus tard, Gauguin découpa cette gravure pour la coller, après l'avoir colorée d'aquarelle, sur le plat du portefeuille intitulé *Document / Tahiti / 1891-1893*. Le second dessin de Gauguin reprend exactement le thème et les personnages de sa toile *Les Faneuses*. Ce dessin fut envoyé de Pont-Aven à Schuffenecker peu avant l'impression du catalogue.

GROUPE IMPRESSIONN

CAFÉ DE

VOLPINI,

EXPOSITION U

Champ-de-Mars, en face

EXPOSITION D

D

Paul Gauguin

Émile Schuf

Charles Laval

Louis Anque

Léon Fauché

Daniel

ISTE ET SYNTHÉTISTE

ES ARTS

DIRECTEUR

UNIVERSELLE

le Pavillon de la Presse

DE PEINTURES

E

fenecker

Émile Bernard

etin

Louis Roy

Nemo

Affiche pour l'intérieur

32 - EXPOSITION DE PEINTURES DU GROUPE IMPRESSIONNISTE ET SYNTHÉTISTE. Café des Arts, Volpini directeur. «Affiche pour l'intérieur» (28,5 x 40 cm). Paris, Imprimerie Watelet, s. d. (juin 1889).

Précieuse et rarissime affiche annonçant la légendaire exposition décrite au numéro précédent.

A la différence du catalogue dont la couverture est imprimée en noir sur fond blanc à rayures verticales, l'affiche est imprimée en noir sur fond blanc à rayures horizontales orangées.



33 - LE MODERNISTE ILLUSTRÉ. Du numéro 1 du 6 avril 1889 au numéro 23 du 28 septembre 1889. In-4 (28 x 36 cm), bradel demi-percaline verte à coins (*reliure de l'époque*).

Collection complète – fort rare – de cette importante revue littéraire et artistique fondée et dirigée par Gabriel-Albert Aurier.

Poète et romancier, critique d'art intéressé par la peinture nouvelle, Aurier ouvrit le premier les colonnes du *Moderniste illustré* à Émile Bernard et à Paul Gauguin dont il avait découvert avec enthousiasme les œuvres lors d'un séjour, en 1887, à Saint-Énogat et à Saint-Briac. Gauguin publia ses premières *Notes sur l'art à l'exposition universelle* dans

les numéros 11 et 12 du mois de juillet et un pamphlet – *Qui trompe-t-on ici?* – dans l'avant-dernier numéro. Émile Bernard fit également ses débuts littéraires au numéro 14 du mois de juillet avec ses *Notes sur la peinture*. A maintes reprises Aurier encouragea les lecteurs du *Moderniste* à voir la première exposition de peinture du *Groupe impressionniste et synthétiste*, comme il baptisa lui-même le groupe, au café Volpini. Les numéros 15, 16 et 17 reproduisent d'ailleurs en belle place des croquis de Gauguin, Émile Bernard, Louis Roy, Léon Fauché ou Schuffenecker, croquis extraits du célèbre catalogue de l'exposition (cf n°31).

Le Moderniste cessa de paraître en octobre 1889 pour rejoindre la seconde *Pléiade* et donner naissance au *Mercure de France* : tous les collaborateurs – Gabriel Randon (futur Jehan Rictus) Édouard Dubus, Louis-Pilate de Brinn'Gaubast, Julien Leclercq, Saint-Pol Roux, Paul Roinard, Ephraïm Mickael – en seront les membres fondateurs avec les Gourmont, Raynaud, Renard, Samain, Denise, Dumur, Court et autre Vallette. C'est bien évidemment à Aurier que revint la rubrique artistique du *Mercure* qu'il tint avec éclat jusqu'à sa mort (il mourut en octobre 1892, à 27 ans), examinant les œuvres des peintres à la lumière de conceptions aussi nouvelles que personnelles, distinguant avec clairvoyance l'originalité de chacun – *tu verras comme ce littérateur raisonne sur une pointe d'aiguille* (Pissarro à son fils Lucien) – ne lui doit-on pas, d'ailleurs, le tout premier article consacré à Van Gogh, jusque là inconnu, et dont il fut le plus ardent défenseur? *La Revue indépendante* adopta également ce jeune maître de l'avant-garde artistique qui publia son *Symbolisme en peinture, Paul Gauguin* : retentissante étude dans laquelle Aurier formulait la théorie du « Symbolisme pictural », où il opposait à l'impressionnisme, *fidèle traduction sans nul au-delà d'une impression exclusivement sensorielle*, l'art dont Gauguin lui semblait l'initiateur et dans lequel les objets n'avaient de valeur que comme signes, éléments d'un immense alphabet nécessaire pour créer l'œuvre d'art « idéiste », « symboliste », « synthétique », « subjective » et « décorative ». *Ce pauvre Aurier est mort* – écrivit Paul Gauguin à Daniel de Monfreid – *Nous avons décidément de la déveine, Van Gogh, puis Aurier, le seul critique qui nous comprenait bien et qui un jour nous aurait été bien utile.*



Percaline un rien éplorée, taches lacrymales sur les plats.

34 - AURIER (Gabriel-Albert). ŒUVRES POSTHUMES. Notice de Remy de Gourmont. Portrait de l'auteur gravé à l'eau-forte par Lauzet. Dessins et croquis de G.-Albert Aurier, Vincent van Gogh, Paul Sérusier, Émile Bernard, Jeanne Jacquemin, Paul Vogler. Paris, Édition du Mercure de France, 1893 ; fort in-8 (16 x 24,5 cm), bradel demi vélin crème, tête or, couverture, non rogné. (*reliure de l'époque*).

XXXI pp., 1 f. n. ch. (portrait), 480 pp.

Édition originale tirée à 259 exemplaires seulement.

UN DES 10 EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL, PREMIER PAPIER DU TIRAGE DE TÊTE, contenant, hors texte, le portrait à l'eau-forte de G.-Albert Aurier, en triple exemplaire (Hollande, Japon, Chine), et deux lithographies d'Eugène Carrière et Henry de Groux, chacune en triple exemplaire également (lithographies qui ne figurent pas dans les 209 exemplaires sur vilain papier teinté du tirage courant).

L'ouvrage contient un choix de poèmes, un mélange de proses, quelques actes de théâtre, des dessins, des ébauches, un roman, *Ailleurs*, ainsi que les principaux et remarquables articles de critique d'art qui firent la réputation d'Aurier.



n°37

35 - AURIER (Gabriel-Albert). ŒUVRES POSTHUMES. Autre exemplaire. Demi-peau de truie marron à coins, dos à nerfs orné de fleurons à froid, tête or, couverture conservée, non-rog. (*reliure de l'époque*).

UN DES 40 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE, deuxième et dernier papier de luxe avant l'épouvantable vélin. Les lithographies d'Eugène Carrière et Henry de Groux sont sur Chine.

36 - SOYEZ SYMBOLISTE. *La Plume*, supplément du 1^{er} janvier 1891 ; (25 x 16 cm).

Célèbre et fameux dessin-charge de Paul Gauguin représentant la tête *en cantilène* et plume de paon du poète Moréas.

UN DES RARES EXEMPLAIRES DE GRAND LUXE IMPRIMÉS SUR PAPIER JAPON – tout à fait exceptionnel – le tirage normal étant sur un minable vélin brûlé, passé, cassé.



37 - RACHILDE. THÉÂTRE. *Madame la Mort, Le Vendeur de Soleil, La Voix du Sang*. Avec un dessin inédit de Paul Gauguin. Paris, *Albert Savine*, 1891 ; in-12, demi toile écru, couverture (*reliure de l'époque*). 293 pp.

Édition originale. Frontispice gravé : au dessus de ses yeux fort creux, une femme voilée porte à son front une main décharnée. Normal puisqu'il illustre le premier *drame cérébral en 3 actes* joué au Théâtre d'Art de Paul Fort le 20 mars 1891. Gauguin assista à la représentation. Son dessin entra au Louvre en mars 1946. Couverture tachée.

38 - THÉÂTRE D'ART. Programme de la première saison, mars-mai 1891. *Représentation au bénéfice de Paul Verlaine et Paul Gauguin*. Sous le patronage de Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine, Jean Moréas, Charles Morice, Henri de Régnier. Directeur Paul Fort. In-folio (38 x 29 cm), bradel pleine percaline bleue, couverture conservée (*Lavaux*). 24 pp.

Premier opus du mythique Théâtre d'Art. Outre des poèmes signés de Gourmont, Retté, Randon, Roinard, Moréas,

Morice, Kahn, Dubus, Merrill, Verlaine, Morice, Saint-Pol-Roux, Quillard, Laforgue, Corbière et Rimbaud, le présent numéro reproduit la traduction du *Corbeau* par Mallarmé, une étude sur Baudelaire, une sur Jules Laforgue, une passionnante étude sur les revues littéraires et enfin une belle étude sur Gauguin par Aurier. Quatorze dessins par Baud, Manet, Rochegrosse, Estoppey, Scarbina et Paul Sérusier.

Le 27 mai au Théâtre d'Art de Paul Fort, des œuvres de Verlaine – *Les uns et les autres* –, Maeterlinck – *L'intruse* –, Morice, etc. seront jouées au bénéfice de Verlaine et Gauguin, mais dès le 4 avril, ce dernier a quitté Paris.



39 - AMAND SEGUIN. *Exposition d'œuvres nouvelles*. Préface de Paul Gauguin. Paris, Chez le Barc de Bouteville, février-mars 1895 ; plaquette in-12 (19 x 19 cm), brochée. 21 pp., 1 f. n. ch.

Édition originale de l'importante préface de Paul Gauguin. Elle occupe les pages 5 à 14. Ce rarissime catalogue d'exposition a été édité par les soins de *L'Ymagier*, la revue d'Alfred Jarry et Remy de Gourmont, pour Le Barc de Bouteville.

En 1889, enthousiasmé par les tableaux qu'exposent Gauguin et son groupe au Café Volpini (cf n°31), Seguin délaisse l'académie Julian et rejoint Pont-Aven. Là, il se lie avec Gauguin qui en fait l'un de ses disciples favoris

et le pousse à pratiquer, comme lui, le synthétisme, allant jusqu'à lui interdire, revolver en main, l'emploi des couleurs complémentaires. Gauguin avait même souhaité l'entraîner à Tahiti lors de son deuxième voyage, mais à son grand regret, la mauvaise santé et la pauvreté de Seguin l'en empêchèrent. La préface qu'il lui donne – clairvoyante et toute de sympathie affectueuse – occupe à elle seule les deux tiers du catalogue. Elle est la seule que Gauguin ait jamais écrite, et qui plus est, pour un peintre qu'il considère, selon l'acceptation de Swedenborg, comme un *élu* qui sait lire et parler le langage du livre *mystérieux* où sont écrites les lois éternelles du Beau.



Un geste de sympathie raisonnée : voilà le sens d'une préface. Le désir d'être jugé par quelques-uns et de s'instruire sur ses propres forces : voilà, de la part d'un artiste, le seul légitime motif d'une exposition. (...) Qu'il me suffise d'avertir le visiteur que Seguin est avant tout un cérébral, – je ne dis pas, certes, « un littéraire », – qu'il exprime non ce qu'il voit mais ce qu'il pense par une originale harmonie de lignes, par un dessin curieusement compris dans l'arabesque. Rien, chez lui, de l'école ; point d'admiration conventionnelles traduites par d'infécondes imitations. (...) C'est en Bretagne cette année que je l'ai connu. Cette belle Bretagne je l'ai peinte autrefois. J'en ai scruté les horizons, cherchant l'accord de la vie humaine avec la vie animale et végétale dans des compositions où je laissais une importante part à la grande voix de la terre. Seguin, au contraire, se contente pour ses figures d'un entourage restreint. De cette méthode, il tire de très heureux effets. (...) J'aimerais sans doute que la matière de tout cela fût un peu plus distinguée. Moins de je m'enfoutisme, plus de métier, et l'artiste sûrement triomphera de la matière (...).

C'est également à la pension Gloanec, en 1894, que Seguin se lia d'amitié avec Jarry qui obtint alors sa collaboration pour la revue qu'il venait de lancer avec Gourmont, *L'Ymagier*. Gourmont conçut d'ailleurs la maquette du présent catalogue imprimé pour *L'Ymagier* par Renaudie, et tira-lui même, sur la fameuse presse à bras de son appartement, rue de Varenne, la couverture et le titre ornés par deux bois de Seguin.

Malgré l'absence de justification, cet exemplaire est un des quelques exemplaires du tirage de luxe, imprimé sur vergé Ingres rose à grande marge, papier ultra-chic réservé alors par Gourmont à ses propres tirages de tête.

40 - LE SOURIRE. Titre pour le journal *Le Sourire*. Bois gravé tiré en noir sur fin papier Japon, monogrammé et justifié à l'encre par Gauguin dans le cartouche gauche du dessin. (16 x 23 – 11,1 x 18,6 cm).

Superbe épreuve, numérotée 18 (sur les 30 tirées) et paraphée à la main par Paul Gauguin. (Réf. : n°69, catalogue raisonné des gravures de Gauguin, *Kornfeld Publishers*, Berne).



Un manuscrit inédit de Gauguin ? (Allez, on plaisante... quoique...)

41 - LECLERQ (Julien). LA LUTTE POUR LES PEINTRES. *S.l.n.d.* Manuscrit autographe signé de l'article publié dans le *Mercure de France* de novembre 1894. Une page grand in-folio (21 x 43 cm) pliée et 22 pages in folio (21 x 31 cm) – quelques feuillets partiellement effrangés avec très minimes manques.

Manuscrit complet, comportant de nombreuses ratures et corrections ainsi qu'un brouillon annulé au verso de 5 feuillets.

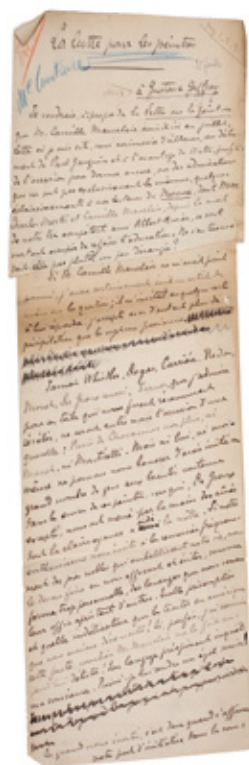
La Lutte pour les Peintres est un bel article passionné contre les opinions de Camille Mauclair en matière de peinture, en général, et son hostilité persistante envers Paul Gauguin, en particulier, exprimées dans le *Mercure de France* depuis 1892.

On ne saura jamais par quel absurde mystère une jeune et audacieuse revue comme le *Mercure de France* permit à Camille Mauclair d'être, à la suite du clairvoyant Albert Aurier, son principal critique d'art cinq années durant.

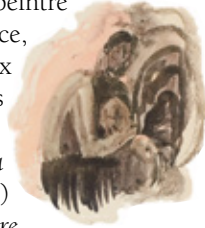
Peut-être qu'Alfred Vallette, le directeur éternel, manquait tout simplement de discernement en la matière, ou qu'il ne supportait pas la peinture de Gauguin comme il n'aimait pas davantage, au fond, l'œuvre de son ami Alfred Jarry, à moins encore, qu'il n'ait souhaité pour son *Mercury* avoir son Saint-Victor ou son Albert Wolff, ces ânes bâtés de la critique d'art à grand tirage... (Impérissable lignée) Bref, au moment de notre Lutte, Mauclair rédigeait la chronique artistique de la revue avec la plume gélatineuse qu'on lui connaît, perfide ou confondante de stupidité.

Avec Aurier, dans des articles restés fameux, le *Mercury* avait découvert Vincent van Gogh puis encouragé deux belles années un Gauguin dénigré. A sa suite, Mauclair fermait avec un acharnement bimensuel la lumière sur la peinture nouvelle – les abonnés redécouvraient le gratin des médaillés, les athlètes de l'art moderne, les Besnard, Bastien-Lepage, Rochegrosse et autres Point Point. Monsieur Faust, car c'est là son vrai nom, exorcisait la revue de toute idée avant-gardiste, pratiquant une critique surannée d'éloges et de blâmes. Aurier avait aimé Gauguin ? Mauclair allait être le plus hostile des critiques d'art que le peintre ait eu à supporter, jusqu'en Polynésie même où Vallette lui assurait toujours le service. En ce novembre 1894, donc, offusqués de toutes ses mercuriales, des artistes se plaignent, des protestations affluent rue de l'Echaudé – Mauclair allait-il être évincé du *Mercury* ? Nenni. Les polémiques attirent les lecteurs. Endetté à l'égard de tous les gens de talent insultés mais toujours aussi subjugué par son jeune prodige, Vallette se contenta de lui tenir la bride quelques numéros et laissa l'ancien compagnon d'Aurier, Julien Leclercq, publier une mise au point. C'est ainsi que parut *La Lutte pour les peintres*.

Les seize premières pages du manuscrit sont une réfutation en règle de l'esthétique mauclairesque ; les six dernières pages sont presque exclusivement consacrées à Paul Gauguin. On



pourrait se demander, à juste titre, si ce dernier n'est pas à ce moment derrière l'écrivain – au moins, Leclercq fait-il preuve d'une parfaite connaissance des idées du peintre en matière d'art et parle en conséquence, avec efficacité et pertinence. Mais les deux hommes se connaissaient déjà... Rappelons que Julien Leclercq fut un ami intime d'Aurier. Ensemble ils collaborèrent à *La Pléiade*, fondèrent *Le Moderniste* (cf. n°29) et participèrent à la création du *Mercur*.



Critique d'art entre deux médiocres versifications, Leclercq s'intéressait à toutes les tendances de l'art moderne. Il fit la connaissance de Van Gogh chez Aurier et y rencontra également Gauguin qui fut son témoin dans un duel contre Darzens, le 24 décembre 1888. En février 1894 – l'année de notre manuscrit – les deux hommes voyagent ensemble et visitent les musées d'Anvers et Bruges puis, à Bruxelles, le 1^{er} salon de *La Libre Esthétique*. Ajoutons que Leclercq habitait le même immeuble parisien que Gauguin, 6 rue Vercingétorix ; de plus, il lui servait épisodiquement de secrétaire – le dernier feuillet du présent manuscrit est d'ailleurs écrit au dos d'une bande de *La revue blanche* envoyée à Gauguin. Mais bon, tout le monde connaît les marchands... Comme le remarque Victor Merlhès – qui a judicieusement réédité cet article en 1994 (*Racontars de Rapin*, Ed. Avant et Après, 1994) – : *ni dans la forme, ni dans le fond, la contre-critique de Leclercq ne ressemble à celle plaisamment débridée mais plus fondamentale, que proposera Gauguin dans Racontars de Rapin. Claire, logique, argumentée, c'est la réplique talentueuse d'un homme de lettres à un autre littéraire. Sans doute a-t-elle le tort de vouloir contester point par point les assertions et les jugements de son adversaire ? C'est que l'indignation d'un esprit soucieux de l'art et de la valeur des mots s'y exprime à l'encontre d'un critique impudent dont elle veut souligner les faiblesses. Cela fait, elle s'étonne d'un excessif engouement d'époque pour les rêves insincères ou trop sophistiqués des préraphaélites et de Gustave Moreau.*

A ces peintres, elle oppose les vrais rêveurs, les méconnus puis se mue, finalement, en une défense et glorification de l'œuvre de Gauguin.





n°48

42 - Paul GAUGUIN & Charles MORICE. NOA NOA. Paris, *La revue blanche*, 15 octobre & 1^{er} novembre 1897 ; numéros 105 & 106. Deux fascicules in-8, brochés, double couverture.

Première publication de *Noa Noa*. Exemplaire de *La revue blanche* en tirage de luxe sur papier de Hollande. *Noa Noa* occupe respectivement pour chacun des deux numéros les pages 81 à 103 puis 166 à 190.

Noa Noa relate le premier séjour à Tahiti (1891-1893). L'idée initiale de Gauguin pour faire comprendre sa peinture d'Océanie après l'échec de son retour en 1891 était de publier ses notes et souvenirs de son premier séjour tahitien. *J'avais imaginé et ordonné cette collaboration – sans travail en commun – rappellera le peintre un an avant sa mort. J'avais trouvé original d'écrire tout simplement en sauvage, à côté le style d'un civilisé, Morice...* Ainsi, avait-il donné à Morice sa composition faite de ses notes de voyage – le récit du peintre – dans laquelle l'écrivain devait intercaler ses poèmes.

Las, cette idée fut aussitôt trahie par Morice, incapable de s'en tenir à sa part et de rester seulement « à côté ». Compagnon symboliste, trop littéraire, Morice ne se contenta plus des simples retouches discrètes qu'il effectua aux débuts. Au fil des ans, il retravailla sans cesse *Noa Noa* et sa contribution devint si débordante qu'elle fit presque disparaître l'apport du peintre. L'œuvre demeurait toujours en chantier. Gauguin

attendait, demandait, espérait... Certes, en 1894, Morice lui avait bien remis un manuscrit – son manuscrit – qui n'était plus celui du début, tout autant intermédiaire qu'il fut. Comme Gauguin n'avait plus le sien, qu'il songeait déjà à repartir en Océanie, il en fit une copie qu'il emporta dans ses malles, sans que Morice ni personne ne le sut jamais... (Gauguin en eut tout le loisir puisqu'à ce moment, la jambe cassée, il était cloué dans à la pension Gloanec, sans pouvoir peindre).

C'est ce manuscrit que Victor Segalen rapportera des années plus tard des Marquises pour le remettre à Daniel de Monfreid. Dans les îles, Gauguin l'avait enrichi à sa manière, utilisant les espaces vacants qui ne voyaient toujours pas arriver les poèmes du compagnon d'antan. Ce fut le très beau fac-similé de 1926, considéré alors comme le vrai *Noa Noa* et que l'on découvrira finalement n'être, pour le texte, qu'un état intermédiaire du *Noa Noa* mâtiné de Morice, combien différent de celui de 1901. C'est qu'en 1951, Jean Loize avait découvert, dans le grenier de Montlignon de monsieur Sagot, le manuscrit originel du peintre, celui que Morice avait utilisé et qu'il avait vendu, dans un revers de fortune, en 1908... Jean Loize a remarquablement fait toute la lumière sur ces événements dans la plus pertinente de toutes les éditions jamais publiée de *Noa Noa* (cf n°51)



43 - NOA NOA. Autre exemplaire, constitué avec le tirage ordinaire des numéros de *La revue blanche* de 1897. Reliure souple, papier fantaisie, titre en maroquin bleu incrusté sur le plat de la reliure (*Alidor Goy*).

Seules les pages concernant *Noa Noa* ont été conservées ainsi que la page de titre et la table de la revue.

44 - Paul GAUGUIN & Charles MORICE. NOA NOA. Paris, *Édition de La Plume*, s. d. (1901) ; in-12 (13 x 20 cm), joli bradel plein papier marbré, couverture et dos conservés (*Stroobants*). 239 pp.

Édition originale. Mention fallacieuse de deuxième édition.

Longtemps Charles Morice avait cherché un éditeur pour Noa Noa – le *Mercury*, *La revue blanche*, *Perrin*, *Charpentier*, *Fasquelle & C^{ie}*, avaient tous décliné, jugeant l'œuvre trop à part. Bien qu'il fût aussi peu fortuné, il finit par se résoudre à payer lui-même tous les frais d'impression. Les éditions de *La Plume* se contentèrent simplement d'en être le dépositaire. Aucun papier de luxe ne fut tiré et les mentions publicitaires d'édition furent appliquées à l'ouvrage par l'imprimeur de Louvain dès les premiers tours de presse. Gauguin ne vit jamais un seul exemplaire et ne put donc jamais en dédicacer un seul – d'ailleurs eût-il seulement accepté de le faire ? Morice lui en aurait envoyé 100 exemplaires dans une caisse qui se serait perdue, et, malgré ses demandes maintes fois réitérées dans des lettres à divers, personne ne lui envoya le livre.



n°48

45 - NOA NOA. Bois dessinés et gravés d'après Gauguin par Daniel de Monfreid. Paris, *Georges Crès & C^{ie}*, 1924 ; in-8 (15 x 20 cm), broché. 154 pp.

Avant l'édition du somptueux fac-similé (n°48) Crès avait souhaité publier une édition courante reproduisant seulement le texte de Gauguin. Monfreid fut chargé de graver deux douzaines de bois inspirés du peintre pour l'orner. Cette édition ne porte plus le nom de Charles Morice relégué dans une petite note qui tend à réduire sa part à quelques pages... alors que le texte publié ici, antérieur à celui édité en 1901 (n°44), n'est que la copie (n°48) faite par Gauguin d'une version retravaillée par Morice (cf n°42) de son texte original (n°50)... Vous suivez ?



46 - MONFREID (Georges-Daniel de). Bois gravé en couleurs des deux plats de la couverture de *Noa Noa*, Crès (47 x 32 cm).

Belle et rare épreuve signée, tirée sur beau papier pelure du Japon. Le bois du second plat est complètement différent de celui qui figure sur la couverture du livre. L'adresse de Georges Crès est encore au 21 rue Hautefeuille (ensuite : 11 rue de Sèvres).

47 - MONFREID (Georges-Daniel de). NOA NOA. Le Conteur parle. Bois gravé de Georges-Daniel de Monfreid réalisé d'après un dessin de Gauguin.

Tiré sur beau papier pelure du Japon, il comporte la signature manuscrite à l'encre de Georges-Daniel de Monfreid.

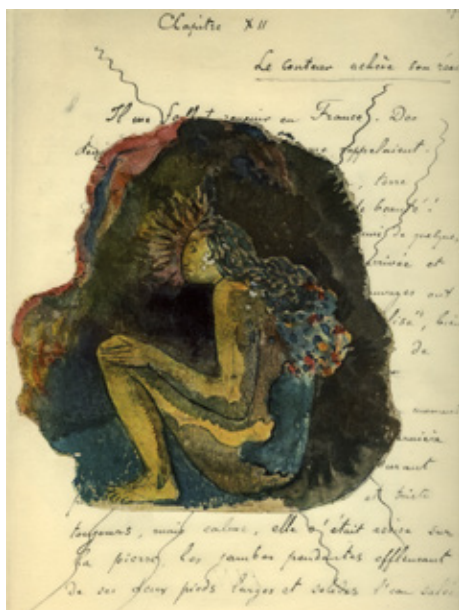


48 - NOA NOA. Voyage à Tahiti. Paris, Édition Georges Crès & C^{ie}, s. d. (1926) ; in-4 (25 x 32 cm), reliure de rabane de l'éditeur, jaquette illustrée.

Première reproduction intégrale – d'une illusion parfaite – du « manuscrit » de Paul Gauguin. Les 201 pages, dont 158 de texte, reproduisent les couleurs denses d'une trentaine d'aquarelles, outre 20 bois en noir ou enluminés, quelques monotypes, deux reproductions d'œuvres de Gauguin découpées, 6 photographies collées, et une dizaine de documents maoris. Les illustrations et les documents ont été découpés à l'identique et collés conformément à ceux du manuscrit.

C'est ce manuscrit que Segalen eut en mains durant son voyage de retour de Polynésie et qu'il rapportera à Monfreid.

Cette édition fut limitée à 320 exemplaires – dont 20 hors commerce – répartis en trois tranches de 100 exemplaires partagées, sous des reliures et des titres différents, entre la France, l'Allemagne et l'Angleterre. Pour la présente édition française, le masque de la page de titre et le dessin de la jaquette illustrée furent spécialement gravés sur bois par Daniel de Monfreid. Le colophon indique : *Cette reproduction en fac-similé du manuscrit original de Paul Gauguin, conservé par M. Daniel de Monfreid, a été tirée pour l'édition française à cent exemplaires sur les presses de Ganymed, Berlin, par les soins de la Marees-Gesellschaft et sous la direction de M. Meier-Graefe.*



49 - NOA NOA. [Berlin, Marees-Gesellschaft, 1926] ; in-4 (25 x 32 cm), plein chagrin jaune de l'éditeur, titre doré sur le dos, encadrements dorés, tête or.



Même édition que la précédente – réservée pour l'Allemagne. A la différence de l'édition Crès, celle-ci ne comporte ni page de titre ni page de justification. Une vignette collée au verso du premier plat de la reliure indique : MCMXXVI. MareesGesellschaft. XXXXV. Druck heravsgegeben VI. Meier-Graefe Hergestellt in der graph. Anstalt Ganymed Berlin. Exemplar nr XLVII.

50 - GAUGUIN (Paul). *NOA NOA*. Paris, Sagot - Le Garrec, 1954; in-4 (26 x 40) en feuilles, chemise étui.

Reproduction en fac-similé par l'atelier Jacomet du manuscrit original – l'esquisse de *Noa Noa* par Gauguin seul, brève, émouvante, émergee de l'oubli en 1951 grâce à la perspicacité de Jean Loize. Tirage numéroté à 1000 exemplaires. Bien complet du fac-similé de la lettre de Charles Morice à Edmond Sagot lui proposant le manuscrit de Gauguin.



51 - *NOA NOA*. Première édition du texte authentique de Gauguin établi sur le manuscrit initial retrouvé. Préface, étude, vie de l'artiste, notes et bibliographie de Jean Loize. Club des Libraires de France, 1966; in-12 carré, cartonnage toilé de l'éditeur.

La meilleure édition de *Noa Noa* établie à partir du manuscrit retrouvé par Jean Loize en 1951 (n°50). Elle est illustrée d'œuvres tahitiennes du peintre, de photographies, de manuscrits et de documents. Tirage à 750 exemplaires.

52 - GAUGUIN (Paul). AVANT ET APRÈS. Avec les vingt-sept dessins du manuscrit original. Paris, Georges Crès & C^{ie}, 1923 ; in-8 (14 x 22 cm), plein chagrin à long grain rouge, plats incisés et décorés de motifs calqués sur les dessins de Gauguin, tête or, couvertures et dos conservés, non rogné (*reliure de l'époque*).

3 ff., 241 pp., 2 ff. – non compris 28 planches h.-t.



Première édition imprimée, illustrée des 27 dessins du manuscrit original. Une édition fac-similé de celui-ci avait paru à Leipzig, chez Kurt Wolff, en 1918. Couverture tirée en ocre de Georges-Daniel de Monfreid.

Inspirée des œuvres de Gauguin, la reliure, fine et superbe, de cet exemplaire est tout simplement *bandante* pour reprendre parfaitement le mot de Stendhal.

53 - ROTONCHAMP (Jean de) & [Daniel de Monfreid].
 PAUL GAUGUIN. 1848-1903. *Imprimé à Weimar par les soins
 du Comte Kessler, et se trouve à Paris chez Edouard Druet,
 éditeur, rue du Faubourg St. Honoré, 1906 ; in-8 carré (19
 x 25,5 cm) relié à la bradel, plein papier fantaisie art
 nouveau, couverture conservée (Laurenchet).*

2 ff. n. ch. (justification & titre), 227 pp. (non compris 8 illustrations
 h.-t.), 1 f. de table.

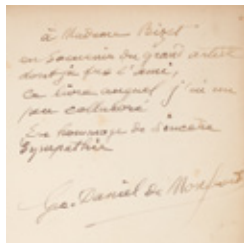


Édition originale. Tirage limité à 300 exem-
 plaires numérotés. Chacune des serpentes
 protégeant les héliogravures est réalisée sur
 une soie transparente imprimée de motifs dis-
 tincts à l'encre blanche. La première biographie
 consacrée au peintre, documentée surtout par
 les propres souvenirs et témoignages de Daniel
 de Monfreid. C'est d'ailleurs grâce à ce dernier
 que Jean de Rotonchamp, pseudonyme de J.-L.
 Brouillon, était devenu l'ami de Gauguin.

C'est l'étonnant « Comte rouge », sécessionniste de la première
 heure qui sympathisera avec les dadaïstes et les spartakistes du-
 rant la république de Weimar, ami de Maillol, de Rodin, Signac,
 Strauss, Hofmannsthal ou Lovis Corinth, bref, c'est le Comte de
 Kessler qui assuma entièrement la charge d'éditer somptueuse-
 ment ce livre confidentiel – livre que l'on peut également consi-
 dérer comme un des « incunables » de la fameuse imprimerie
 de la Cranach Press que notre noble prussien dirigea et organisa
 avec des principes sociaux révolutionnaires.

54 - ROTONCHAMP (Jean de) & [Daniel de Monfreid].
 PAUL GAUGUIN. 1848-1903. *Paris, Georges Crès & C^{te},
 1925 ; in-8 (14,5 x 22,5 cm), demi chagrin brun à
 coins, dos lisse orné, tête dorées, couverture conservée,
 non rogné (reliure de l'époque). 264 pp.*

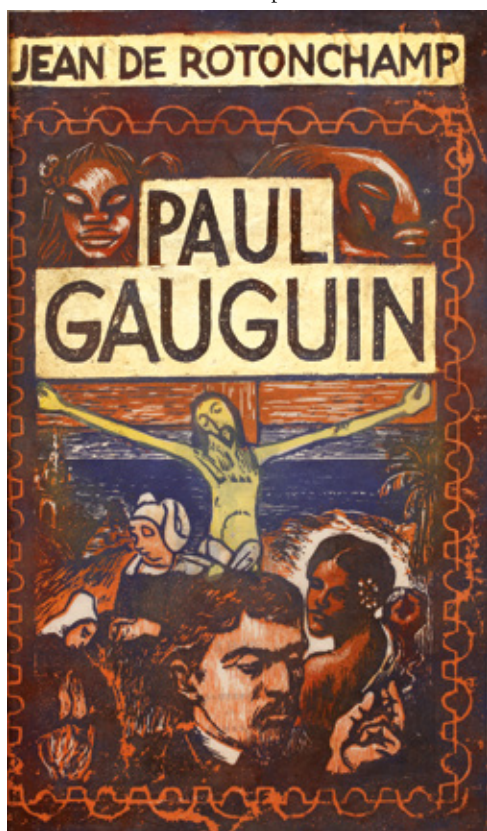
Deuxième édition. Émouvant envoi
 de l'ami de Gauguin à l'une des filles
 du peintre : à Madame Bizet, en sou-
 venir du grand artiste dont je fus l'ami,
 ce livre auquel j'ai un peu collaboré. En
 hommage de sincère sympathie.
 Georges Daniel de Monfreid.



Germaine Chardon-Bizet était la fille naturelle de Paul Gauguin, née en 1895, de son union charnelle avec Juliette Huet (1866-1955), une jeune modiste que lui avait d'ailleurs présentée Daniel de Monfreid et que Gauguin abandonna, enceinte, en partant pour Tahiti. Elle peindra sous le nom de Germaine Chardon, puis après son mariage, sous celui de Chardon-Bizet. Elle est le sixième enfant de Gauguin sur les huit actuellement recensés.

L'exemplaire est enrichi d'un extraordinaire et précieux bois en couleurs, doré à la main, gravé et tiré sur Chine par Daniel de Monfreid.

Cette superbe illustration emblématique est très certainement un projet de couverture, abandonné, pour le présent livre : les noms de Rotonchamp et Gauguin y figurent comme nom d'auteur et titre, placés proportionnellement dans des cartouches dorées ; le peintre est représenté au premier plan, la veste d'atelier, le col parisien, sous un Christ Jaune, absorbé dans un rêve, une cigarette *allumée* à la main, entouré d'austères



bretonnes en prière et d'une tahitienne l'épaule offerte de trois de quart, entre le clocher du Pouldu et l'arbre à Kazan des Marquises qu'assemble une mer étale bleu sous le bas-relief et les figures taillées dans le bois de la Maison du Jour... Cette planche offerte par Monfreid à la fille de Gauguin serait-elle unique ?

Piqûres et rousseurs dans l'ouvrage.

55 - ROTONCHAMP (Jean de). PAUL GAUGUIN. Autre exemplaire. Reliure souple à la bradel, papier à feuilles bleue, couverture conservée (Alidor Goy).

Ex-dono a. s. : *En souvenir des jours heureux passés auprès de vous tous dans la rue de Corneille. Daniel de Monfreid. Janvier 1926.*



56 - GAUGUIN (Paul). EXPOSITION D'ŒUVRES INCONNUES. Paris, Galerie Barbazanges, octobre 1919 ; plaquette in-8, brochée. 6 ff. n. ch. & frontispice.

Joli frontispice en couleurs, tiré à la presse à bras, gravé sur bois par Jules Germain. Catalogue imprimé par Léon Pichon à 500 exemplaires. Texte de présentation de Francis Norgelet, *Gauguin au Pouldu (1889-1890)*.

57 - CHADOURNE (Marc) & GUIERRE (Maurice). MA-REHU REHU. Croyances, légendes, coutumes & textes poétiques des Maoris d'O-Tahiti. Avec 14 illustrations de Gauguin. Paris, Librairie de France, 1925 ; pleine reliure en « Tapa », gardes en papier de riz, couverture, tête dorée, non rogné (*reliure de l'époque*).

Édition originale tirée à 525 exemplaires. UN DES 25 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE, seul tirage de tête. C'est l'exemplaire de Maurice Guierre.

Il est enrichi de nombreux documents : une photographie inédite, prise à Tahiti en 1919, du fils naturel de Gauguin, une photographie du faré de Marautaaoro à Papara (faré de la

reine Pomaré V), le tapuscrit (4 pp. in-4) d'une invocation en maori de la reine Pomaré à son peuple, d'un billet manuscrit, en maori, de la reine Marautaaaroa, veuve du dernier roi, à Maurice Guierre (enveloppe conservée) et de 4 lettres manuscrites en français de la princesse Tekau Pomaré à Maurice Guierre relatives à la publication du livre auquel elle a collaboré, divers manuscrits et tapuscrits de légendes, en maori et en français, dont un manuscrit de Marc Chadourne (4 pp. in-4) et un manuscrit de Maurice Guierre (2 pp. in-4) – le numéro 8 de *Le Feï*, journal entièrement composé en maori.

Spectaculaire reliure réalisée à partir d'un « Tapa » – étoffe végétale fabriquée aux Marquises à partir d'écorces battues : le mûrier à papier pour la couleur blanche et l'arbre à pain pour la couleur rouge-brun.



58 - DOSSIER DE LA SUCCESSION PAUL GAUGUIN. *Papeete-Tahiti, Société des Études Océaniques*, 1957 ; plaquette in-8, brochée. 43 pp.

Émouvante publication dans laquelle figurent des pièces étonnantes concernant Gauguin : obligation, acte de vente, lettre de Daniel de Monfreid, relevé de compte, note pour le curateur de la succession, procès-verbal d'inventaire à Atuona, procès-verbal de vente à Atuona (pour les meubles et objets courant) et à Papeete, prix et liste des acheteurs, inventaire des objets transportés par la « *Durance* », l'avis sur lequel Victor Segalen était médecin, etc.

L'exemplaire de Gauguin puis de Segalen

59 - FONTAINAS (André). L'ORNEMENT DE LA SOLITUDE. Roman. Paris, Mercure de France, 1899 ; in-12 demi-chagrin marron, nerfs, couvertures (*reliure de l'époque*).

Édition originale. Envoi a. s. : à Paul Gauguin, cordialement, André Fontainas.

La couverture comporte de la main de Victor Segalen sa signature et la mention : Tahiti Sept 03 / Ex libris Paul Gauguin.

Ancien courtier, Paul Gauguin avait toujours quelques actions dans la société éditrice du *Mercure de France*, Vallette continuait donc à lui faire le service de la revue. En 1896, André Fontainas succéda à Camille Mauclair pour la critique



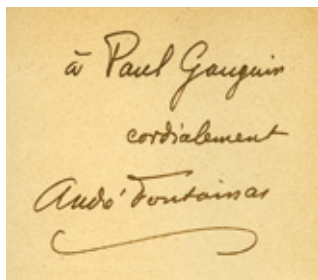
de « l'Art moderne » et ce n'est qu'en janvier 1899, après avoir examiné quelques toiles récentes chez Vollard, qu'il consacra un premier article au peintre des Marquises – trois pages consciencieuses dans lesquelles, s'il lui reconnaissait du talent et de la sincérité, il avouait une insensibilité pour ses tableaux : *j'ai cherché à comprendre ; j'ai, je crois, pénétré quelques-uns de ses mobiles ou de ses désirs, je me suis surpris à les commenter et à les discuter, enthousiaste de plusieurs, en rejetant quelques autres. En tout cas, je n'ai jamais été transporté ni ému, même après cette*

étude appliquée, comme je me souviens l'avoir été par certains autres artistes, j'ai cherché à ma froideur des motifs, et je pense les avoir découverts. Après Camille Mauclair, le ton avait changé. Gauguin s'en rendit compte ainsi qu'il s'en ouvrit à Monfreid. Certes, il s'agissait encore de la critique d'un homme qui ne comprenait rien, mais à la différence de son prédécesseur, le nouveau critique se révélait plutôt bien intentionné. L'article de Fontainas lui valut une longue et bienveillante lettre de Gauguin, moins dans le but de se justifier que dans celui de l'éclairer sur ses préoccupations d'artiste et de le mettre en garde dans ses prérogatives de critique d'art. Leur correspondance se poursuivit par quelques lettres, de plus en plus amicales, parfois pathétiques pour le peintre,

espacées dans le temps jusqu'en septembre 1902. Elle est à l'origine du manuscrit des *Racontars de Rapin* que Gauguin désespérant de voir publier au *Mercure* (Vallette refusait de l'insérer), confia à Fontainas.

C'est en remerciement du portait gravé de Mallarmé que Gauguin avait joint à sa première lettre, – les deux hommes s'étaient naguère croisés, un soir, à l'un des mardis du poète – que Fontainas lui adressa son premier roman. Quelques pages du livre évoquant Degas, Manet, Renoir, Monet et Puvis, Gauguin ne put s'empêcher de répondre au jeune romancier : *Ah ! M. Fontainas si au lieu de critiques sous la rubrique Art Moderne vous écriviez souvent de la critique sous le titre « Ornement de la solitude »... nous nous comprendrions alors tout à fait, du moins moi je vous comprendrais mieux car je suis un lecteur et j'aime la belle littérature.*

A ce jour, on connaît peu de livres dédiacés et envoyés à Gauguin en Polynésie. Et pour cause. Entre un sabre japonais, un lot de tabac de Tournon, un Bescherelle ou 25 volumes divers, 70 numéros du *Mercure de France*, un lot de musique, une collection du *Sourire*, un



à Paul Gauguin
cordialement
Audo Fontainas

parapluie, 2 litres d'absinthe, 18 bières Velten, un moulin à poivre, un rabot et une brouette, l'inventaire méticuleux des objets de toute nature ayant appartenu au sieur Gauguin relevé dans le dossier de sa succession (n° 58) fait seulement état de « 5 volumes avec dédicace des auteurs ». Ces quelques livres appartenant à Gauguin se retrouvèrent dans la caisse numéro 4 comptant parmi les 15 caisses chargées sur «*La Durance*» le 11 août 1903 pour être expédiées d'Atuona à Papeete. Le 2 septembre suivant, selon le procès-verbal de la vente signé par un homonyme du poète réfractaire Eugène Vermersch, outre quelques planches sculptées, une palette et divers tableaux, le sieur Segalen se porta acquéreur d'un dictionnaire et, pour soixante-quinze centimes, d'un lot de livres comprenant le précieux volume que nous vous présentons.

On nous pardonnera cet insert racoleur dont abusent si facilement les libraires, mais fichtre ! : *L'Ornement de la Solitude*, ce titre au hasard circonstancié, Ô combien emblématique ainsi paraphé...



Victor Segalen par Georges-Daniel de Monfreid (cf n°18)

Quant à la musique...



a rencontre avec Debussy fut pour Segalen aussi décisive que celle de Gauguin – il semble même qu'elle se soit naturellement imposée. Sans la moindre recommandation, Segalen s'était présenté au domicile de Debussy, en avril 1906, pour lui proposer de composer la musique d'un drame, *Siddhârta*, ébauché durant son retour d'Océanie. Comme il le révélera ensuite à Debussy, il lui était alors paru impossible de ne point, d'emblée, se présenter à lui, sitôt que l'idée d'une réalisation musicale lui était apparue. Compositeur déjà célèbre, très sollicité, le musicien lui avait cependant accordé un entretien – peut-être avait-il fait le lien entre le spectateur brestois, assidu de Pelléas, qui télégraphiait régulièrement à l'Opéra Comique, en 1902, pour réserver sa place et ce jeune fervent venu également de Brest. Dès cette première entrevue, il semble que Debussy ait accepté sa proposition, du moins envisagea-t-il de travailler avec lui car, le 30 avril suivant, Segalen lui envoyait une longue lettre explicative dans laquelle *Siddhârta* se trouvait réorienté ; d'ailleurs, au mois d'octobre, il serait en mesure de lui soumettre une version plus aboutie. Travaillant parallèlement à ses *Immémoriaux*, Segalen avait envoyé à Debussy, en mars 1907, l'étude qu'il avait réalisée sur la musique maori. Le compositeur lui proposa aussitôt de la faire paraître au *Mercur Musical* que dirigeait son ami Louis Laloy : *j'ai lu Voix mortes... c'est extrêmement curieux, aucun essai de ce genre ne m'a autant intéressé. Chez ceux qui se mêlent d'en écrire on devine trop souvent qu'ils n'ont jamais vu la couleur de ce dont ils parlent... c'est lourd, et l'on y respire seulement la triste odeur du « document ».* Et puis patatras. Le 26 août 1907, Debussy accusait réception de *Siddhârta* : *je puis avoir maintenant une impression totale... C'est un prodigieux rêve ! Seulement dans sa forme actuelle, je ne connais pas de musique capable de pénétrer cet abîme ! (...)* Remarquez-le : *je ne prétends pas à une impossibilité, très simplement... cela me fait peur.* Le coup dut être dur pour Segalen. Mais Debussy allait lui donner une belle occa-

sion de rebondir : en même temps que *Siddhârta*, il venait de lire le conte de Segalen que le *Mercure de France* fit paraître au même moment : « *Dans un monde sonore* » est une chose très bien, dans un domaine absolument inexploré... Il serait à souhaiter que les gens veuillent bien comprendre ce que vous avez voulu dire... ? C'est assez douteux... car jamais ils n'admettent que la plupart d'entre eux n'entendent ni voient. Ne pensez-vous pas qu'il y aurait quelque chose d'admirable à faire avec le mythe d'Orphée ? Celui de Gluck n'en représente que le côté anecdotique et larmoyant, laissant de côté tout ce par quoi Orphée fut le premier et le plus sublime des incompris – Il n'en fallut pas davantage pour réveiller ce qui sommeillait.

Deux heures après avoir reçu cette lettre (et un bon moment de découragement) – ainsi que le rapporta la fille du poète – Segalen lisait à sa femme une brève esquisse d'*Orphée triomphant*. La collaboration avec Debussy allait vraiment commencer. Les deux artistes se revirent souvent, travaillèrent étroitement à l'élaboration du livret, devinrent amis. Malgré tout, Debussy était considérablement en avance sur son cadet dans la multiplicité des œuvres qu'il entreprenait et qui lui demandaient toujours plus de temps, mais surtout, au fur et à mesure de leur collaboration il repoussait de plus en plus le moment où il faudrait achever leur travail – *J'ai d'abord lu d'un bout à l'autre, en me disant « c'est très beau ». Et c'est à la longue, en imaginant la réalisation, que j'en ai vu la surabondance.*

Le départ de Segalen pour la Chine, la guerre puis la maladie et la mort de Debussy empêchèrent *Orphée* d'aboutir... *Je ne sais, mais vous avez toujours joué un rôle étrange et unique sur moi* – lui avait dit un jour Segalen au cours d'un de leurs entretiens (n°68) – *En me donnant ce qui peut être primordial : des Idées. En me déclenchant des œuvres. Ainsi, du Monde Sonore je vois quelque chose d'autre, que vous m'avez montré d'ailleurs.* Segalen tira un immense profit des observations que Debussy lui prodigua, l'obligeant à se défaire de ses afféteries symbolistes ou de son « trop-écrire ». *On avancera sans paradoxe que le musicien n'eut qu'un élève, et ce fut un grand écrivain, écrit le musicologue André Schaeffner.* Segalen eut évidemment d'autres maîtres ou modèles ; d'aucun il ne reçut une telle « leçon d'art ». *Orphée-Roi* devait représenter le drame de l'incompréhension lyrique, sensorielle surtout, il fut aussi l'occasion d'un déblaiement. Quelques années plus tard, avec les *Stèles*, le disciple s'éleva à la hauteur du maître.

Le 11 mars 1916, apprenant la maladie de Claude Debussy, Segalen écrit à son ami Jean Lartigues : *il m'est parfois angoissant jusqu'aux larmes de sentir qu'il vit encore ; qu'il ne vivra peut-être plus l'an prochain, que je suis là, vivant à 600 km, à la veille du silence noir de celui qui m'a fait entendre. Ce dernier mot, proche de la reconnaissance formulée à l'endroit de Paul Gauguin. Segalen revit Debussy une dernière fois, en mai 1916 – un Debussy convalescent comme on peut l'être dans une rémission de longue maladie grave et, on doit le comprendre, incurable. Triste, maigri, affectueux – il lui remet copie de la dernière version d'Orphée. Ce fut aussi sa dernière lettre à Segalen, distribuant de nouveau « la peine et la joie dans le même instant » : ce n'est pas sans émotion que j'ai relu Orphée... je nous revoyais armés de deux crayons ; et nos longues discussions, et mes plus longs silences. Que de choses se sont passées depuis ce temps ! Il n'y a que notre amitié qui est restée gardienne vigilante défendant sa maison et ses dieux. N'est-ce pas ce que l'on peut espérer de mieux de ce vieillard taquin qu'on appelle le temps ? Quant à la musique qui devait accompagner le drame, je l'entends de moins en moins. D'abord, on ne fait pas chanter Orphée, parce qu'il est le chant lui-même – c'est une conception fautive, il nous restera d'avoir écrit une œuvre, dont certaines parties sont très belles.*



60 - VOIX MORTES : MUSIQUE MAORI. *Mercure Musical & Bulletin français de la Société internationale de musique (S.I.M.)* ; n°10, 15 octobre 1907 ; in-8 carré (19 x 25,5 cm), broché.

Le texte de Segalen – signé du pseudonyme Max-Anély – occupe les pages 1005 à 1027.

Voix Mortes est ici dédié à Claude Debussy. La revue S.I.M. est dirigée par Jules Ecorcheville et Louis Laloy (cf n°214). Article clef du roman *les Immémoriaux*, Segalen avait soumis son étude à Debussy, elle lui plut. Ce dernier lui proposa alors de la faire publier dans le *Mercure Musical*, Louis Laloy, le directeur, étant son ami. *Voix mortes* parut le même mois que *Les Immémoriaux*.

61 - DANS UN MONDE SONORE. Publiée dans le *Mercure de France*, n°244, du 16 août 1907 ; in-8 broché.

La nouvelle – signée ici du pseudonyme Max-Anély – occupe les pages 648 à 668.

Première publication, en revue. Cette nouvelle interprétation, modernisée, du mythe d'Orphée, met en scène un personnage atteint d'une forme de folie particulière : l'exacerbation de son ouïe l'oblige à vivre dans un monde purement sonore. En 1909 Segalen aura le dessein de la publier avec d'autres textes dans un recueil intitulé *Imaginaires*.

62 - DANS UN MONDE SONORE. *Fontfroide, Fata Morgana*, 1985 ; in-8, broché. 48 pp.

UN DES 40 PUR FIL JOHANNOT, seul tirage de tête.

63 - ORPHÉE-ROI. Édition décorée de compositions originales gravées sur bois par G.-D. de Monfreid, avec un frontispice d'après Gustave Moreau. *Paris, Georges Crès & C^e*, 1921 ; in-8 (14,5 x 20,5cm), broché.

5 ff., VI & 131 pp., 3 ff.

Édition originale. UN DES 30 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR GRAND PAPIER DE TRIBUT, seul tirage de tête.



Celui-ci est un des 15 hors-commerce, il est signé et daté au crayon par Yvonne Segalen. Le frontispice est un dessin de l'auteur exécuté d'après Gustave Moreau. Il est ici en double état. Sur cet extraordinaire papier de Tribut, voyez le n°108.

Orphée-Roi est une œuvre importante pour Segalen : il lui a consacré beaucoup de temps et l'a maintes fois reprise.

Il commença un premier manuscrit en 1907 puis un second en 1908 – chacun des deux manuscrits fut revu et corrigé avec Debussy.

En septembre 1913, bien qu'aucune note n'ait encore été écrite, Segalen envisagea de publier *Orphée-Roi*, Georges Crès avait accepté le livret des deux mains. Debussy, qui songeait toujours à en faire la musique, lui donna toutes les permissions pour le publier. Un troisième manuscrit fut entrepris et le 23 novembre 1915, Segalen écrivait à Jules de Gaultier : *J'achève Orphée-Roi qui vous plut. Je lui sais gré d'être resté à huit ans près malléable encore. J'en donne un texte indépendant quoique proche de celui que vêtira la musique Debusséenne.* Malgré le renoncement final de Debussy, Segalen poursuivit la mise au point du manuscrit. Il y travailla encore après la mort du compositeur, en mars 1918, repoussant la publication à la fin de la guerre. Il mourut six mois après l'armistice, Crès publia *Orphée* trois ans plus tard. Le 23 décembre 1908, Segalen avait écrit à son ami Max Prat : *Exote, celui-là qui Voyageur-né, dans les mondes aux diversités merveilleuses sent toute la saveur du divers... Et si j'ai quelque chose à dire qui n'ait pas été dit, c'est je le crois de plus en plus cela même où je suis ingénument jeté, la forte saveur du divers. L'incompréhension même des hommes vers Orphée n'est qu'un moment du drame d'exotisme éternel.*



64 - ORPHÉE-ROI. 1921. Demi-marquin marron à coins, dos lisse orné à froid, cartouches de veau rouge incrustés dans un encadrement doré, fleurons bretons, tête or, couverture et dos (Kieffer).

Un des 1400 exemplaires sur vélin de Rives du tirage courant. Dos légèrement passé, mais jolie reliure.



65 - ORPHÉE-ROI. 1921.

Autre exemplaire, broché.

66 - SIDDHARTA. Drame en cinq actes. Préface de Gabriel Germain. *Rougerie*, 1974 ; in-8, broché. 122 pp.

Édition originale. UN DES 150 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR OFF-SET AFNOR VII, seul tirage de luxe.

67 - GUSTAVE MOREAU, MAÎTRE IMAGIER DE L'ORPHISME. *Fontfroide, Fata Morgana*, 1984 ; in-8, broché. 88 p.

Édition originale. UN DES 30 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VÉLIN PUR FIL JOHANNOT, seul tirage de tête. Jusque là inédit en revue comme en librairie, le texte inachevé de Segalen, publié ici pour la première fois, date de 1908.

68 - SEGALEN & DEBUSSY. Textes recueillis et présentés par Annie Joly-Segalen & André Schaeffner. *Éditions du Rocher*, 1962 ; in-12 (14 x 19 cm), broché. 341 pp.

Édition en partie originale. UN DES 25 EXEMPLAIRES IMPRIMÉS SUR PUR FIL LAFUMA, seul tirage de tête.

Outre des entretiens et des lettres inédites, le volume reproduit *Orphée-Roi* et les deux textes de Segalen relatifs à la musique : *Voix mortes* (n°60) et *Dans un Monde sonore* (n°61).

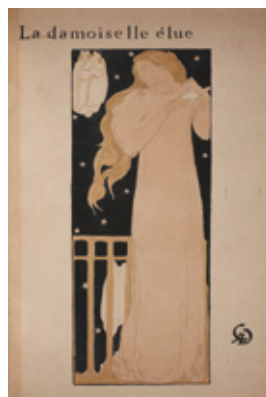


Quelques notes autour de Debussy.

69 - DEBUSSY (Claude). CINQ POÈMES DE CH. BAUDELAIRE. *S. l. n. e. (Paris, Librairie de l'Art indépendant)*, 1890 ; in-4 (24 x 37 cm), broché.

Édition originale strictement limitée à 150 exemplaires numérotés. Une des toutes premières publications du compositeur. Les cinq poèmes de Baudelaire sont : *Le Balcon*, *Harmone du Soir*, *Le Jet d'Eau*, *Recueillement* et *La Mort des Amants*.

70 - DEBUSSY (Claude). LA DAMOISELLE ÉLUE. Poème lyrique, d'après D.-G. Rossetti. Paris, Librairie de l'Art indépendant, 1893 ; in-4 (23 x 36 cm) bradel demi maroquin noir, plats en plexiglas, couverture illustrée conservée, non rogné. Étui. (Mercher).



Édition originale tirée à 160 exemplaires. Couverture lithographiée en couleurs de Maurice Denis.

Un des 125 numérotés sur vélin blanc, enrichi de ce bel envoi a. s. au crayon vert : « la damoiselle élue » avec toute ma sympathie et pour qu'elle donne à Henri de Régnier un peu de la belle émotion qui me font ses poèmes si précieux. Claude Debussy. Juillet 93.

Debussy et Régnier appartiennent à ce que l'on appelait alors le groupe du café Weber, Louÿs, Binet-Valmer, Lebey, Curnonsky, Dethomas, parfois Gide, Hérédia et Mardrus.



71 - DEBUSSY (Claude). PELLÉAS ET MÉLISANDE. Drame lyrique en 5 actes et 12 tableaux de Maurice Maeterlinck. Partition pour Chant et Piano. Paris, E. Fromont, 1902 ; in-4 (25 x 32 cm), cartonnage pleine percaline verte estampée de l'éditeur. Étui.

5 ff. n. ch. (dont dédicace, titre, justification, distribution), 283 pp., 1 f.

Édition originale. UN DES 50 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR JAPON, premier papier du tirage de tête.

72 - DEBUSSY (Claude) & HELLÉ (André). LA BOÎTE À JOUJOUX. Ballet pour enfants. Paris, A. Durand & Fils éditeurs, 1913 ; in-4 à l'italienne (32,5 x 24 cm), exemplaire cartonné de l'éditeur – annoncé alors à 15 francs, contre 12 pour les brochés.

Premier tirage, authentique, de la partition et des illustrations colorisées d'André Hellé.



73 - DEBUSSY (Claude). Photographie originale (20 x 24 cm) du compositeur, une cigarette *allumée*, tournant le dos à la campagne dieppoise.

Cette belle photographie, *intimiste*, fut prise par la maîtresse du compositeur, Emma Bardac, à Pourville en juin 1904 – Debussy l'épousa en 1908. Elle est accompagnée d'une carte imprimée de Madame Gaston de Tinan – née Hélène Bardac, surnommée Dolly, et belle fille de Claude Debussy – comportant la dédicace suivante: *en souvenir du 30 avril 1902, en modeste et tardif hommage à l'inoubliable Pelléas*.

Le 30 avril 1902 est le jour de la première représentation de *Pelléas et Mélisande* à l'Opéra Comique de Paris, avec dans les rôles titres Mary Garden et Jean Périer, notre inoubliable Pelléas. André Messager dirigeait l'orchestre et Bruno Leroux chantait le rôle d'Yniold. Ajoutons juste que ce jeune talent (il eut 7 ans ce 30 avril 1902) fut soigné par Victor Segalen sur le front de Dixmude, près d'Abbeville, en 14.

74 - DEBUSSY (Claude). MONSIEUR CROCHE ANTIDILETTANTE. Paris, *Les Bibliophiles Fantaisistes, Dorbon Aîné*, 1921 ; in-8 (19,5 x 26 cm) broché. 148 pp.

Édition originale. Un des 500 exemplaires sur vélin.



En passant le Harrar

75 - LES HORS-LA-LOI : LE DOUBLE RIMBAUD. Publié dans le *Mercure de France*, n°212, du 15 avril 1906. In-8 broché.

L'article de Victor Segalen occupe les pages 481 à 501.

Toute sa vie, à travers ses lectures, dans ses lettres ou dans les marges de ses manuscrits, Segalen fut obsédé par Rimbaud, poète essentiel des « instants divinatoires », à l'Imaginaire absolu comme une oreille, Voyant du *Bateau Ivre* dont il admirait la sûreté dans la manœuvre verbale, inventant la vraie mer sans jamais l'avoir vue – ce qui en faisait déjà à ses yeux, avant la célèbre formule Demeny retrouvée en 1912, un *Voyant* – et le négociant caravanier d'Aden, parti lutter définitivement pour le Réel dans un silence étourdissant. Le double Rimbaud. Restait-il un grain de poésie sous ses « semelles de vent » ? L'inspiration poétique avait-elle résisté au négoce des cartouches ? Comment expliquer pareil reniement ? Telle est la question, si fastidieusement rimbaldienne, à laquelle Segalen ne pouvait pas échapper. Plus que l'œuvre, c'est l'énigme de son mutisme qui partage la duplicité de sa vie qui l'intéresse alors. Le problème est d'autant plus poignant qu'il se répercute sur sa propre situation, lui qui n'aura de cesse de chercher à concilier la poésie et l'action, l'imaginaire et le réel, sans avoir à renier l'un pour l'autre, cherchant même à dépasser cette opposition.

Entre la Polynésie et l'Europe, au retour de Tahiti, Segalen fait escale à Djibouti. Parmi les premiers sur les traces de Rimbaud explorateur, il parcourt les lieux, gravit les hauts plateaux du Harrar et rencontre les témoins de naguère, les

frères Rhigas notamment, pour mettre en relief le second état de la vie du poète. *Mais, nulle part, positivement nulle part le moindre regain d'activité poétique* – sinon peut-être, le faible et dernier signal contradictoire recueilli auprès d'Isabelle Rimbaud qu'il rencontrera à son retour. C'est aussi durant cette escale Djiboutienne que Segalen s'initie aux théories, si fécondes pour sa conception de l'exotisme, du philosophe Jules de Gaultier dans l'étude qu'il vient de publier : *Le Bovarysme, la psychologie dans l'œuvre de Flaubert* (cf n°208) – le *bovarysme* qui est le « pouvoir départi à l'homme de se concevoir autre qu'il n'est », donne alors à ses interrogations rimbaldiennes une grille séduisante pour un problème devenu moral et une lorgnette à braquer sur le *mécanisme du silence*. Le 15 avril 1906, dans le *Mercure de France*, Rimbaud *persistait à mépriser son être essentiel*, l'inspiration poétique n'était peut-être pas morte, *mais, décidément il l'avait étouffée*.

En mai 1909, lorsque Segalen repasse Aden dans un chemin contraire, la figure de Rimbaud se dresse de nouveau, comme un rite de passage, *spectre douloureux et d'augure équivoque*. Foins des cloisons étanches et de la duplicité : *Rimbaud, si contradictoire, n'avait été qu'un seul homme, un poète : le meneur de rythmes avait cherché le luxe et la beauté de l'action*.

Le cycle chinois pouvait commencer.

76 - LE DOUBLE RIMBAUD. *Fontfroide, Fata Morgana*, 1979 ; in-8, broché. 87 pp.

UN DES 30 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VERGÉ D'ARCHES, seul tirage de tête avec 3 Japon nacré.

Et bien sûr, quelques numéros...

77- [RIMBAUD]. LA VOGUE. Tome I. Du 11 avril au 19 juillet 1886. Un vol in-12, broché. Chemise, étui.

Premier tome rassemblant les 12 premiers fascicules de la mythique revue. Il comporte en édition pré-originale *Les Illuminations*, *Le Concile féerique*, quelques uns des *Derniers vers* et certaines *Moralités légendaires* de Jules Laforgue, la seconde série des *Poètes maudits* de Paul Verlaine, *Les Impressionnistes en 1886* de Félix Fénéon, des poèmes de Mallarmé, etc. Dos lifté.

78 - RIMBAUD (Arthur). LES ILLUMINATIONS. Notice par Paul Verlaine. *Paris, Publications de La Vogue, 1886* ; in-8 (14,5 x 22,5 cm), broché. Boîte étui en maroquin rouge de Devauchelle. 103 pp.

Édition originale. UN DES 170 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR HOLLANDE, seul tirage après 30 Japon.



79 - RIMBAUD (Arthur). POÈMES. LES ILLUMINATIONS – UNE SAISON EN ENFER. Notice par Paul Verlaine. *Paris, Léon Vanier, 1892* ; & : POÉSIES COMPLÈTES. Préface de Paul Verlaine, et notes de l'éditeur. *Paris, Léon Vanier, 1895* ; 2 volumes in-12 en 1 (11,5 x 18,5 cm), reliure souple à la bradel, papiers et gardes fantaisies, couvertures et dos conservés (*Alidor Goy*).

VII pp., 151 pp. & XXIV pp., 135 pp.

Seconde édition pour *les Illuminations* et *Une Saison en Enfer*. Édition en partie originale pour les *Poésies Complètes*, comprenant notamment la publication de 5 poèmes inédits des *Illuminations* : *Fairy, Guerre, Génie, Jeunesse* et *Solde*. Deux portraits de Rimbaud par Verlaine.

80 - RIMBAUD (Arthur). RELIQUAIRE. Poésies. Préface de Rodolphe Darzens. *Paris, Genonceaux, 1891* ; in-12 (11,5 x 17,5 cm), broché. 3 ff., 152 pp., 1 f.

Édition originale tirée à 500 exemplaires.



La Chine



oyennant la réussite à l'examen de première année de chinois à l'École des Langues orientales, la Marine donne à Segalen la possibilité d'être affecté deux années en Chine comme élève interprète, avec pour seule obligation l'apprentissage de la langue. En 1908, il rencontre le sinologue Arnold Vissière, titulaire de la chaire de chinois aux Langues orientales, suit les cours de l'archéologue Édouard Chavannes au Collège de France et écrit à Jules de Gaultier : *je me suis donc mis à l'étude du chinois. Tout compte fait, j'attends beaucoup de cette étude, en apparence ingrate ; car elle me sauve d'un danger : en France, et mes projets actuels, menés à bout, quoi faire ensuite, sinon « de la littérature » ! J'ai peur de la recherche du « sujet ». Alors que jusqu'ici c'est toujours le sujet qui s'est imposé et m'a tenaillé jusqu'à son avènement, ou son enkystement provisoire. En Chine, aux prises avec la plus antipodique des matières, j'attends beaucoup de cet exotisme exaspéré.*

C'est également durant cette année parisienne de 1908 que Segalen se lie d'amitié avec Auguste Gilbert de Voisins, rencontre capitale pour les deux hommes qui partagent le même goût des voyages, de la solitude et de l'écriture. Voisins vient d'interrompre un périple en Afrique qu'il espérait poursuivre une année entière. Le rêve chinois de Segalen l'enthousiasme et ravive son désir de repartir. Ensemble ils établissent le projet d'une longue chevauchée en Chine centrale qui durera d'août 1909 à janvier 1910. La fortune de Voisins permettra de résoudre l'importante et importune question d'argent.

Je crois que vous le connaissez – écrit Segalen à Debussy, le 6 juin 1910 – mais j'ignore si vous le connaissez bien. Nous nous sommes lancés tous deux à l'aventure, à une double aventure : celle du pays, et celle de nous-mêmes ; j'avoue que ce n'était pas sans effroi que j'envisageais cette vie commune de dix mois, dans un pays dont la grandeur vous lie l'un à l'autre. Lui comme moi, moins peut-être, car il est beaucoup plus sociable que moi, et renferme sous des dehors plaisants d'ailleurs des qualités de cœur solides et sans défaillances. J'en ai eu la preuve, les preuves.

Le Réel le jour, l'Imaginaire le soir. C'est ainsi qu'ils s'enfoncèrent dans l'immense continent par la province reculée du Sseutch'ouan qui pouvait encore leur offrir une face préservée et inconnue de la Chine ancienne, traversant des montagnes et des plaines sur des chemins de fortune, parfois inexistant, trois saisons entières, remplies de pluie de chaleurs et de neiges, errant au hasard comme les vagabonds de Rimbaud, *nourris du vin des cavernes et du biscuit de la route, moi pressé de trouver le lieu et la formule*. Pour se défaire du Réel harassant, aux soirs d'étapes, nos deux voyageurs écrivaient de conserve. Cela donna les *Écrits en Chine* (n°166) pour Gilbert de Voisins, classique volume d'impressions de voyage, *Briques et Tuiles* pour Segalen, vaste réservoir littéraire dans lequel il recueillait pêle-mêle un amalgame de fragments, de proses, d'inventions, cahier de matériaux riche des germes de l'œuvre à venir et cahier d'aventure de la poésie. *Au fond, ce n'est ni l'Europe ni la Chine que je suis venu chercher ici, mais une vision de la Chine. Celle-là, je la tiens et j'y mords à pleines dents*. Comme en Polynésie, ce premier séjour suscita d'emblée sa foison de sensations intenses, de découvertes et d'expériences dans la perception du Divers. Il fit à l'écrivain ses dons de « sujets » – *les désirs d'œuvres s'accumulent en moi et autour de moi* – et lui donna le matériau à la fois précieux et vil du réel qui nourrit l'imaginaire et auquel l'imaginaire se confronte et s'oppose, comme une pierre chinoise l'empreinte poétique – *le transfert de l'Empire de Chine à l'Empire du soi-même est constant* écrira-t-il à Henry Manceron. Ainsi eut-il, presque aussitôt, l'idée d'un de ses livres les plus ambitieux, sorte d'équivalent chinois de ses *Immémoriaux*, *Le Fils du Ciel*, mythe incarné de l'Empire Céleste, qui l'occupa jusqu'à la fin de sa vie sans qu'il ne puisse jamais l'achever mais dont le rêve hantera tous ses écrits d'alors, *Stèles, Peintures, Odes* et *René Leyš* qui reste sur la terre son avatar le plus éblouissant.

Au début 1911, ses deux années d'interprétariat terminées, Segalen sollicite, en vain, le poste de médecin de la Légation de France. C'est une épidémie de peste, à 400 km de Pékin, qui lui donne l'opportunité de poursuivre son séjour. Il se porte volontaire pour remplacer le médecin français de Shanhaïguan qui a contracté la maladie et vient de décéder, cela lui vaudra, l'épidémie endiguée, un poste de professeur à l'Imperial Medical College de T'ien-tsin. Il passera en tout six années en Chine, entrecoupées d'un bref voyage en France, de juillet à octobre 1913.



CONSEILS AU BON VOYAGEUR.

行
路

Ville au bout de la route & route pro-
longeant la ville : ne choisis donc
pas l'une ou l'autre, mais l'une &
l'autre bien alternées.

須
知

Montagne encerclant ton regard le rabat &
le contient que la plaine ronde libère.
Aime à sauter roches & marches ; mais ca-
resse les dalles où le pied pose bien à plat.

Repose-toi du son dans le silence, & du si-
lence, daigne revenir au son. Seul si tu
peux, si tu sais être seul, déverse-toi
parfois jusqu'à la foule.

Garde bien d'élire un asile. Ne crois pas à
la vertu d'une vertu durable : romps la
de quelque forte épice qui brûle & mor-
de & donne un goût même à la fadeur.

Ainsi, sans arrêt ni faux-pas, sans licol &
sans étable, sans mérites ni peines, tu
parviendras, non point, ami, au marais
des joies immortelles,

Mais aux remous pleins d'ivresses du grand
fleuve Diversité.

81 - BRIQUES ET TUILES. Avec un frontispice d'André Masson. *Fata Morgana*, 1967 ; in-8, broché. 68 pp.

Édition originale tirée à 550 exemplaires. UN DES 50 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR JAPON NACRÉ, seul tirage de tête, comportant une gravure à l'eau-forte signée d'André Masson.

Briques et Tuiles n'est pas un journal de route, mais un recueil de projets, d'ébauches, et de textes, parfois déjà travaillés, que Segalen écrivit au cours de sa première expédition chinoise de 1909 avec Gilbert de Voisins. *De là leur double intérêt. D'une part ils nous renseignent sur les choses vues et senties, d'autre part ils nous font toucher de près la façon dont Segalen part du réel pour aboutir au poème. Nous avons cru pouvoir choisir, dans un manuscrit dont le titre indique assez que Segalen le considérait comme un ensemble de matériaux pour son œuvre future, les textes présentés ici, qui nous semblaient les plus élaborés.*



82 - BRIQUES ET TUILES. Préface de Jean Laude. *Fontfroide, Fata Morgana*, 1975 ; in-8, broché. 97 pp.

Deuxième édition augmentée. UN DES 20 VÉLIN OR MANDARIN, seul tirage de tête.

83 - BRIQUES ET TUILES. Édition définitive. Préface de Henry Bouillier. *Fontfroide, Fata Morgana*, 1987 ; in-8, broché. 216 pp.

Troisième édition très augmentée. UN DES 30 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VÉLIN PUR FIL JOHANNOT, seul tirage de tête.

84 - LE SIÈGE DE L'ÂME. Nouvelle, datée Péking 1910, publiée dans le *Mercure de France* du 15 mai 1921.

Pages 374 à 385 – en feuilles découpées du numéro du *Mercure*.

Le Siège de l'âme, qui n'eut pas moins de cinq versions entre 1910 et 1911, devait faire partie d'un recueil regroupant quelques nouvelles, *Dans un Monde Sonore, La Tête*, et plusieurs autres textes courts sous le titre *Imaginaires*. Les présents feuillets, découpés par Jean Fernet (cf n°95) sont joints au tapuscrit du compte rendu de la première réunion du Comité Victor Segalen, réunit à l'Hôtel Massa le 30 juin 1939.



n°130

*Je m'assois complètement sur cette assertion
« qu'il faut habiter en Chine deux mois ou vingt ans pour
oser écrire un livre sur la Chine ».*

85 - LE FILS DU CIEL. CHRONIQUE DES JOURS SOUVERAINS. Paris, Flammarion, 1975 ; in-8, broché. 174 pp.

Édition originale. UN DES 35 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VÉLIN ALFA, seul tirage de tête.

Le Fils du Ciel est le livre clef du séjour de Segalen en Chine, il est à la civilisation céleste ce que *Les Immémoriaux* sont à la culture maorie, l'idée lui en vint d'ailleurs presque aussitôt après son arrivée à Pékin, comme s'était imposée aussi soudainement, en arrivant à Tahiti, celle de son premier livre. La correspondance publiée de Segalen témoigne de l'ampleur et de l'intérêt de ce projet colossal qui lui tint à cœur jusqu'à son dernier battement et pour lequel il travailla énormément, accumulant une documentation impressionnante dans tous les domaines de l'histoire de la Chine. Il ne l'acheva jamais, peut-être même en avait-il perdu complètement la maîtrise.

Le Fils du Ciel est né de l'histoire, déjà légendaire et si romanesque, de Kouang-Siu, avant-dernier Empereur de Chine, qui débuta son règne à l'âge de quatre ans, en 1875, sous la régence de sa tante, l'impératrice Cixi. En 1898, Kouang-Siu écarta cette dernière du pouvoir et reprit seul le sort de la Chine en tentant « la réforme des cent jours ». Cixi, effarée par

les desseins modernisateurs de son neveu, obtint la trahison de Yuan Shikai et, après un violent coup d'Etat, écarta définitivement le jeune souverain du pouvoir. Elle le fit interner sur une île de la mer du sud, et, pour qu'il ne lui survive pas, le fit assassiner pendant qu'elle-même agonisait, en novembre 1908. *Que mon livre soit le livre de l'Empereur Kouang-Siu, qui vient de mourir, et qui jeune, intelligent, enfermé trente-cinq ans sur lui-même, a dû rêver d'immenses choses, que, faute de pouvoir accomplir, il aurait « composées » et chantées pour lui. Et ce serait, dans le plus haut sens du terme, le Roman de Kouang-Siu, qui régna effectivement... De la sorte, j'ai un pied solide sur la terre (principe du Mystérieux) et je puis me donner toute carrière pour mettre sur pied ce héros immense, l'Empereur éternel, en le faisant vivre dans les rêves de ce mélancolique enfermé, dont la vie ne débordé pas le récit, mais s'en nourrit et s'en exaspère.*



La figure de l'Empereur, qui fascine tant Victor Segalen, possède une puissance poétique merveilleuse qui dépasse largement sa dimension politique et historique : c'est un héros phœnix, le mythe incarné de l'Empire céleste, garant de son histoire millénaire. Il est l'intermédiaire souverain et soumis à la fois entre le Ciel et la Terre, dans l'espace et dans le temps, symbolisant ainsi, l'immutabilité d'un système imaginaire ancré dans le réel – ce qui n'était pas pour déplaire à notre écrivain qui en parlait comme la plus belle fiction sous le ciel... Une allégorie du Poète qui, comme lui, voit au-delà du réel et le dépasse. *Dire que voilà quatre mille ans que « Le Fils du Ciel » existe, puisqu'on le Nomme, et qu'avec le nom, par le moyen continu des filiations, séminales ou adoptives, on le prolonge, on le ressuscite à chaque avènement ! Le Fils du Ciel, sans lien manquant, depuis l'origine, (...) depuis l'éclatement ordonné du chaos qui, voici quelque trois cent mille ans, creva comme une fleur...*

Triple trame et chaînes enlacées. Plaisir aux syllabes et mots. Segalen adopte, en le raffinant, le même procédé exotique des *Immémoriaux*, le point de vue « indigène », la façon de penser ou la tournure chinoise. Mélange littéraire composite,

alliant le poème, la prose sacrée et l'acte public, *Le Fils du Ciel* se développe sur plusieurs plans : les récits de l'annaliste officiel et de l'annaliste particulier, témoin et commentateur de la geste impériale, les rêves et les poèmes de l'Empereur « tombés de son pinceau », les décrets édictés par lui aussi bien que par la régente. Mais, régnant ou déchu, le Fils du Ciel reste toujours le protagoniste d'un monde claustral, celui de la Cité interdite, de l'île de la relégation ou de l'exil intérieur qui s'ensuit. Une fiction du « Dedans ».

En 1917, numéro suivant, Segalen publia un extrait du *Fils du Ciel*, onze pages seulement, sous le premier titre qu'il avait donné à son œuvre : *Chronique des jours souverains*. Un premier manuscrit fut entrepris en juin 1910, à partir de fragments déjà écrits et réunis dans *Briques et Tuiles*. Un second manuscrit suivit un an après. Parallèlement, Segalen composait les *Stèles*, certains poèmes reprennent d'ailleurs des thèmes exploités dans *Le Fils du Ciel*. Une partie de la documentation recueillie pour celui-ci, en 1910, celle notamment que lui fournit Maurice Roy, permit la réalisation de *René Leys*. En mai 1918, Segalen imagina un nouveau plan pour son livre qu'il remit en chantier sans pouvoir l'achever. C'est seulement en 1975 que *Le Fils du Ciel* apparaît dans son intégralité inachevée, publié pour la première fois, grâce à la fille du poète, Annie Joly-Segalen, cent années après l'avènement de Kouang-Siu.



n°105

86 - CHRONIQUE DES JOURS SOUVERAINS (Fragment). Publié dans l'*Almanach littéraire Crès* de 1917 ; in-12, broché.

Le texte occupe les pages 146 à 156.

Édition originale d'un fragment du *Fils du Ciel* – seules pages publiées du vivant de Segalen – extrait du manuscrit de la deuxième version composée entre 1911 et 1912 (cf n°85).



*On fit, comme toujours,
un voyage au loin de ce qui n'était
qu'un voyage au fond de soi
à Julio Santo Domingo*



87 - STÈLES. Pei-King. (Des presses de Pei-T'ang, 1912); imprimé d'un seul côté sur une feuille pliée formant 102 pages (14 x 29cm); exemplaire contenu entre deux plaquettes de carton fort recouvert d'un papier chinois finement batiké, ocre à motifs circulaires vert et rouge, cordons de soie jaune, titre à la chinoise collé verticalement. Coll. L.S.D.

C'est en septembre 1910 que Segalen entreprit de bâtir *Stèles* alors qu'il poursuivait la lente et difficile construction du *Fils du Ciel*, qu'il colligeait la matière du probable René Leys et rassemblait une documentation monumentale dans tous les domaines de l'histoire de la Chine – nouvelles *briques et tuiles* qui lui permirent d'ouvrir conjointement plusieurs chantiers littéraires. *Il sera donné : Stèles, Peintures & Odes* est-il imprimé en épistyle du recueil, en lieu et place d'un faux-titre. Segalen œuvra tour à tour à ses projets durant la même période – si ceux-ci diffèrent considérablement dans la « forme », ils se relient les uns aux autres dans une semblable et subtile industrie littéraire. Ainsi est-ce une étude sur la stèle nestorienne de Si-ngnan-fou qui lui fournit la première empreinte du poème, lui donnant à la fois le cadre et l'architecture intime du recueil, comme le premier motif secret de sa cité interdite, « la chambre aux porcelaines ». *A force d'entêtement, je me construis, brique par brique, un kiosque intérieur où l'existence soit moins abjecte. Mais l'effort même de sa construction me détourne parfois du plaisir que j'ai à l'habiter.*

Entièrement conçue et financée par son auteur, l'édition de *Stèles* fut imprimée à Pékin, sur les presses de la mission lazariste. Commencé au mois d'avril, le livre fut achevé d'imprimer le 13 août 1912. Comme il l'annonce à ses parents – *vous verrez que j'ai signé de mon nom Stèles et toutes les productions à venir. La marine nous permet maintenant de le faire librement* – Segalen abandonne son pseudonyme de Max-Anely et l'accent grave de son nom.

Cette édition, avec ses caractères chinois gravés sur bois constituera je crois une nouveauté bibliophilique, car ce n'est pas une plaquette européenne décorée à la chinoise, mais un essai de tirage et de composition dans lequel la bibliophilie chinoise a une part équivalente aux lois du livre européen : marges, titres, etc. écrit-il à Gilbert de Voisins. Ainsi, outre le papier de tribut des feudataires coréens à la cour impériale, Segalen emprunte à la bibliophilie chinoise la forme, le pliage en accordéon et la reliure spécifique des albums d'estampes faite de deux planchettes de bois maintenues par des cordons de coton ou de soie. Le format de la page, inspiré des proportions de la stèle de Si-ngan-fou, l'encadrement noir et les épigraphes gravées en xylographie rappellent les monuments lapidaires partout dressés dans la campagne chinoise, aux bords des routes, dans les cours des temples, devant les tombeaux, – pages monolithes qui disaient les vertus d'un défunt, relaient des faits, énonçaient des édits, un arrêt, des résolutions pieuses, un éloge de dévouement, d'amour ou d'amitié délicate. Avec une rare économie de moyens, faisant en sorte que tout mot soit double et retentisse profondément, Segalen esquisse un art poétique résolument nouveau dans une hiératique et magistrale préface – où tout ce qui est dit, par exemple, de la stèle monumentale paraît s'appliquer à la stèle littéraire. La concision, la densité, l'allégorie des stèles de pierre confèrent leurs attributs aux stèles poétiques, comme celles-ci tendent à fixer l'instant hors du temps aussi durablement que semble figé le signe incrusté de la pierre. D'où la formule « art lapidaire » employée par Claudel à leur sujet. Un équilibre souverain s'établit entre le poème et sa présentation.

Les stèles chinoises, orientées vers les quatre points cardinaux, ont leurs destinations précises et spécifiques, les stèles poétiques sont réunies dans le recueil selon des directions toutes aussi significatives. Les quatre premières séries du recueil sont dirigées en conséquence : Stèles face au Midi, Volonté et Souveraineté, Stèles face au nord, Vertu et Amitié, Bonté et Amour pour l'Est, Esprit guerrier et Héroïsme pour l'occident. Suivent deux autres séries, les Stèles du bord du chemin, les Stèles du Milieu. *Les premières suivront le geste indifférent de la route et s'offrent sans réserve aux passants, aux muletiers, aux conducteurs de chars, aux eunuques, aux détrousseurs, aux moines mendiants, aux gens de poussière, aux marchands.* Les dernières, enfin, Stèles du Milieu, d'où toutes les

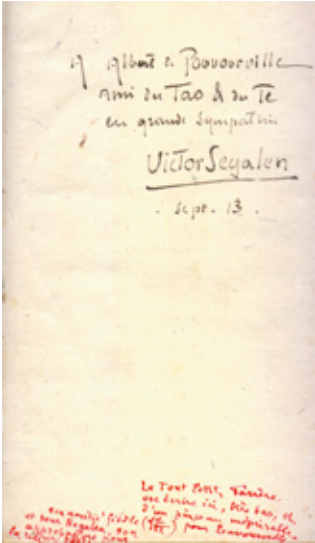
directions rayonnent et se prolongent, forment la part la plus belle des Stèles, la plus profonde aussi – *un jour de connaissance au fond de soi* – d'un Empire l'autre. *Comme les dalles renversées ou les voûtes gravées dans la face invisible, elles proposent leurs signes à la terre qu'elles pressent d'un sceau. Ce sont les décrets d'un autre empire, & singulier. On les subit ou on les recuse, sans commentaires ni gloses inutiles, – d'ailleurs sans confronter jamais le texte véritable : seulement les empreintes qu'on lui dérobe.* Partie secrète et mystérieuse des Stèles, la section du Milieu, remarque Henri Bouillier, regroupe tous les poèmes qui, par le recours à l'allégorie, suggèrent la présence de l'invisible, en exprimant la hantise mystique du poète et son incurable nostalgie de l'Être, celle qui donne une conclusion poignante à toutes ses œuvres achevées ou ébauchées : *Stèles, Peintures, Équipée, Thibet, René Leys...*

Œuvre majeure, confidentielle ou plus exposée, *Stèles* resta longtemps méconnue, parfaitement ignorée de la plupart des anthologies – elle n'en a pas moins d'importance pour la poésie dont elle marque un moment et une évolution clef.

On se gardera de ne considérer que son seul critère d'exotisme. Le 3 février 1913 Segalen écrit à Henry Manceron : *Je dois dire que l'exotisme m'a beaucoup facilité la tâche : en me permettant – non pas des « sujets », je les tiens en défiance, – mais une forme, des cadres, des décors nouveaux. Un pas de plus et la « Stèle » se dépouillerait entièrement pour moi de son origine chinoise pour représenter strictement, précisément : un genre littéraire nouveau, – comme le roman, jadis, issu ou non d'une certaine Princesse de Clèves, ou de plus haut, en est venu à Salammbô, puis à tout, puis à rien du tout. Il est possible que plus tard, dans très longtemps, je donne un nouveau recueil de Stèles, et qu'elles n'aient, de la Chine, même pas le papier. Comme le genre « élégie » ne préjuge pas de la nationalité des larmes qui sont versées.*

Cette édition originale fut tirée à 81 exemplaires numérotés sur papier impérial de Corée – les 21 premiers sur un papier plus épais – et 200 exemplaires sur papier vélin parcheminé. Il fut également tiré, mais non numérotés, 2 Chine, 2 Japon et 1 exemplaire de passe. « Non commis à la vente » comme l'indique le colophon de tirage, les 81 premiers exemplaires – ce chiffre correspond au nombre des dalles de la terrasse du Temple du Ciel – étaient réservés aux parents et amis ainsi qu'aux personnalités que Segalen se devait d'honorer.

Citons pour exemple comme récipiendaires privilégiés de ces 81 spécimens : Paul Claudel, à qui *Stèles* est dédié, Gilbert de Voisins, Jean Lartigue, Yvonne Segalen, Claude Debussy, Georges-Daniel de Monfreid, Max Prat, Saint-Pol Roux, Remy de Gourmont, Natalie Barney, Henry Manceron, Claude Farrère, Jules de Gaultier, Charles Régismanset, Albert Erlande, Edmond Jaloux, Elémir Bourges, André Gide, Thérèse Boissière, Pierre Loti ou, cet exemplaire...



à Albert de Pouvourville, ami du Tao et du Te, en grande sympathie.
Victor Segalen. Sept. 13.

Au bas de la page Claude Farrère a ajouté à l'encre rouge : *Le tout petit Farrère ose écrire ici, très bas, et d'un pinceau méprisable, son amitié fidèle pour Pouvourville et pour Segalen, son approbation pour la reliure (d'art ?) et son admiration pour les Stèles ci-après. Claude Farrère. Id est : Bargone.*

L'exemplaire porte le numéro 64.

Issu d'une famille noble de Lorraine, Albert Puyou, comte de

Pouvourville, naît en 1862, entre à Saint-Cyr, démissionne, rejoint et quitte la Légion étrangère au Tonkin pour s'enrôler dans la garde indochinoise. Il revient à la France et participe à de nombreuses expéditions en Chine et au Tonkin où il occupe diverses fonctions militaires et administratives. Il s'initie au taoïsme et prend alors le nom de Matgioi, « œil de jour ». En Occident il entreprend de diffuser l'enseignement du taoïsme, publie également des romans, des nouvelles ou des études sur l'Extrême-Orient comme sur les colonies françaises en Asie. Il meurt en 1939, à 78 ans. C'est Claude Farrère qui présenta Pouvourville à Segalen et à Gilbert de Voisins. Tous quatre partageaient le même goût pour l'opium et passèrent ensemble des nuits entières en longues « fumée-causeries » dans l'appartement d'Augusto, rue de Berri.

Pouvourville écrira, en 1914, plusieurs articles sur la Mission archéologique Segalen Voisins Lartigue dans *La Dépêche coloniale*.

Il existe plusieurs sortes d'habillage pour *Stèles*, le plus habituel étant celui avec les plaques en bois de camphrier mâle réunies par des cordons de soie (n°88) – pour la seconde édition, tirée à plus grand nombre, elles seront en merisier ; d'autres, comme cet exemplaire « personnalisé », sont habillés avec des papiers, des soies ou des tissus précieux de Chine.



L'édition de 1912 contient trois sceaux, apposés à la main et faits de cinabre impérial : le premier (ici à gauche), justificateur du tirage, reproduit le titre du recueil – il est placé sous le numéro de chaque exemplaire. Le deuxième (ici à droite), placé sur la feuille suivante, en regard du premier, est le cachet familial de l'auteur : le « sceau de Mi Yuan », Yuan étant le nom réservé aux amis. Comme l'indiquera Segalen dans ses notes bibliophiliques sur l'édition de *Stèles*, Mi Yuan signifie littéralement « Jardin mystérieux ».

Le troisième (ici au centre) se trouve à la fin des *Stèles* et doit se déchiffrer ainsi : « Wou-tch'ao Sin-siuan nien tsiuan », et promulgue, à la fin de tout, ce que la première des *Stèles*, « Sans marque de Règne » annonçait. On peut traduire : « Composé durant la période Promulgation de l'Empire du Cœur de la dynastie Sans avènement dynastique ».

L'édition de 1914, publiée dans la collection coréenne, ne reprendra pas le sceau de Mi Yuan. En revanche, elle donne le sceau qui marque la Collection coréenne, le cachet de l'éditeur dont la devise occidentale, CRES-CAM, se tempère de la sentence chinoise « mais non point à l'extrême »...





古今碑錄

88 - STÈLES. *Pei-King*. (Des presses de Pei-T'ang, 1912); imprimé d'un seul côté sur une feuille pliée formant 102 pages (14 x 29cm); exemplaire contenu entre deux plaquettes de camphrier mâle attachées par deux cordons de soie jaune, titre "Stèles" gravé en caractères chinois.

Comme le numéro précédent, c'est un des 81 exemplaires numérotés sur papier Impérial de Corée du tirage de tête, non commis à la vente. Il porte le numéro 63.

Il est enrichi de cette dédicace a. s. : *A une Amazone inconnue, ces pierres gravées du lointain pays des Sères, – en très respectueux hommage & tribut, Tchang-Te-Fou, 3 mars 13. Victor Segalen.*

Il s'agit de Natalie Clifford Barney, surnommée « l'Amazone » par son ami Remy de Gourmont. Segalen ne la connaissait pas, sinon comme la destinataire, alors mystérieuse, des chroniques que l'auteur de *Sixtine* publiait dans le *Mercur de France* depuis janvier 1912, d'où l'épithète « inconnue ». En revanche, celle-ci, avant de recevoir cet exemplaire, connaissait déjà les *Stèles* qu'elle appréciait fervemment depuis que Gourmont les lui avait fait découvrir. C'est d'ailleurs ce dernier qui demanda à Segalen d'envoyer un exemplaire à Natalie Barney *afin de protéger le sien qu'elle avait voulu (lui) voler – vous l'avez rendue si fébrile !* avait-il alors ajouté (lettre du 8 février 1913).

Dans les Lettres à l'Amazone, Gourmont cite et commente à deux reprises des poèmes des *Stèles* – *qui vous enchantèrent*. Il s'agit des lettres 21 et 26. *Vous savez, comme il écrit dans les Stèles, que « la mort est fort habitable ». Cette pensée vous a plu. Elle me plaît également. Comme c'est plus beau que l'emphase chrétienne, cette cabane dans la nuit et le silence, et comme on doit y dévorer avec appétit le pain dur des pensées et y boire avec joie l'eau croupie des rêves sans espoir !*

Précisons que le 3 mars 1913, Segalen est dans la province du Hunan, à Tchang-te-fou, où il soigne, depuis octobre 1912, le fils du président de la république, Yuan-che-kai, victime d'une mauvaise chute de cheval. Il fait parvenir l'exemplaire destiné à Natalie Barney à sa femme Yvonne, restée à Péking, pour qu'elle le remette à la poste française – la lettre qu'il lui écrit à ce sujet, le 4 mars 1913, mentionne, mot pour mot, la dédicace à l'Amazone (corr. t.II p.97).

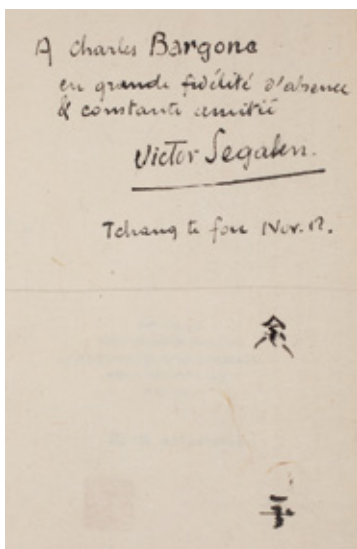
On peut ajouter en passant que la requête de Gourmont auprès de Segalen fut aussi l'occasion de lui témoigner une reconnaissance tardive – Gourmont étant resté silencieux depuis la parution des *Immémoriaux* : *Quel beau livre vous avez fait avec ces Stèles ! Rien que la litanie des titres de ces poèmes est une merveille. On se sent en un autre monde. Quel livre que celui dont la table des matières ouvre de tels rêves ! Puis, je suis entré, attentif à ce que vous dites et « attentif à ce qui n'a pas été dit », à tout, aux caractères, aux pages blanches, à la forme, à l'écriture, aux significations. Vous me mettez « face à face avec la profondeur ». Et le poème de la mort (Édit Funéraire) et mille choses et tout. Tout dans ces poèmes a un sens, plusieurs sens. On peut relire indéfiniment. Votre riche est riche comme la mort et, comme elle, plaisant, noble et doux. Je suis enchanté, je suis reconnaissant. Que je voudrais avoir sur un papier les signes ou le signe qui veut dire : « Attentif à ce qui n'a pas été dit ». Je sens que c'est ma devise (...) S'il n'y a pas d'autre édition, il en faudrait une, au moins de quelques centaines d'exemplaires. Je vais tellement vanter les Stèles (moi silencieux sur presque tout) qu'il le faudra bien. S'il vous fallait quelqu'un pour cela, à Paris, je m'offre.*

A une Amazone inconnue,
des pierres gravées du lointain
pays des Sères, -
en très respectueux hommages
& Tribut,
Tchang-Té-pou 3 Mars
13
Vitor Segalen

Combien Segalen dût être ému qui commenta cette lettre à sa femme en ces termes : *C'est ma revanche de dix ans d'attente. Je l'avais élu maître, autrefois, et il n'avait pas répondu ou bien, pour des péchés de jeunesse, les Synesthésies. Mais Les Immémoriaux ne lui avaient pas plu (...). Je l'ai touché, et lui, silencieux « sur presque tout » et pendant dix ans, pour moi, parle enfin, et je suis sûr, du profond du cœur, avec un abandon, un flottant, une confiance que j'ignorais même en l'homme.*

89 - STÈLES. *Pei-King*. (Des presses de *Pei-T'ang*, 1912);
exemplaire relié sur brochure, respectant le pliage à la
chinoise, en plein vélin blanc. Les plats sont ornés de
cadres rectangulaires agrémentés d'ornements dorés.

Le premier plat de la
reliure est illustré par
des motifs et des car-
actères chinois peints
à la main à l'encre de
Chine. Couverture
conservée. (reliure de
l'époque).



Comme les deux numéros précédents, UN DES 81 EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS SUR PAPIER IMPÉRIAL DE CORÉE du tirage de tête, non
commis à la vente.

C'est celui de Claude Farrère, numéroté 22, ainis dédicacé :
*A Charles Bargone en grande fidélité d'absence & constante ami-
tié. Victor Segalen. Tchang te fou Nov 12.* (voyez le n°13)

Au bas de la page, Segalen a ajouté deux autres caractères
chinois. Il est plus que vraisemblable que les lettres peintes
sur la reliure ont été tracées par Segalen lui-même.

90 - STÉLES. *Pei-King*. (Des presses de *Pei-T'ang*, 1912); imprimé d'un seul côté sur une feuille pliée formant 102 pages (14 x 29cm); chemise de papier de soie chinoise fantaisie à trois volets doublée de papier « maître relieur », titre imprimé à la chinoise sur une étiquette collée. Chemise étui moderne.



Édition originale. Un des exemplaires imprimés sur vélin parcheminé ou *papier européen* numéroté 98 – le tirage serait de 200, ce chiffre est toujours hypothétique – faisant suite aux 81 premiers exemplaires hors commerce.

Contrairement à ces derniers contenus chacun entre deux planchettes de camphrier ou deux cartons recouverts de tissu, les exemplaires sur papier vélin sont présentés sous une couverture à volets. Le papier de celle-ci n'est pas le même pour tous les exemplaires – les motifs et les couleurs varient facilement – en

revanche, il est toujours doublé d'un papier « maître-relieur » pratiquement identique à chaque fois.

La couverture est pliée en trois volets et comporte sur le premier volet une étiquette papier pelure blanc portant le titre *Stèles* imprimé à la chinoise.

En novembre 1914, Segalen s'occupera de faire rapatrier de Chine 157 exemplaires de ce tirage pour les remettre à la librairie de Georges Crès. Ce dernier devait juste les y conserver, Segalen se réservant de décider de leur sort à la fin de la guerre, tant sur les conditions de vente, de reprise que de destruction.

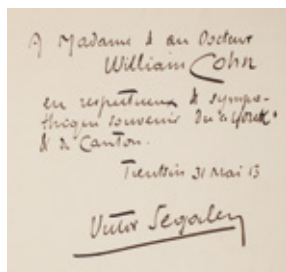
91 - STÈLES. Autre exemplaire sous chemise de papier noir à trois volets, décorée au pochoir d'un large dessin circulaire rouge et or, doublée de papier « maître relieur » d'époque.

Comme le numéro précédent, c'est l'édition originale imprimée sur vélin parcheminé. L'exemplaire est numéroté 108 et comporte cet envoi :

*A Madame & au Docteur
William Cohn / en respec-
tueux & sympathique souve-
nir du « York » & de Canton.
Tientsin 31 mai 1913 Victor
Segalen.*

C'est probablement lors du retour de son voyage au Japon, qu'il fit avec Gilbert de Voisins en février 1910, que Segalen rencontra le couple Cohn, sur le paquebot « City of York » de la Nord-dentcher Lloyd qui les ramenaient de Tokyo à Hong-Kong puis Canton, en février 1910. Spécialiste de la peinture chinoise, William Cohn s'occupait à Berlin, avec Otto Kummel et Ferdinand Lessing, de la *Revue des arts d'Extrême-Orient*.

A l'été 1913, au cours de son retour en France par le Transsibérien, Segalen manquera, à regret, de les retrouver à Berlin où il avait ménagé une étape dans ce but.



他日再
令我得
之生當

Libation Mongole

C'est ici que nous l'avons pris vivant. Comme il se battait bien nous lui avons offert du service. Il préférera savoir son Prince dans la mort.

Nous avons coupé ses jarrets; il agitait ses bras pour témoigner son zèle. Nous avons coupé ses bras; il hurlait de dévouement pour lui.

Nous avons fendu sa bouche d'une oreille à l'autre il a fait signe, des yeux, qu'il restait toujours fidèle.

Ne lui crepons pas les yeux comme au lache; mais tranchant sa tête avec respect, offrons lui le Koumys des braves, & cette libation:

« Quand tu renaîtras, Tcheu houo-tch'ang, fais nous l'honneur de renaître chez nous. »

Ecrit avec du sang

鬼死
以當
殺為
賊屬

Nous sommes à bout. Nous avons mangé nos chevaux, nos oiseaux, des rats & nos femmes. Et nous avons faim encore.

Les assaillants bouchent les créneaux. Ils sont plus de quatre myriades; nous, moins de quatre cents.

Nous ne pouvons plus bander l'arc ni crier des injures sur eux; seulement grincer des mâchoires par envie de les mordre.

*

Nous sommes vraiment à bout. que l'Empereur, s'il daigne lire ceci de notre sang, n'ait point de reproches pour nos cadavres,

mais qu'il n'~~envoie~~^{évoque} point nos esprits. nous voulons devenir démons, & de la pire espèce,

Par envie de toujours mordre & de dévorer ces gens-là!

19 juillet

92 - STÈLES. Manuscrit autographe de deux poèmes : LIBATION MONGOLE ; ÉCRIT AVEC DU SANG. Une feuille de 32 sur 24,5 cm pliée dans la hauteur pour former deux pages à la Chinoise.

Dans la forme, les deux poèmes manuscrits se présentent tel qu'ils seront imprimés dans les éditions de 1912 et 1914 sous la section *Stèles occidentées*. Ils sont calligraphiés à l'encre brune sur un papier mince, presque transparent, dont se servent habituellement les architectes pour y tracer leurs plans. C'est le merveilleux papier d'architecte Morin qu'affectionnait particulièrement Segalen et qu'il utilisa systématiquement, jusqu'à épuisement.

Des deux côtés des marges, la feuille est repliée sur la hauteur vers l'extérieur sur 2 cm formant ainsi, de chaque côté, deux bandes de papier – celles-ci devant permettre de monter le feuillet avec d'autres qui, assemblés, donnaient au manuscrit l'aspect du livre final, plié à la chinoise.

Ces deux poèmes,

Libation Mongole, daté 30 nov. 1910, présente 3 variantes dans le texte par rapport à la version imprimée.

Écrit avec du sang, daté 19 juillet, présente une seule petite variante.

Rappelons que tous les manuscrits de Segalen ont été versés à la BnF qui détient d'ailleurs plusieurs états des *Stèles*. A l'exception de la copie que Segalen envoya à Gibert de Voisins, il ne circule pratiquement pas, ou peu, de manuscrit de cet ordre. C'est là un document exceptionnel. Il est probable que ces deux poèmes, détachés ou préparés pour « le chemin de fer » d'une maquette, comme celle de Voisins, aient été offert à une personne proche de l'auteur.



Depuis la parution en volumes de sa correspondance, on sait que Segalen envoya à certains de ses amis des *Stèles* manuscrites en prépublication.

Petit intermède parisien



Segalen revient à Paris par le Transsibérien le 22 juillet 1913. Il lui faut des autorisations et surtout des moyens pour organiser la mission archéologique chinoise qu'il projette

de réaliser l'année suivante. Avec l'appui d'un bel aréopage d'éminents sinologues, Pelliot, Cordier et le maître du poète en matière d'archéologie, Édouard Chavannes, Segalen obtient l'aval incontournable de Berthelot (cf n°110) qui lui décroche les faveurs de la Marine et actionne la Pompe à Phynances. Pour sa carrière littéraire ce passage en France s'avère tout aussi fructueux et prometteur. Paul de Cassagnac de *l'Autorité*, Paul Masson du *Temps perdu* et Doumic des *Lectures pour tous*, monnayent grassement au jeune explorateur sa plume journaliste. Segalen rencontre Georges Crès, promptement et fermement décidé à devenir son éditeur exclusif. Daniel de Monfreid lui donne à publier les lettres reçues de Gauguin et taille les bois d'une édition illustrée des *Immémoriaux* (cf les n°18-20) – Monfreid envisage même d'illustrer pour Volland un *Noa Noa* présenté par Segalen. Il revoit Claude Debussy qui l'autorise à publier *Orphée* et fait la connaissance de Jacques Doucet : – *Voulez-vous faire de ma bibliothèque la plus belle du monde ? lui demande alors le couturier. Eh bien ! Achetez-moi, en histoire de l'art chinois, tout ce que je n'ai point encore. Rapportez-moi des photographies, des estampages. Demandez-moi deux, trois, cinq, dix, vingt mille francs si vous voulez. Je vous confie que mon projet est de tout offrir à la Sorbonne, avec les crédits nécessaires pour la fondation d'une chaire d'Histoire de l'Art en Chine.* – « Chaire Doucet. A surveiller » aurait ajouté ironiquement Segalen dans sa colonne des projets.

Le 17 octobre, heureux dans la vie et des dizaines de milliers de francs en tête, il reprend le Transsibérien de 14h10 pour aller dessiner en Chine sa « Grande diagonale ». *Que les jours n'ont-ils 27 ou 28 heures – écrit-il à sa femme restée à Péking. Ou bien plutôt 8 à 10, seulement, pour me rapprocher plus vite de toi se ravise-t-il – sans se douter qu'il faussait ainsi les courbes aériennes du Zeppelin n°2 qui s'écrasa à son passage.*

93 - STÈLES. *Mercur de France*, Tome CVI, novembre-décembre 1913 ; in-8, broché.

Les Stèles occupent les pages 718 à 726 et sont datées de Péking, 1913.

Édition pré-originale des 16 nouvelles *Stèles* qui seront publiées dans la seconde édition Crès de 1914 (n°94) : *Hommage à la raison, Vision pieuse, Les Gens de Mani, Trahison fidèle, Sans méprise, Supplique, Sœur équivoque, Stèle provisoire, Stèle au désir, Serment sauvage, Du bout du sabre, Courtoisie, Éloge du Jade, Table de la sagesse, Chemin de l'âme, Moment*. Segalen a profité de son intermède parisien pour les faire paraître dans la revue de Gourmont. Elles précèdent dans la revue la publication de deux lettres inédites d'Arthur Rimbaud.

Collection coréenne



94 - STÈLES. Collection coréenne composée sous la direction de Victor Segalen à Péking pour *Georges Crès & C^{ie}*, éditeur, boulevard Saint-Germain 116, à Paris. *Des presses du Pei-T'ang*, 1914 ; imprimé d'un seul côté sur une feuille pliée en accordéon formant 127 pages (14 x 29 cm) ; exemplaire contenu entre deux plaquettes de bois en merisier retenues par deux cordons et une demi feuille de papier pelure.

Seconde édition, en grande partie originale.

Un des 570 vergé feutré.

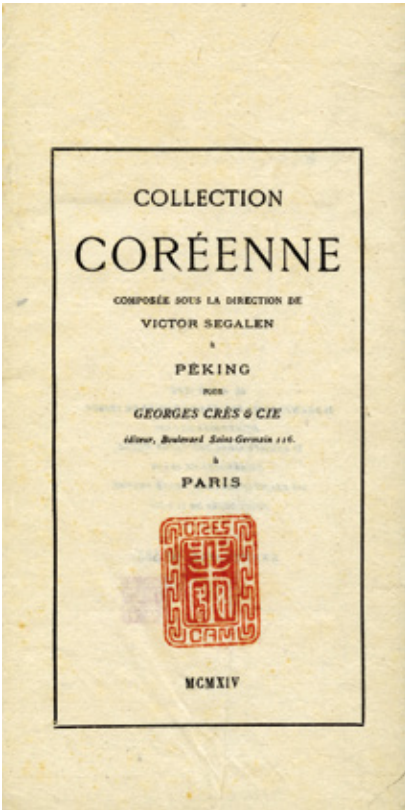
Destinée à un plus large public, le tirage de cette édition a été porté à 640 exemplaires numérotés : 35 sur grand papier de tribut, 35 sur vergé nacré et 570 sur vergé feutré.

Cette édition est augmentée de 16 poèmes nouveaux – portant ainsi le nombre des *Stèles* à 64, nombre qui rappelle les 64 hexagrammes du Yi King, livre de divination où se retrouvent les principes du Yin et du Yang – et d'un texte de Segalen intitulé « Justification de l'édition » qui rend compte de la forme bibliophilique chinoise adoptée (3 pages) et qui ne figurait pas dans l'édition de 1912.

De plus, dans les différentes sections, l'ordre des pièces a subi quelques modifications. La demi-feuille collée à l'intérieur des deux plaquettes de bois porte le titre du recueil et lui donne un dos factice, très fragile au demeurant – cette petite nouveauté est destinée à faciliter l'identification du livre dans les bibliothèques occidentales. Outre le titre chinois, vertical, gravé en vert comme en 1912, l'édition Crès porte le titre français *Stèles* gravé en bas, à gauche, du premier plat.

Avec quelques mots qui firent merveille, Remy de Gourmont avait recommandé Segalen à Georges Crès, lors du voyage de l'écrivain en France de 1913. L'avenir de la seconde édition de *Stèles* et sa collection coréenne, celle de *Peintures* et *Odes*, fut réglé en vingt minutes. *Pour la première fois, je sors de chez un éditeur non pas enragé, mais enthousiaste. D'un mot tout ce que je voudrai*, écrit-il alors à son épouse, restée en Chine – *il accepterait d'ailleurs un volume sur les Raclures d'ongle si je le lui imposais (...)* *Il me considère comme un des « grands types » à venir – sic – et surtout ne lésine pas dans les arrangements à l'amiable.* Crès, jeune éditeur avisé, subjugué par le volume des *Stèles*, avait offert à Segalen de créer, sur ce

modèle, une collection de livres imprimés à Péking. Chacun des titres porterait le nom du poète comme « maître-imprimeur » de la collection. Les choix éditoriaux et la réalisation des ouvrages seraient sous son entière responsabilité – Georges Crès, maître-vendeur, se réservant juste le financement et la diffusion.



Le souci éditorial, Segalen l'avait déjà depuis la publication de sa thèse, il s'était renforcé au contact du *Mercure* avant de s'affirmer complètement avec la publication entièrement assumée de *Stèles*, en 1912 – cela, Crès l'avait bien compris qui avait fondé beaucoup d'espoirs à partir de cette édition, proposant à sa jeune recrue des droits non négligeables.

C'est te dire, Mavone chérie, que je ne pouvais espérer plus, ni surtout autant. Non seulement je publie désormais, en éditions rares, créées pour moi, puis en 3f50, tout ce que je veux, mais j'édite même les autres :

Claudél, Augusto (qui a retenu un tour pour son Écrit en Chine) et ce que Jean Lartigue commettra sur Ts'in-che-houang, et les nôtres. Et de plus, tu es toute mêlée à ce nouveau travail.

Yvonne Segalen devait s'impliquer beaucoup dans les travaux éditoriaux de son mari, le secondant surtout durant son absence expéditionnaire de 1914. Elle s'occupa de rechercher les papiers de Corée, les tissus précieux, surveilla parfois l'impression, les corrections ou la confection des volumes auprès du Pei-t'ang.

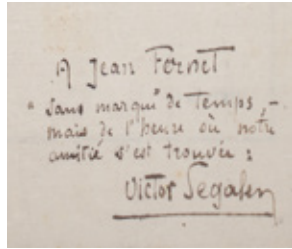
95 - STÈLES. 1914. Autre exemplaire mais :

UN DES UN DES 35 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VERGÉ NACRÉ, du tirage de tête.

Il est enrichi de ce bel envoi a.s. : *A Jean Fernet « sans marque » de temps, – mais de l'heure où notre amitié s'est trouvée ; Victor Segalen.*

Jean Fernet, officier de marine, était un ami de Gilbert de Voisins et de Jean Lartigue. Segalen le retrouve durant son affectation de guerre, en janvier 1915, sur le navire-école de la Navale, la *Jeanne d'Arc*, où Fernet est lieutenant de vaisseau. *Le seul ami d'intelligence que me livre Brest en ces temps-ci*, écrit-il alors à Paul Claudel, *nos nuits du Samedi sont ainsi consacrées à vous et font étapes dans un temps douloureux et monotone* – Fernet et Segalen partagent la même ferveur pour l'auteur de *Tête d'Or*, d'ailleurs, en mars 1918, en souvenir de ces précieuses « permissions » littéraires, Fernet dédicacera et offrira à Segalen son exemplaire sur Hollande de *L'Arbre*, naguère prêté (Paul Claudel le contresignera pour Yvonne après la mort de son époux). Au mois d'avril suivant, « *la Jeanne* » est intégrée dans une escadre de combat en partance pour la Méditerranée orientale. Fernet est passé de l'enseignement au canon, Segalen a rejoint le front de Dunkerque : *ne pas avoir vu en face l'un des points de cette guerre m'eut paru entraîner une irréremédiable impuissance non pas à penser, mais à poser sa pensée*, lui écrit Segalen ajoutant : *j'aurais autant déploré pour vous une absence aux Dardanelles que je me réjouis de l'étoffe de nos futures causeries.*

Nos causeurs de guerre ne se croiseront plus que brièvement, en mai 1916 et à l'automne 1918 ; restent quelques belles lettres échangées qui parlent encore de « l'archipel Zarathoustra », du « bovarysme », des *Peintures* en chantier ou de « la politique » si étrangère à Segalen – *vous m'avez appris à ne pas fuir, à ne pas me dérober au seul prononcé de ce mot ; et je vous dois par là une satisfaisante stabilité nouvelle.* Compagnon de lettre élu, Fernet recevra également, en 1916, deux grands papiers de *Peintures*, le premier s'étant abîmé en mer (cf n°108).



A Jean Fernet
« sans marque de temps, -
mais de l'heure où notre
amitié s'est trouvée »
Victor Segalen

96 - STÈLES. Autre exemplaire de l'édition de 1914, comptant parmi les 570 sur vergé feutré.

Il contient cet envoi a. s. : *Pour Madame Anne de Lapinsonie en respectueux hommage des Lointains Amicaux. Victor Segalen.* La baronne Anne de Lapinsonie était une relation proche de Gilbert de Voisins.



Pour Madame
Anne de Lapinsonie
en respectueux hommage
des Lointains Amicaux
Victor Segalen

96 bis - STÈLES. Autre exemplaire de l'édition de 1914, comptant parmi les 570 sur vergé feutré.

Pas de plaquettes en bois mais deux cartons, papier fantaisie, liens de coton bleu.



*Connaissance de l'Est est ma proie
et ma nourriture, même en Chine*

97 - CLAUDEL (Paul). CONNAISSANCE DE L'EST. Collection coréenne composée sous la direction de Victor Segalen à Péking pour *Georges Crès & C^{ie}, éditeur à Paris, 1914*; imprimé d'un seul côté sur deux feuilles pliées formant 226 pages en 2 volumes (18 x 28 cm).



UN DES 30 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ NACRÉ contenu dans un étui recouvert d'un somptueux tissu de soie chinoise moirée rouge sang à motifs, cordons et fermoirs en os.

C'est la troisième édition de *Connaissance de l'Est*, reproduisant le texte de la seconde édition, en partie originale, de 1907 (cf n°191). Elle est illustrée de 61 lettrines en rouge et noir (nous en avons reproduites quelques unes dans les têtes de chapitre de ce catalogue). Le tirage est de 30 exemplaires sur Grand papier de Tribut, 30 exemplaires sur Vergé nacré et 570 exemplaires sur Vergé pelure.

Impression sur doubles pages pliées, cousues selon la tradition chinoise en deux volumes réunis dans un cartonnage à

volets – un « t'ao » – recouvert de soie, retenu par deux fermoirs en os. La soie de l'étui diffère selon le tirage, mais pour tous les exemplaires de la Collection coréenne, elle provient de Péking. Segalen précise même dans sa correspondance qu'elle est rigoureusement conforme aux étoffes bibliophiliques sous Kangxi, empereur de la dynastie Qing, qui régna de 1662 à 1723. Les exemplaires du tirage courant possèdent tous une soie bleue. L'étui pour le tirage de luxe est recouvert avec des soies plus précieuses, comportant des motifs tissés dans des coloris variés. Jean Lartigue trouva chacun des sceaux des têtes de chapitres qu'il fit graver, les accommodant à chaque majuscule – toutes dessinées par Gilbert de Voisins. Seule à Péking, Yvonne Segalen se chargea de la réalisation du livre.

A la vingt-et-unième minute qui avait suivi son entretien avec Crès, Segalen demandait à Claudel son accord pour « le livre » de sa collection : *c'est dans le même format et sur le même esprit que je compte publier à Pékin toute une série de livres afférant ou non à la Chine, cela formerait une série d'« éditions coréennes » tirées à 1000 ou 1500 exemplaires sur papier de Corée mince; broché ou couvert à la chinoise; décoré de bois gravés (caractères, sceaux, culs-de-lampes) et unissant dans une juste mesure, les éléments fournis par l'art du livre en Chine à la bibliophilie européenne. Il n'est point question d'éditions fantaisistes, encore moins « exotiques » dans le mauvais sens d'un mot assez prostitué déjà. Mais de l'emploi mesuré des principes, des éléments déjà élaborés depuis des centaines d'années par les Lettrés, les Calligraphes et les maîtres imprimeurs dans le Milieu. Or, le livre par excellence qu'il me serait précieux d'ornementer ainsi est évidemment *Connaissance de l'Est*. J'ose vous prier de me laisser en disposer, et dès lors cette tentative, intéressante pour moi par son côté pittoresque et le séjour libre qu'elle m'assure à Péking, s'éclairerait de toute la valeur profonde du Livre qui est depuis 4 ans mon plus fidèle recours. J'ose à peine envisager un refus qui serait une grande peine (...) Vous avez été toute l'origine de mes débuts dans cette grosse Chine... Je vous supplie de m'aider à fermer ce premier cycle, un peu amer, très fructueux, en rejoignant encore à travers vous mon arrivée et tout ce que ces années enferment... (lettre du 10 août 1913).*

Claudel fut très admiratif de ce *Connaissance de l'Est* – cela m'a fait autant de plaisir qu'une jeune mère de voir son enfant dans les dentelles – qu'il considéra comme l'édition canonique de son œuvre.

Quant à Georges Crès, obnubilé par les volutes du camphrier, il fut un peu dépité de recevoir ses « coréennes » revêtues, élégamment certes, mais trop sobrement à son goût de carton et de soie. Segalen se justifia : *je constate aussi que le format long, le pliage en portefeuille, et l'usage de plaquettes pour Stèles, forme un ensemble parfaitement incommode. Aussi ai-je immédiatement abandonné ce type pour donner à Aladdin et Connaissance la forme de deux volumes brochés à la soie, parfaitement en main, s'ouvrant merveilleusement, et contenus dans une enveloppe de soie cartonnées très pratique. L'excuse et la raison d'être du format Stèles est leur parfaite adéquation à leur sujet. Le bibliophile comprendra.*

98 - CONNAISSANCE DE L'EST. Autre exemplaire de la Collection coréenne.

Un des 570 numérotés sur Vergé pelure du tirage ordinaire. L'ouvrage est cousu à la chinoise en deux tomes, compris dans un « t'ao », cartonnage à volets, recouvert de soie bleue. Fermoirs en os.

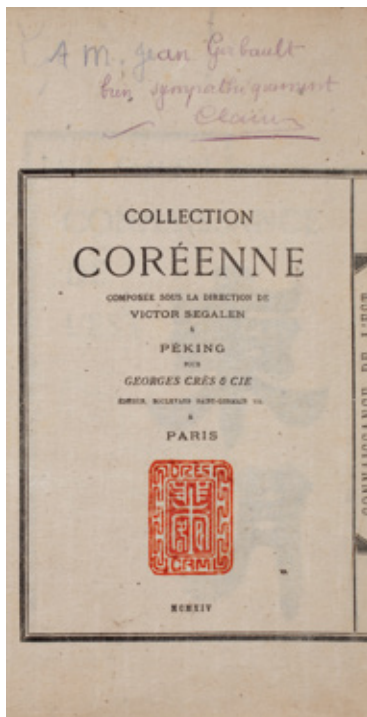
Cet exemplaire, numéroté 385, comporte un envoi a. s. : à M. Jean Gerbault, bien sympathiquement. Paul Claudel.

Claudel a complété cet envoi sur la couverture du premier volume de ces mots au crayon : *Si tu vois un jour les Dieux : ne te couvre pas les yeux de ton manteau. Regarde, et les yeux divins cligneront.* 6 janv 19 – PC.

La coquille de *Religion du Signe*, page 47, « pypoethrales » au lieu de « hypoethrales », a été corrigée. Ajoutons que les envois de Claudel sur cette édition sont rares.

99 - CONNAISSANCE DE L'EST. Autre exemplaire.

Un des 570 Vergé pelure du tirage ordinaire.





100 - MARDRUS (Joseph-Charles). HISTOIRE D'ALADDIN ET DE LA LAMPE MAGIQUE. Collection coréenne composée sous la direction de Victor Segalen à Péking pour *Georges Crès & C^{ie}*, éditeur à Paris, 1914 ; imprimé d'un seul côté sur deux feuilles pliées formant 88 pages en 2 volumes (18 x 28 cm).

UN DES 30 EXEMPLAIRES SUR GRAND PAPIER DE TRIBUT (cf n°108), du tirage de tête. C'est le numéro 19.

L'étui est recouvert d'un somptueux tissu de soie, vert clair et rouge, à motifs chinois, cordons et fermoirs en os.

Seconde édition de la traduction de *l'Histoire d'Aladdin* tirée des *Contes des mille et une nuits* publiée par *La revue blanche* entre 1899 et 1904. Même présentation que pour *Connaissance de l'Est* : impression sur doubles pages pliées, cousues selon la tradition chinoise en deux volumes réunis dans un cartonnage à volets – un « t'ao » – recouvert de soie, retenu par deux fermoirs en os. Seules les ornements imprimés diffèrent, directement inspirés des caractères arabes – Segalen justifia cette particularité hybride de la présentation par la présence importante des musulmans en Chine. La soie de l'étui change selon le tirage. Les exemplaires du tirage courant possèdent tous une soie verte. L'étui pour le tirage de luxe est recouvert avec des soies précieuses à motifs, dans des couleurs variées. Le tirage est 30 exemplaires sur Grand papier de Tribut, 30 exemplaires sur Vergé nacré et 570 exemplaires sur Vergé pelure.

C'est le troisième et dernier titre de la Collection Coréenne. La cause principale fut évidemment le déclenchement de la première guerre mondiale, le lancement d'une si jolie

collection n'était plus vraiment d'actualité – en novembre 1914, les titres déjà imprimés étaient toujours aux abris, en Chine. Pour les suivants, Segalen avait sollicité Claude Farrère, lui suggérant d'écrire une nouvelle navale portant sur *les beaux épisodes* de la prise de Fou-tchéou durant la guerre franco-chinoise de 1885, nouvelle qu'il aurait assortie de points de vue « à la chinoise » pour équilibrer la vision occidentale de Farrère (exotisme oblige) – Gourmont, qui lui proposa un texte que Segalen écarta comme *trop pailleté de journalisme*, et Henri de Régner qui aurait relaté sa descente du fleuve Jaune en gondole. Une seconde série aurait dû comprendre *Partage de Midi*, *Peintures* et une édition des *Nouvelles Asiatiques* de Gobineau ainsi que le livre de Gilbert de Voisins, *Écrit en Chine*, qui sera finalement édité par Floury.



101- HISTOIRE D'ALADDIN ET DE LA LAMPE MAGIQUE. Un autre exemplaire parmi les 30 GRANDS PAPIERS DE TRIBUT.

Numéro 18. Tissu de soie à motifs, vert foncé, brun et bleu. Traces de restaurations anciennes aux pliures du cartonnage.

102- HISTOIRE D'ALADDIN ET DE LA LAMPE MAGIQUE.

Un des 570 exemplaires numérotés sur vergé pelure du tirage courant. Étui reliure recouvert de soie vert foncé.

103 - STÈLES. Avec un portrait de l'auteur. Paris, Éditions Georges Crès & C^{ie}, 1922 ; in-12 (12 x 18,5cm), broché. 147 pp.



Troisième édition – première de format courant – reproduisant les 64 Stèles de l'édition de 1914, avec un changement dans l'ordre des poèmes et une modification à un titre : *Aux Dix-mille années* – section Stèles face au midi – ne précède plus *Les gens de Mani* et se trouve après *Vision pieuse* ; le titre de la Stèle, *A la Religion Lumineuse* est devenu *Religion Lumineuse*.

UN DES 25 EXEMPLAIRES SUR PUR FIL LAFUMA, seul tirage de tête après 6 Hollande. Le portrait frontispice est une reproduction en noir du tableau de Daniel de Monfreid.

104 - STÈLES. 1922. Autre exemplaire, broché.

Un des 1000 numérotés sur bouffant du tirage ordinaire.

105 - STÈLES. 1922. Un autre, sur bouffant.

Charmante et curieuse petite reliure de l'époque : demi-basane prune, plats recouvert de soie tissée fantaisie à bandes et motifs géométriques vert, rouge et or. Dos légèrement frotté.

*Il n'y a plus, dans le ciel politique d'aujourd'hui, de dragons ailés
dont on craigne de gêner le vol*

106 - UNE CONVERSATION AVEC YUAN-CHE-K'AI, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE CHINOISE. « Lectures pour Tous », *Hachette & C^{ie}*, 15 juin 1914 ; fascicule in-8, broché.

Sur deux colonnes, l'article de Segalen occupe les pages 1528 à 1531.

En 1911, le général Yuan Che-K'ai avait été appelé par le Prince régent (l'Empereur Pou'yi n'avait que 4 ans) pour mater les révolutionnaires chinois conduits par Sun Yat-Sen.

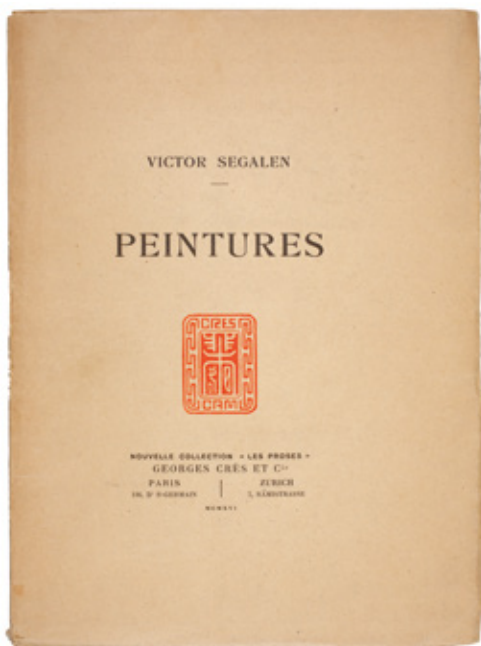
Après les avoir affaiblis militairement, Yuan composa avec eux pour déposer l'Empereur et fonder la République chinoise le 1^{er} janvier 1912. Il en devint provisoirement Président. Après avoir écarté le parti des révolutionnaires, Yuan s'arrogea seul le pouvoir, songeant à rétablir l'Empire à son profit. Mais il mourut, d'une crise d'urémie, en juin 1916. Segalen avait placé beaucoup d'espoir en lui, pour préserver l'Empire puis pour le rétablir. Dès les premiers troubles qui ébranlèrent la dynastie Tsing, il avait clairement affiché son hostilité aux révolutionnaires qu'il comparait à des immémoriaux chinois livrant leur culture aux idées corruptrices européennes.

Les révolutionnaires, des gens sans nattes, en jaquette et melon, retour d'Europe et du Japon et qui récitent à qui veulent les écouter les journalaux principes éculés depuis 89 : Droits du peuple, socialisme ; Bonheur Universel. Inutile de vous dire que j'ai pris parti, et sincèrement, et entièrement pour la dynastie. Non pas que les Mandchous en particulier me tiennent au cœur. Mais l'admirable fiction de l'Empereur, Fils du Pur Souverain Ciel n'est pas à laisser perdre. Un grand vide se ferait si elle disparaissait.

En octobre 1912, alors qu'il enseignait la médecine à l'Imperial Medical College de Tien-tsin, Segalen avait été nommé médecin particulier du fils de Yuan Che-K'ia, victime d'une mauvaise chute de cheval. Il s'occupa de lui jusqu'en avril 1913, habitant la résidence du Président, dans le Hunan. Segalen en profita pour intéresser Yuan Che-K'ai à la création d'un institut de sinologie à Pékin, sans succès.

Lectures pour Tous publia deux articles de Segalen consacrés au nouveau maître de la Chine, le 1^{er} octobre 1913 et le 15 juin 1914. Au moment où paraît ce dernier, notre journaliste est pleinement engagé dans sa mission archéologique.





Baguette en main – Une surface, et des mots – Je fais le boniment.

107 - PEINTURES. Paris, Georges Crès & C^e, 1916 ; in-4 tellière (16,5 x 22 cm), broché, étui éditeur.

3 ff. n. ch. (faux-titre, titre, dédicace, 207 pp., 3 ff. (texte de fin, tables, achevé d'imprimer le 28 juin 1916).

Édition originale. UN DES 15 EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL, second papier du tirage de tête après un petit nombre d'exemplaires nominaux sur grand papier de tribut Coréen (le n°108).

Tous ces exemplaires sont réimposés au format in-4 tellière. Couvertures remplies.

Peintures est le deuxième opus de la trilogie inspirée par la Chine. Initialement, il s'agissait pour Segalen d'écrire un traité de la peinture chinoise pour lequel il s'était, comme à son habitude, abondamment et solidement documenté. Le projet évolua et devint une série de poèmes en prose.

Ceci n'est pas écrit pour être lu, mais entendu. Ceci ne peut se suffire d'être entendu, mais veut être vu. Avec *Stèles*, Segalen avait trouvé un cadre, le poème s'y était inscrit – avec *Peintures*,

privilégiant moins la forme écrite, Segalen suggérait un hors-cadre où, *pour faire voir*, le poème serait davantage « parlé ». *Peintures n'aura pas de nom défini déjà dans les Nisard, Lanson, Deschamps et Nordau* (historiens de la littérature française de l'époque) – écrit-il à son ami Henry Manceron. Si j'avais à en indiquer un, je n'en pourrais trouver plus d'autre que « Boniments » ou encore « Parades aux tréteaux ». C'est d'ailleurs le titre même de leur préface. Une assemblée, des spectateurs qu'il faut aguicher, et de grandes toiles de couleurs vives, parfois criardes qu'il faut commenter, « faire voir ». Ici, puisqu'il s'agit de littérature, les toiles sont absentes, et les mots tous seuls doivent non seulement faire image, mais « faire l'image ». D'où nécessité d'une emprise du parleur, du Montreur, sur les spectateurs écarquillés... *Demi-pouvoir magique. Évocations crues. Fantasmagories verbales; et tout d'un coup l'escamotage et le mur gris. Les sujets ? Toute l'histoire chinoise. La forme : celle, variée, des Peintures chinoises, suspendues, ou des rouleaux horizontaux; – la matière : parfois laque, porcelaine... Mais tout doit se soumettre à l'attitude fondamentale : un Boniment.*

Quant à nous, qui vénérons tant le boniment, nous n'hésiterons pas à parler, au sujet de ces *Peintures*, d'une cinématographie qui fixerait les vues du réel aux visions de l'imaginaire – le passage du réel à l'imaginaire est une préoccupation constante de Segalen – dans un montage à la fois linéaire et vertical, certaines toiles chinoises se déroulant de haut en bas. Le principal vecteur de ces séances mentales ne serait plus la lumière, pourtant indispensable, mais le son, même s'il n'existe pas encore sur la pellicule en 1916. Ainsi, on filmerait du monde à l'arrière-monde, de haut en bas ou à l'envers ou vers le profond de l'âme. Tant d'invitations à entendre, à regarder, à suivre des mouvements dans ce livre où les *Peintures* ne se contemplent plus comme dans un musée. On entre dans l'image, l'image est en mouvement, je suis dans ce déplacement et, contemplateur, je promène mon regard sur *le jeu universel des choses*. Multipliant la plongée, la contre-plongée, le point de vue aérien, l'accélération et autre mouvement hélicoidal, Segalen a, sans le savoir, littérairement mis en pratique les infinies possibilités de la caméra Louma des ingénieurs Lavalou et Masseron. Bien sûr on nous objectera que le papier dont est fait ces *Peintures* ne contient pas un brin de celluloid, que les trous de défilement sont encombrés de coton ou que leur prix n'a pas de commune

mesure avec celui d'une place de cinéma... mais ce que l'on voit n'est pas toujours ce que l'on regarde. *Et si même on ne découvrirait point d'images vraiment peintes là-dessous... tant mieux, les mots feraient image, plus librement !*

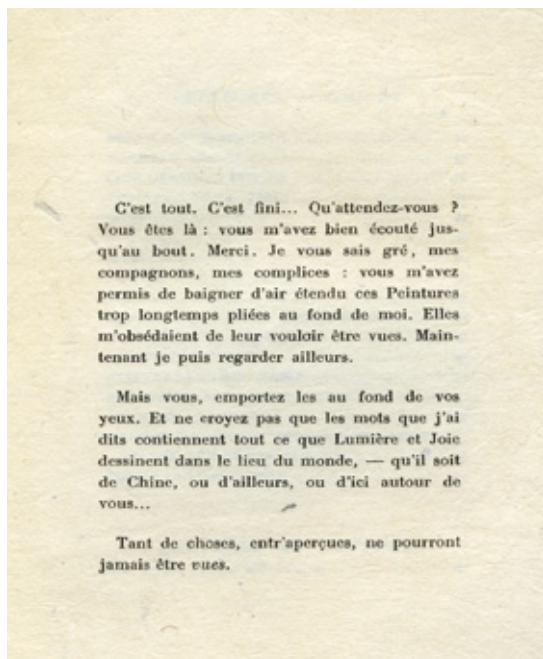
Pour en garantir le succès, Georges Crès avait souhaité imprimer *Peintures* aussi somptueusement que les livres de la collection coréenne. Toujours soucieux des questions éditoriales, Segalen n'écarta pas cette idée, mais pour une seconde édition. Il lui tenait à cœur de publier d'abord une édition courante comme il le formula à son éditeur, *le texte d'ailleurs de Peintures, le sujet, l'hypothèse du livre ne sauraient s'accommoder de quelques ornements épars et se suffisent (...). J'essaierai donc, en établissant avec Monsieur Grolleau (secrétaire des éditions Crès) cette première édition courante, d'atteindre la plus pure présentation typographique ; seule, la justification du tirage, un grand sceau au cinabre, formera portique. Vous verrez, par la suite du texte, qu'il y aura en outre une curieuse et décorative ironie, à plaquer en dernière page la « Marque de règne de Suan-t'ong », le petit Empereur récemment détrôné. Hormis ces deux cachets rouges, je m'en remets, pour le reste à la lettre seule. D'ailleurs, étant donné le morcellement des parties et chapitres, les titres nombreux en grands caractères, parfois intercalés dans le texte, feront d'eux-mêmes un certain décor.*

La lettre seule fut donc le caractère Marthe, fleuron des casses de Georges Supot, successeur à Alençon de l'imprimerie de Broise & Poulet-Malassis où le volume fut imprimé en juin 1916. Appliqué sur papier teinté, légèrement satiné tel le simili japon français, il confère au livre une subtile élégance digne de ses illustres prédécesseurs. Avec les restes du papier coréen acquis par Segalen en Chine, il fut tiré 18 exemplaires réimposés sur grand papier de Tribut – dont 15 exemplaires nominatifs et 3 « anonymes » comportant juste la mention « imprimé pour » – suivis par 15 exemplaires numérotés sur papier Japon, également réimposés – ce qui, dans ce temps de guerre et de crise du papier, était d'un luxe inouï.

Lorsqu'on considère l'œuvre de Segalen, du point de vue de la forme, on s'attarde plus facilement sur *Stèles*, spectaculaire réussite dans l'art de la composition d'un livre. Il ne faudrait pas négliger *Peintures* qui révèle, plus subtilement, son « adéquation » à la composition. *Jamais un livre ne m'a ainsi emmené d'un bout à l'autre. Je considère celui-ci comme représentant le maximum de rendement que l'on puisse attendre*

d'un texte aménagé typographiquement, devait confier Segalen à Jean Lartigues.

Avant que ne paraisse le volume, l'auteur avait fait une lecture semi-publique – une « exhibition » telle que le texte le réclame – en février 1916, dans le salon brestois de la poétesse Jeanne Perdriel-Vaissière. Ayant obtenu un vif succès, Segalen dut renouveler deux fois la séance au mois de mars suivant. Jeanne Perdriel-Vaissière a évoqué ces lectures dans son journal, publié en septembre 1956, dans le n°124 de la revue *France-Asie*. Cette dernière reçut un des 18 exemplaires de *Tribut* avec ce bel envoi : à Jeanne Perdriel-Vaissière dont l'amitié dressa le premier tréteau à ce spectacle ; en fidèle reconnaissance d'avoir laissé voir ; et surtout, d'avoir si bien vu.



Peintures pouvait-il être dédié à nul autre que Georges-Daniel de Monfreid, l'ami de Gauguin, devenu celui de Segalen après son retour d'Océanie. *Dites-moi si vous acceptez de voir ainsi votre nom crucifié entre les deux grands larrons, qui sont Claudel possesseur de Stèles et Debussy propriétaire d'Odes ?* lui avait demandé Segalen.

Quel papier !

108 - PEINTURES. Paris, Georges Crès & C^{ie}, 1916 ; in-4 tellière (16,5 x 22 cm), broché.

Édition originale. UN DES 18 EXEMPLAIRES SUR GRAND PAPIER DE TRIBUT CORÉEN, premier papier du tirage de tête.

Celui-ci comptant parmi les 3 exemplaires « anonymes, imprimé pour » sur lequel Segalen a ajouté de sa main : *Jean Fernet – en grande ferveur d’Amitié. Victor Segalen.*

Ce dernier avait déjà envoyé à Fernet un exemplaire nominatif, spécialement tiré pour lui, mais le volume s’abîma en mer et ne lui parvint jamais. Segalen lui en attribua alors un second parmi les trois anonymes. Quant à Jean Fernet, on voudra bien se reporter au numéro 95.

Le 5 avril Segalen écrivait à Henry Manceron : *Malgré d’énormes lenteurs – assez excusables – Crès achève de me typographier Peintures. Le livre fait, on le mettra en réserve jusqu’aux temps propices. Comme je désespérais que la crise du papier me laissât possible un seul exemplaire de luxe, j’ai trouvé chez moi, juste à point, une réserve de Corée dont je fais tirer quelques exemplaires nominatifs – avec réimposition des placards, sceaux au cinabre.*



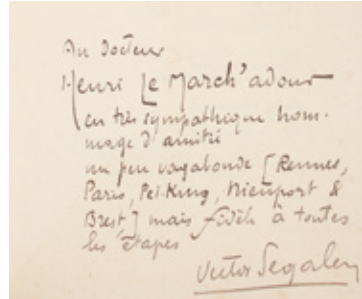
L'imprimeur dut adopter un mode de pliage différent de celui des épreuves sur vélin teinté afin de rendre verticales, perpendiculaires aux lignes du texte, les grosses vergetures de l'extraordinaire et soyeux papier de tribut coréen et lui donner un effet supplémentaire à l'impression. De même, toutes les barbes furent soigneusement conservées dans le brochage. Crès procédera encore de cette façon pour tirer les quelques exemplaires de luxe d'*Orphée*.

Quel papier! s'exclama Claudel recevant son *Peintures* sur Tribut coréen. Où l'avez-vous trouvé? Cette espèce de feutre nacré où l'on voit par transparence des algues, des cheveux de femme, des nerfs de poissons, des cultures d'étoiles ou de bacilles, la vapeur et tout un monde en formation...

109 - PEINTURES. Paris, Georges Crès & C^{ie}, 1916; in-12 (12 x 18,5 cm), broché.

Édition originale, tirage courant. Bel envoi a. s. : *Au docteur Henri Le March'adour, en très sympathique hommage d'amitié un peu vagabonde [Rennes, Paris, Pei-King, Nieuport & Brest] mais fidèle à toutes les étapes.* Victor Segalen.

C'est en mai 1915, sur le front de Nieuport, que Segalen fit la connaissance de *cet excellent Le March'adour* – ainsi qu'il le qualifie dans une lettre à sa femme Yvonne – médecin officier comme lui, affecté à la brigade des fusiliers marins de Dixmude, Le March'adour se distingua en organisant l'assainissement des tranchées devenues alors pour les soldats d'épouvantables foyers d'infections de toutes sortes.



Au docteur
Henri Le March'adour -
en très sympathique hom-
mage d'amitié
un peu vagabonde [Rennes,
Paris, Pei-King, Nieuport &
Brest] mais fidèle à toutes
les étapes
Victor Segalen

Les villes que mentionne Segalen sont celles où il composa ses *Peintures*, les retravailla et en prépara l'édition.

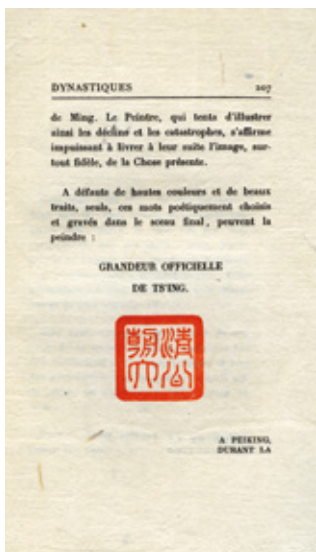
110 - PEINTURES. 1916. Autre exemplaire. Bradel plein papier fantaisie, couverture et dos conservés, non rogné (*reliure de l'époque*).

Envoi a. s. : *A Madame et à Monsieur [Philippe Berthelot] en respectueux hommage,* Victor Segalen.

Le nom du dédicataire était dissimulé sous un petit bout de papier collant que nous avons fait retirer soigneusement – malgré la colle et les solvants qui ont altérés l'encre à cet endroit, le précieux patronyme reste parfaitement lisible.

Au début du XX^{ème} siècle, Philippe Berthelot (1866-1934) était un des diplomates éminents du Quai d'Orsay. Il y fit toute sa carrière. Sous-directeur puis directeur d'Asie, il dirigea le cabinet du ministre des Affaires étrangères puis occupa

le poste de secrétaire général que l'on créa spécialement pour lui. Passionné par la Chine, Berthelot y développa, sous toutes ses formes, l'expansion coloniale de la France. En 1909, c'est lui qui conseilla Victor Segalen et Gilbert de Voisins pour établir leur itinéraire lors de leur premier voyage en Chine. Segalen le sollicitera plusieurs fois pour ses projets sinologiques, pour obtenir, par exemple, le poste de médecin de la légation française ou pour officialiser l'expédition archéologique de 1914. Malgré quelques méfiances, Berthelot lui apportera un appui précieux, soutenant même la création, à son profit, d'un poste d'inspecteur des Antiquités auprès du gouvernement chinois. Connu pour ses nombreuses amitiés artistiques et littéraires, Berthelot favorisa également la carrière de Paul Claudel, dont il admirait fervemment la poésie, de Giraudoux, de Paul Morand comme de Saint-John Perse qui lui succéda au Quai d'Orsay.



111 - PEINTURES. 1916.

Broché.

Il comporte sur le faux-titre la signature manuscrite *Yvonne Victor Segalen, novembre 1920.*

112 - PEINTURES. 1916.

Broché.



113 - DÉIFICATION DE TCHEOU DU NORD. Manuscrit autographe d'un poème de *Peintures* Une feuille pliée de 31 x 47 cm, le texte est contenu dans un cadre à double filets noirs (21 x 35 cm) divisé en deux parties au centre duquel est inscrit en long «Peintures», le titre du poème est calligraphié en noir avec, en fin de ligne, un cartouche rouge. Chemise, étui.

Exceptionnel et précieux état d'un poème de la troisième partie du recueil, *Peintures Dynastiques*, dont le titre publié deviendra : *Déification de Pei-Tcheou*.

Il comporte des variantes importantes dans la composition. Segalen a ajouté à la mine de plomb l'indication : [*Conforme aux premières épreuves – Recorrigé*].

Il est suivi du titre et de deux lignes du poème intitulé *Étape à la Chute de Souei* qui lui fait suite dans le recueil.

Ce placard devait probablement s'insérer dans un manuscrit plus important, peut-être même « un chemin de fer » destiné à un usage personnel ou à l'éditeur. La BnF possède déjà un manuscrit de l'auteur constitué par 4 cahiers cousus et reliés à la chinoise avec le papier d'architecte Morin qu'utilise ordinairement Segalen alors que notre spécimen est sur un papier de bois d'un format inhabituel, proche des placards d'imprimerie – ce qu'il n'est probablement pas car il paraît difficile d'admettre que Segalen ait donné à composer un texte aussi surchargé de corrections et variantes.

Cet ample feuillet pourrait tout aussi bien illustrer un essai de disposition pour établir *Peintures* dans lequel les marges seraient expressément et volontairement accentuées, essai que Segalen ne retiendra pas, visant pour finir, comme il s'en ouvrira à George Crès, à plus de simplicité. Les encadrements qu'il avait ainsi prévus et tracés à l'encre ne seront pas conservés dans la composition finale, de même, les cachets à l'encre rouge sous les noms propres, en fin de ligne des titres des poèmes, disparaîtront.

Reste que Segalen avait commandé à l'imprimerie de *La Dépêche de Brest* un « papier à manuscrit imprimé sur la tranche *Peintures*, et encadré d'un trait noir à la chinoise » – un papier partiellement imprimé qui semble donc ressembler à notre



* telle que ces grandes ^{fresques} ~~peintures~~ pieuses sont les temples sont habités, & qui pénètrent les murs de leurs attachements gras.

[Conforme aux Premières épreuves -
Recorrigé]

Déification de

Tcheou
du
Nord

C'est plus - ou moins - qu'un homme que vous voyez, chevauchant sa bête favorite : tous les esprits de ce Génie compatissant montés sur le Taou tradition-
nel, c'est un roi fou, divisé par lui-même. La ^{écriture} ~~écriture~~ est rouge-brun, rouge-ancien et noire, fuc-
mie par l'encens & la suie des lampes, bœuf de l'huile dévote des mains; ~~toute reliquante de~~
vénération, ^{elle pénètre} ~~elle pénètre~~ le mur de leurs attache-
ments gras, telle que ces grandes peintures pieuses
des ~~doit~~ temples sont habités.

Symétriquement à lui-même, ~~ainsi~~ ^{le} Roi Yeu de Tcheou se manifeste : levant la main droite, bassant l'autre, il ~~fait~~ ^{fait} le geste éternel de tous les Génies sauveurs de tous les mondes, & qui désignent ainsi les Cieux d'où ils viennent & la Terre qu'ils arrosent de compassion. Ainsi fait-il, puisqu'il s'est fait dieu. Aucune autre image n'est admise. L'arrière-plan des deux côtés, se-

DEUTURES

rait peut-être accessible aux vivants ... Mais on l'a
embri, par respect, de ce vermis obscur. Qui seul, ^{dit-on}
vent être apparent; - & de son menton au bas-ventre
il déploie sur la robe contellée le nom des hypostases
qu'il s'attribue & des entités qu'il englobe. Mais,
quiconque paraît en Sa ^{face} présence & prétend regar-
der ~~le dieu~~ doit s'y préparer par trois jours & trois
nuits d'abstinence, suivies d'un jour entier d'ablu-
tions. - L'avez-vous fait?

Alors, contentez-vous de lever respectueuse-
ment les yeux sur la monture. L'oiseau porte-dieu,
ce paon-mâle est planté tout droit de face com-
me lui. La queue fait son aurole divine. Les
pieds sont ses deux dignes colonnes. La tête aux
petits yeux gris qui cache justement le nombril.

Etape à la Chute de SOUËL

C'est une ville dans le soir; une forte & précis-
sante ville crénelée dont nous sommes à la fois les

spécimen, répétons-le, entièrement manuscrit. En juillet 1915, hospitalisé à Zuydcoote, Segalen demanda à Suzanne Hébert d'aller le récupérer pour lui, *craignant qu'il ne s'y abîme (...) tu règleras les frais d'impression*. Peut-être est-ce sur ce papier que l'éditeur Crès reçut le manuscrit à imprimer.

Comme nous l'avons déjà dit, les poèmes autographes de Segalen en circulation sont particulièrement rares. Petites restaurations de papier à l'endroit de la pliure.

114 - PEINTURES. Cinq Poèmes inédits. Postface d'Annie Joly-Segalen. Losne, *Thierry Bouchard*, 1981 ; plaquette in-12, brochée.

25 pp. – non comprise une photographie h.-t.

Édition originale posthume. UN DES 33 EXEMPLAIRES SUR GRAND PAPIER DU JAPON KOZO KYOKUSHI, seul tirage de tête, avant les 411 vergé numérotés.

Il existe deux manuscrits de *Peintures*, l'un écrit en Chine en 1912 et 1913, un autre écrit à Brest en 1915. *Miroir, Peint au sang et Du silence* se trouvent dans le premier et n'ont pas été repris dans le second. *Verrières Chinoises* et *Le spectacle n'est pas clos* ne figurent que dans le second manuscrit. Ces textes furent écartés par Segalen au moment où il envoya son manuscrit à son éditeur Georges Crès. Les jugeait-il inachevés ou lui fallait-il, pour équilibrer les trois parties de son livre alléger le chapitre *Peintures Magiques* dont font partie ces cinq textes ? Selon Annie Joly-Segalen, cette dernière hypothèse est la plus vraisemblable. « Une autre raison, tout aussi plausible, nous est révélée dans une lettre à Jean Lartigue du 4 février 1915 : *Je songe maintenant à empoigner l'un des dix cartonnières alignés sur ma gauche, et à le conduire sans désemparer jusqu'au manuscrit d'impression. Ce sera sans doute Peintures, dont le cursus et le rythme ne peuvent que mettre de la danse et du soleil dans des jours embués et atones. Mais pour une édition courante qui précéderait ainsi celle des Coréennes*. Ce dernier mot est révélateur. Segalen envisageait donc de rééditer *Peintures* dans la Collection Coréenne quand les circonstances le permettraient. Ceci nous rappelle que *Stèles*, dans l'édition Coréenne, comprend seize poèmes de plus que l'édition originale de 1912. D'autres *Peintures* et particulièrement celles que nous publions ici auraient-elles été ajoutées à l'édition Coréenne ? »

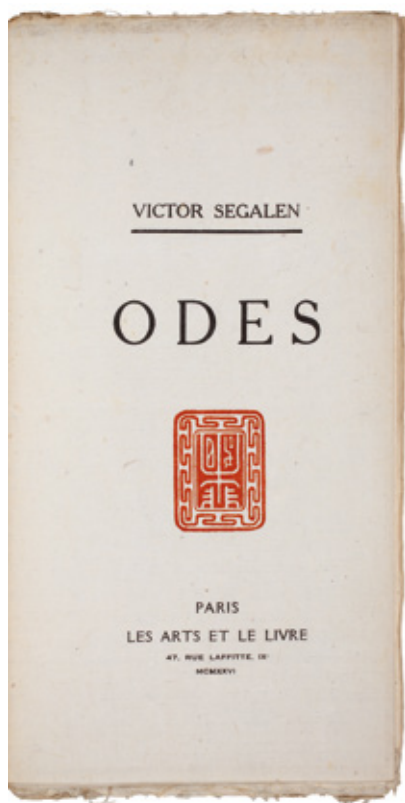
*Je suis celui-là que son Royaume
a déconforté
Oh !*

115 - ODES. Paris, *Les Arts et le Livre*, 1926 ; publication « à la chinoise » imprimée d'un seul côté sur une feuille pliée formant 41 pages (15 x 30 cm), étui formé de 2 plats de bois, titre gravé en creux verticalement, en vert, sur le premier plat (*reliure éditeur*).

Édition originale posthume tirée à 350 exemplaires.

UN DES 30 EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS SUR PAPIER
CORÉEN, seul tirage de tête –
celui-ci hors commerce.

C'est en juin 1912, après avoir remis le manuscrit de *Stèles* aux frères lazaristes de l'imprimerie du Pei-t'ang et alors qu'il travaillait déjà à *Peintures*, que Segalen entreprit la composition de *Odes*. Au cours d'une fumerie d'opium, alors qu'il cherchait le moyen de donner plus d'intensité à un texte en prose, il eut l'idée de renouer avec le vers d'antan et sa métrique rigoureuse – mais au classique alexandrin il préféra la prosodie chinoise dans laquelle il puisa des éléments, en apparence, plus exotiques. *Le mot Odes est classiquement chinois* – écrira Segalen à Jules de Gaultier (26 janvier 1913). *La forme en sera un poème court, conçu sur des rythmes chinois : 5 + 7, rejoignant, après tout, pour la longueur du souffle, notre alexandrin. Mais voici ma tentative : je ne*



crois pas qu'on puisse vraiment traduire une poésie chinoise sans l'entourer de ce qui l'entoure vraiment à la Chine, son commentaire. Ces poèmes, bien que n'étant pas des traductions, seront donc constitués de strophes, suivies d'une prose qui les expliquera.



Forme nouvelle où j'échouerais sans remède, ou bien que j'imposerais. Et la Chine alors, sera bien loin de mon souci.

A chaque nouvelle œuvre correspond une nouvelle forme.

Odes procède inversement de *Stèles* où la forme et la présentation découlent du mot fixé en signe sur la pierre chinoise. Là, il s'agit de fixer ce qui précisément ne se fixe pas, sinon peut-être dans la mémoire. Ainsi ces nouveaux poèmes s'orientent-ils davantage vers la transposition musicale, transposition d'un état, d'un délire ou d'une vision très intellectualisée du monde intérieur, bref, d'un ineffable. *Ce sont des chants. Non point affichés sur des pierres ; – et la peinture même est trop lourde*

pour les illustrer. Ce sont des élans temporaires et périssables. (...) Mais, que le vertige gagne, que l'ivresse s'aggrave, que la palpitation étouffe les pudeurs, – et, ni battements, ni tablatures, ni mètres officiels, ne contiennent l'indicible qui exige alors d'être dit : l'Ode naît.

Au seuil de *Thibet*, *Odes* semble marquer le pas et compléter d'une façon plus traditionnelle les audacieuses recherches poétiques entreprises avec *Stèles* et *Peintures*. Comme pour ces derniers, il s'ouvre sur une importante préface contenant tout l'art poétique de l'Ode telle que Segalen l'entendait. On ne sait si ce recueil posthume est tel que son auteur l'aurait publié – une note dans le manuscrit donne à penser qu'il comptait le revoir et peut-être l'augmenter. A la fin de l'été 1913, il dut suspendre ses travaux littéraires pour préparer la mission archéologique qui devait le conduire, l'année suivante, aux frontières du Tibet jusqu'à ce que la guerre éclate.

Segalen accordait beaucoup de soins à ses manuscrits écrits en Chine. Il les faisait établir comme des livres : les faisait relier à la chinoise ou coudre à l'occidentale, ménageait, par le pliage, des marges importantes pour des annotations et des commentaires, ajoutait des pages de titre, des justifications de tirage, des achevé de composer et même des prière d'insérer souvent cocasses. On n'ira pas jusqu'à dire que ce rapprochement dans la conservation vaut maquette... sauf peut-être ici. Le manuscrit des *Odes* et leur commentaire déjà achevés se présentent montés dans un pliage à la chinoise, contenu entre deux plaquettes recouvertes de soie – reprenant le modèle de la Collection coréenne. C'est cette présentation que *Les Arts et le Livre* respectèrent.

116 - ODES. Paris, *Les Arts et le Livre*, 1926 ; publication « à la chinoise » imprimée d'un seul côté sur une feuille pliée formant 41 pages (14,5 x 29 cm), étui formé de 2 plats de bois, titre gravé en creux verticalement, en vert, sur le premier plat (*reliure éditeur*).

Édition originale. Un des 320 exemplaires numérotés sur grand papier de Montval du tirage courant. Ces exemplaires ont un centimètre de moins en hauteur et un demi-centimètre de moins en largeur. D'un bois différent, les deux plaquettes qui forment l'étui sont un peu moins belles.

117 - ODES. 1926. Un autre.

Un des 320 exemplaires numérotés sur grand papier de Montval du tirage courant.

Contrairement au numéro précédent, la «reliure éditeur» est ici constituée par deux plats de carton doublé d'un papier fantaisie à motifs (pour l'extérieur) et d'un papier maître relieur (pour l'intérieur).





*René Leys est un beau roman, d'allure fière et rapide.
On est tout le temps à cheval autour d'un mystère
central et impénétrable.
N'est-ce pas la vie de votre mari ?
Paul Claudel à Yvonne Segalen*

Pendant ce temps...



n mai 1915, après une courte affectation à l'hôpital de Rochefort, Segalen rejoint, à sa demande, le front de la mer du Nord. A Nieuport dévasté par l'artillerie allemande, il intègre la cave qui abrite l'ambulance des fusiliers marins de Dixmude – un poste d'observation de choix sur le théâtre des opérations. *Pour la première fois sans doute mon métier m'agrèera sans dégoût – écrit-il à son épouse – la Maideucine y est réduite à sa plus simple expression : l'organisation, la décision, l'action y ont enfin quelque importance.*

Au mois de juillet, une gastrite aiguë l'éloigne du bataillon, écourtant ainsi une expérience guerrière vite satisfaite. *Votre lettre m'est arrivée au milieu d'un bombardement dont les coups de départ et les éclats d'arrivée peignaient les nuages – écrit-il à Paul Claudel ; j'y réponds dans le même tumulte, inoffensif, indifférent, neutralisé par sa répétition et ses allures de phénomène quotidien. Ainsi beaucoup de choses supposées rares se dépouillent ici de leur valeur spectaculaire : le courage par exemple, chez les hommes, ne m'intéresse plus.*

Hospitalisé à Zuydcote, Segalen est évacué sur Brest à l'automne 1915 pour une longue convalescence qui lui permet de reprendre ses manuscrits. *Je suis vautré, inclus, emmagmaté, embaumé jusqu'au fond des viscères dans et par les premières épreuves de Peintures. Je ne lâche plus ce fumier jusqu'à complète épuration. Je me fais l'image du Porc – écrit-il alors à Jean Lartigue, ajoutant la dernière ligne du poème éponyme de *Connaissance de l'Est* : « je n'omets pas que le sang de cochon sert à fixer l'or ».*

Pour Noël, la brigade des fusiliers marins est dissoute, Segalen reste attaché à la Direction du Service de Santé de Brest où il ne voit plus défiler de blessés ailleurs que dans les écritures.



118 - D'APRÈS RENÉ LEÏS. *La Revue de Paris*. Du numéro 6 – 15 mars 1921 – au numéro 9 – 1^{er} mai 1921 ; soit 4 fascicules in-8 reliés en un volume, bradel demi percaline jaune impérial, couvertures et tables de livraisons conservés (*Laurenchet*).

Édition pré-originale, posthume, de *René Leÿs*.

La publication du récit est précédée d'une importante présentation de Segalen par Gilbert de Voisins. Segalen composa un premier manuscrit pour *René Leÿs* entre novembre 1913 et janvier 1914 ; il en composa un second à partir du premier, durant l'été 1916, dans la propriété de Kerascol de Gilbert de Voisins. Jean Lartigue établira le texte publié ici en feuilleton puis en volume chez Georges Crès. Seuls les feuillets concernant le récit et son auteur ont été conservés.

119 - RENÉ LEÏS. *Paris, Georges Crès & C^{ie}*, 1922 ; in-12, broché (15 x 20 cm). Boîte étui (*Julie Nadot*).

257 pp., 1 f. n. (*achevé d'imprimer, le 23 août 1922*).

Édition originale. UN DES 24 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR CHINE – premier papier du tirage de tête (dont les 20 premiers hors commerce) – avant 10 Japon, 44 grand vélin de Rives et 22 pur fil Lafuma.

Notre exemplaire, hors commerce, est signé au crayon par Yvonne Victor Segalen à la date du 8 novembre 1922. Couverture illustrée de Georges-Daniel de Monfreid. Les exemplaires de luxe ont les couvertures remplies.

René Leÿs est un des grands « romans » du début du XX^{ème} siècle, même les commentateurs les plus circonspects de l'œuvre de Segalen s'accordent à le considérer comme un chef d'œuvre, « un chef-d'œuvre qui lui échappa presque involontairement », voire un « miraculeux accident », jugeant ce livre plus « vrai » que les autres même si, une fois encore, celui là faisait se confronter l'imaginaire et le réel dans une nouvelle variation littéraire plus ambiguë que jamais. *René Leÿs* serait-il la part la plus accessible de l'inaccessible Victor Segalen ? A l'inverse, certains de ses plus fervents admirateurs tournent aisément la bride devant cette fantaisie romanesque teintée d'ironie qui cadre mal avec l'œuvre hiératique du poète des *Stèles*. Ce n'est plus Hamlet en son Palais aérien

mais les cavalcades pékinoises d'un Don Quichotte des rues qui se lance contre les brumes infranchissables de la Cité interdite, contre l'omniscience de l'auteur aussi, *ubiquiste et omnibarbant*, les facondes peu ragoûtantes du sujet où la vraisemblance le dispute à la véracité, comme le mensonge à la vérité, l'ironie au rêve, le dehors au dedans...



Ah le beau Dragon rouge parodique, peint par Georges-Daniel de Monfreid, figure de l'Empereur ou figure de l'Imaginaire, élevé entre le narrateur et le narré, larrons de couverture fichés dans un même corps à corps typographique (scrutez la couverture). *Leys*, donc, Ciel phonétiquement renversé, est aussi inclassable que *Stèles*, *Odes* ou *Peintures*, peut-être plus encore, car, dans les labyrinthes du récit et ses mises en abyme, il en reflète des éclats fragmentaires tombés sur la ville dans une douce et nostalgique désillusion, se jouant de soi et de ses genres avec une grâce déconcertante – à l'instar de *Gaston du Terrail* & de *Ponson Leroux* : *Le Mystère de la Chambre violâtre*, comme il est écrit sur un des feuillets des *Notes et Plans* accompagnant le manuscrit. D'ailleurs, si l'on en croit encore « l'auteur », ce délassément feuilletonesque et policier, prétendument conçu comme une distraction des « grosses choses » de la guerre, *tient plus de la gageure que de l'œuvre* – comme il l'écrit à Edmond Jaloux, le 1^{er} juin 1916.

Un simple pari à gagner : 400 pages sur une aventure vécue dans le Péking moderne. Simplement, j'essaie d'être amusant. Trois ans plus tôt, à Jules de Gaultier, il ajoutait ironiquement : et ça se vendra honteusement au dixième mille ou bien le public n'est plus le public. Enfin j'y déverse une fois pour toutes ma gourme d'écrire jamais un roman d'aventures.

L'histoire commence en juin 1910, au moment où Segalen documente son projet de *Fils du Ciel*. L'écrivain vient de faire la connaissance de Maurice Roy, jeune compatriote désœuvré de 19 ans, fils du directeur de la poste française à Pékin. Roy, qui a une connaissance impressionnante de la ville chinoise et maîtrise parfaitement la langue, joue d'abord les guides et les professeurs auprès de Segalen. *Européen le plus versé dans le haut milieu chinois*, il devient ensuite un *merveilleux collaborateur* pour l'écrivain à qui, outre les années de recherches qu'il lui épargne, il révèle certains surprenants secrets de la Cité interdite. Segalen, qui tient là une source inespérée d'informations pour son projet littéraire, retranscrit les révélations captivantes de son cadet dans un journal secret – l'écrivain semble davantage fasciné par l'extraordinaire vraisemblance de ces révélations plus qu'il ne se soucie de leur véracité. Ne donnent-elles pas réalité à ses rêves ? Ce sont les *Annales secrètes d'après MR* qui devaient alimenter le *Fils du Ciel* et qui, trois ans après, lui fourniront la matière de *René Leys*.

L'histoire était si belle qu'il valait mieux maintenir jusqu'au bout une incertitude plus riche que toute vérité, écrit Henri Bouillier. A l'inverse de Rouletabille résolvant l'impénétrable mystère du château du Glandier, le narrateur de *René Leys* ne pénétrera jamais le secret de la cité violette où, tout autour, le mystère s'épaissit et triomphe brutalement de la Connaissance avec un grand C. Le poète et son informateur se perdent de vue à la fin de la dynastie Mandchoue, en automne 1911. Le cholestérol finit par détruire Maurice Roy qui disparaît dans un ascenseur trente ans plus tard. Quant à René Leys, si l'on en croit la séduisante idée du professeur Bouillier, il aurait poussé l'amitié jusqu'à mourir, non pour sauver la face, mais pour éviter de renverser l'échafaudage d'imaginaire de son narrateur. *Il a peut-être fini, tel saint Genest, par entrer dans la peau de son personnage, comme pour démontrer que les puissances de l'Imaginaire sont capables d'informer même le Réel.*

Bel exemplaire broché, élégante boîte étui de Julie Nadot.

120 - RENÉ LEÏS. 1922. Autre exemplaire, broché.

UN DES 44 GRAND VÉLIN DE RIVES.

Exemplaire non coupé, conservé dans une élégante boîte étui de Julie Nadot. Petites piqûres acceptables dans les marges témoins en début et fin de volume.

121 - RENÉ LEÏS. 1922. Bradel papier fantaisie peint à la main, gardes noires tachetées vieil or, couverture et dos conservés, non rogné (*Marie Brisson*).

UN DES 22 PUR FIL LAFUMA.

Marie Brisson, fille adoptive de Carayon – nous renseigne le dictionnaire des relieurs de Julien Fléty – continua les fameux cartonnages de son père. Elle fabriquait elle-même ses papiers de couvertures et de gardes en s'inspirant de l'aspect

du livre. De santé précaire, elle cessa son activité quelques années après la première guerre. Charnières un peu frottées, mais bel exemplaire cependant.



Maurice Roy, n°124

122 - RENÉ LEÏS. 1922. Demi-marouquin noir à coins, dos à nerfs orné, tête or, couverture et dos conservés, non rogné (*Semet & Plumelle*).

Édition originale du tirage courant. Bel exemplaire, élégamment relié.

123 - RENÉ LEÏS. 1922.

Édition originale, brochée.

123 bis - RENÉ LEÏS. 1922. Un autre, broché.

Mention fallacieuse de deuxième édition au bas de la page de titre – bon achevé d'imprimer au 23 août.

124 - (René Leÿs) MAURICE ROY. LETTRES À VICTOR SEGALEN. *Sur les Presses des Lazaristes, Pei-King, 1975* ; in-8 oblong (14,5 x 29 cm), broché. 58 pp.

Édition originale de ces lettres inédites de Maurice Roy – « modèle » du personnage de René Leÿs – à Victor Segalen.

Tirage limité à 81 exemplaires celui-ci étant un 26 de tête sur vergé pur chiffon à la forme lettrés de A à Z. L'impression a été confiée au moinonaire du Donjon d'Alluyes, William Thé-Ring, la présentation documentée et les notes savantes aux petites mandarines de l'Université Chartier – là où Ducasse s'est pendu, au dessus de ce nid d'avinés coquins.



n°130

le triomphe des mots pour le dire ... le triomphe des muscles satisfaits

125 - ÉQUIPÉE. Voyage au pays du réel. Paris, La Palatine – librairie Plon, 1929 ; in-8 (14 x 21,5 cm), broché.

5 ff., X & 241 pp., 3 ff.

Édition originale, posthume. UN DES 30 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR JAPON, deuxième papier du tirage de tête, après 10 Chine – et avant 75 Hollande, 200 Lafuma et 2400 alfa.

C'est une habitude chez Segalen de questionner et bousculer les divers genres littéraires qu'il cultive sur le métier. Il en va ainsi dès les premières lignes d'*Équipée*, où le genre « récit de voyage » – sur ce point le sous-titre est, semble-t-il, assez clair – est aussitôt discuté : *J'ai toujours tenu pour suspects ou illusoires des récits de ce genre : récits d'aventures, feuilles de route, racontars – joufflus de mots sincères – d'actes qu'on affirmait avoir*

commis dans des lieux bien précisés, au long de jours catalogués. Bref, on saurait d'emblée à quoi s'en tenir. Quel intérêt de poursuivre? – d'ailleurs, si on était aussi bien inspiré, on interromprait là cette fiche déjà suspecte, satisfaisant enfin ceux qui n'en demandent pas tant, dépités ou las de toute cette présomptueuse bagagerie et on aiguillerait le chaland vers des présentations moins meurtrières, plus limpides, comme celle du professeur Henri Bouillier dont c'est le métier*. Mais reprenons, à la formule énigmatique, source de toute l'ambiguïté foisonnante et poétique d'*Équipée*, qui suit la vindicte de Segalen : *qu'on le sache : le voyage n'est pas accompli encore*. Il reste donc à faire...

ce voyage pour lequel s'écrit son récit – comment peut-il prétendre alors au genre qu'il se donne? *Équipée* est un avatar du récit de voyage (comme *René Leys* pour le roman), la face non «journal» du voyage pour reprendre le mot de Segalen parodiant Lewis Carroll à la page 570 du tome II de sa correspondance – un avatar audacieux, innovant même, puisqu'il ouvre une voie pour la *Grande Garabagne* à venir. Il ne s'agit plus de raconter une expédition,



d'aligner ses *racontars*, mais de faire du livre l'expédition elle-même. *Me voici enfin à pied-d'œuvre, au pied du mont qu'il faut gravir. (...) Du poète ou de l'alpiniste, lequel portera l'autre ou s'essoufflera le plus vite?* L'un et l'autre se confrontent ensemble au réel dans l'action – mais l'un est l'autre, comme si écrire et voyager portaient unis... et dédoublés dans le monde du rêve et des mots. A charge pour l'écrivain-voyageur d'*Équipée* de revitaliser ces mots pour les placer à la hauteur du réel.

Le postulat du «départ», Segalen l'a posé tout aussi vite : *l'imaginaire déchoit-il ou se renforce quand il se confronte au réel? Le réel n'aurait-il point lui-même sa grande saveur et sa joie?* Du choc permanent de ces mondes opposés, dans la tension maintenue qui résulte de ces brassées régulières entre

*l'inventeur du mot parostiche, Espâgrognon, propriétaire, est intarissable sur ce point

ces deux eaux, à chaque page, à chaque pas, *jaillit quelque étincelle...* celle de la littérature qui ne semble jamais avoir autant participé au réel.

C'est durant l'expédition archéologique de 1914 que Segalen eut l'idée de ce livre. Comme il l'avait déjà fait, en 1909, avec *Briques et Tuiles*, il tenait sur le même principe des *Feuilles de route*. Si une part importante d'*Équipée* vient de ces notes quotidiennes d'étapes, le livre ne renvoie pas à la seule expédition de 1914. *Dix années d'Imaginaire à couler sans tarder dans la matrice du réel* – ajoute Segalen à la fin de son manuscrit. *Équipée* condense ainsi toute l'expérience du poète en Chine, depuis le premier voyage de 1909 jusqu'à la mission archéologique de 1914.



n°130

Le livre ne donne aucune date, ni ne précise aucun lieu – une gageure pour un journal de voyage – mais conserve le « je » de rigueur. Sans lien entre eux, en apparence, vingt-sept chapitres emblématiques tendent à rendre la quintessence des diverses expériences, vécues et inventées, *au pays du réel réalisé depuis quatre mille ans*, – mais c'est surtout le retentissement de ces expériences chez le voyageur qu'il importe à Segalen de rendre avec le plus de justesse et d'exigence possible. *Dans ces centaines de rencontres quotidiennes entre l'Imaginaire et la Réel, j'ai été moins retentissant à l'un d'eux, qu'attentif à leur opposition.* – *J'avais à me prononcer entre le marteau et la cloche. J'avoue, maintenant, avoir surtout recueilli le son.* Livre clef – à double détente – *Équipée* est tout autant un récit de voyage, un essai qui reflète toutes les préoccupations de l'écrivain, un livre de saveur aussi, pour apprendre

à déguster le Divers, fruit de l'opposition entre le Même et l'Autre... peut-être encore, l'avatar à peine dissimulé d'une autobiographie mentale. A Jean Lartigue, le préfacier, qui le premier en avait *bu le suc rude et âcre*, il avait annoncé : *peu de livres me permettront de dire ainsi autant de choses peu dites*.

Segalen entreprit la rédaction d'*Équipée* à bord du *Paul Lecat* qui le ramenait dans la tourmente de la guerre, le 9 septembre 1914, et la termina à Brest, le 6 février 1915. Une mention sur le manuscrit précise qu'il en fit une relecture en novembre 1916, peu de temps avant son dernier périple en Chine. Jean Lartigue s'occupa de l'établir, non sans avoir écarté un vingt-huitième chapitre jugé trop dur pour les missionnaires catholiques, et en signa la préface.

126 - ÉQUIPÉE. 1929. Un des 75 Hollande. Chemise, étui.

127 - ÉQUIPÉE. 1929. Un des 2400 Alfa.

128 - VOYAGE AU PAYS DU RÉEL. Paris, *Le Nouveau Commerce*, 1980 ; in-8 (24 x 17 cm), broché. 75 pp.

Édition originale. Supplément aux numéros 45 & 46 du *Nouveau Commerce*. UN DES 30 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PUR FIL JOHANNOT DES PAPETERIES ARJOMARI, seul tirage de luxe.

Publication intégrale du dernier des six cahiers des *Feuilles de routes*, – notes prises par Segalen, au jour le jour, au cours de son voyage à travers la Chine de février à août 1914. Resté inédit, ce cahier « devindra » *Équipée*. Reproductions (médiocres) de dessins de l'auteur dans le texte.





Segalen devant l'entrée d'une tombe rupestre (n°130)

129 - PREMIER EXPOSÉ DES RÉSULTATS ARCHÉOLOGIQUES OBTENUS DANS LA CHINE OCCIDENTALE PAR LA MISSION GILBERT DE VOISINS, JEAN LARTIGUE ET VICTOR SEGALEN (1914). Extrait du *Journal Asiatique*. Paris, *Imprimerie Nationale*, 1916 ; 2 fascicules in-8 (14,5 x 23 cm), brochés, couvertures marron imprimées. Chemise, étui.

48 & 24 planches hors texte – 56 pp. & 19 planches hors texte.

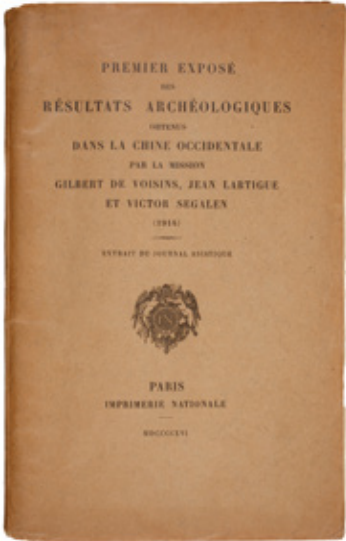
Édition originale – très très rare – de ces deux brochures imprimées en octobre 1916 par l'Imprimerie Nationale – le tirage fut limité à 100 exemplaires seulement.

Bel envoi de Jean Lartigue : *Pour mon Andrée, ce mémoire d'une sécheresse toute officielle, en souvenir d'autres échos non publiés du Voyage. Brest, 2 novembre 1916.*

Parallèlement à sa formation d'élève interprète, Segalen avait suivi l'enseignement au Collège de France d'Édouard Chavannes, l'un des plus grands spécialistes de la Chine ancienne de son temps – il compta parmi ses disciples Paul Pelliot et Marcel Granet. Segalen n'eut pas à démeriter du maître. Itinéraire qu'il se proposa de suivre pour sa mission de 1914 reprenait et prolongeait celui de l'expédition que Chavannes avait menée en 1907. Baptisée « la Grande Diagonale » à cause de ses six mille kilomètres de parcours tracé entre Pékin et la Birmanie, la mission avait un double but : le premier, archéologique, incombait à Segalen, le second, d'ordre topographique, était réservé à Jean Lartigue chargé de remplir les manques laissés sur la carte par une partie de la Chine encore inconnue. Quant à Gilbert de Voisins, mécène itinérant, il secondait tantôt l'un, tantôt l'autre.

Si l'exploration de l'espace ne fut pas très concluante, celle du passé, en revanche, fut riche en découvertes exceptionnelles. Par exemple, dans la vallée du Si-ngan fou, la mission identifia la plupart des tumuli abritant les tombeaux impériaux, notamment celui, gigantesque, de Tsin Che Houang, fondateur de l'Empire chinois, *le plus grand, le plus féroce et le plus détesté des Empereurs*, qui avait décidé que l'Histoire commencerait à son règne et qui devait exercer sur l'auteur du *Fils du Ciel* une fascination extrême – il fut à l'origine de la Grande Muraille, et pour briser l'opposition des intellectuels à son règne despotique, fit détruire tous les livres anciens qu'il pouvait (Confucius et Mencius surtout) et fit

brûler vifs, en plus des pauvres libraires, des centaines de collectionneurs soupçonnés de savoir ces livres par cœur. C'est dans son tombeau que l'on découvrira, en 1974, l'armée éternelle... *Les autres n'ont réussi qu'à arrondir un tas de terre par-dessus le cercueil. Celui-ci, qui avait brisé les royaumes et réuni pour la première fois l'Empire dans sa main, s'était fait bâtir une élévation belle comme les Pyramides. La forme, le volume, le modelé, étudiés de près sont d'une beauté étendue et noble qui tient de l'art des montagnes mais stylisées.*



Ce fut aussi la découverte des sépultures des souverains Han, celle des piliers d'accès des « chemins de l'âme » dont les signes étaient à même de rectifier *les incorrections du Réel*, ou encore la découverte, capitale pour l'époque, de la plus ancienne statue chinoise connue : le cheval de Houo K'iu-ping, qui fit franchir d'un seul coup deux cents ans à l'histoire de la statuaire chinoise. Bref, la moisson comblait toutes les attentes, même si la mission fut interrompue plus tôt que prévue *au sortir de l'unique pont qui*

franchisse le Yang-tseu, par un courrier tibétain issu de la brume qui leur annonça que la guerre les réclamait.

L'activité d'archéologue ne fut pas la moindre des activités de Segalen. Les spectaculaires découvertes archéologiques réalisées seulement en quelques mois, à un moment où la sinologie n'en était qu'à ses débuts, devait le conforter dans son désir d'embrasser une nouvelle voie, apte à le détourner définitivement de la *Maideucine*. Il y mit en tous cas beaucoup d'énergie et d'espoir, et là encore, il devait se hausser rapidement au niveau des archéologues les plus réputés de l'époque. La guerre mondiale cassa toute la dynamique amorcée en 1913 et ruina ses efforts accomplis, remisant aux calendes grecques tous les fruits qu'il aurait recueillis de son périple. Peut-être est-ce une des raisons de la profonde dépression qui allait bientôt survenir.

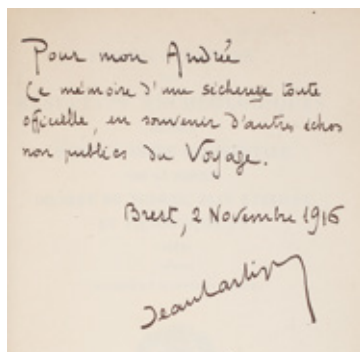
La présente publication réunit les trois articles en deux fascicules à double pagination – celle du livret, celle de la revue – publiés dans le *Journal Asiatique* entre 1915 et 1916 : le premier article, rédigé par Segalen à partir de l'exposé qu'il fit devant les membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 18 décembre 1914, paru dans le numéro de mai-juin 1915, le deuxième article, rédigé par Jean Lartigue, paru dans celui de septembre-octobre 1915, le troisième article, le seul rédigé en commun par Segalen et Lartigue, paru dans le numéro de mai-juin 1916.

L'illustration hors texte comprend 48 documents (dont 43 sont tirés sur papier couché), 33 photographies, 2 cartes et 13 plans. Les illustrations proviennent des plaques photographiques réalisées par Segalen, plaques qui donneront lieu à la luxueuse publication Geuthner (n° suivant).

Jean Lartigue épousa Andrée O'Neill le 31 mai 1916. Amie précieuse de Victor Segalen, elle fut aussi l'épouse de Jean O'Neill, l'ami d'enfance de l'écrivain – les deux hommes s'étaient liés au collège brestois de Bon-Secours, ils firent ensemble l'École navale.

Segalen retrouva les O'Neill sitôt débarqué à Pékin en 1909. Officier de Marine en mer de Chine, Jean O'Neill avait démissionné trois ans plus tôt pour fonder le Crédit foncier d'Extrême-Orient qui sombra dans la crise de septembre 2008. Pendant qu'il voyageait pour ses affaires à Singapour et Hong-Kong, Andrée venait habiter chez les Segalen. Elle poursuivit cette cohabitation en France, durant la première guerre mondiale, pendant que son nouvel amoureux, Jean Lartigue était au front. O'Neill se brouilla avec Segalen lorsque sa femme le quitta, en novembre 1913, pour rejoindre puis épouser le meilleur ami de notre poète.

Le verso du dernier feuillet du second fascicule comporte des petits croquis énigmatiques au crayon relatifs à la Chine, croquis certainement tracés par Jean Lartigue.



Pour mon Andrie
Ce memoire d' une sicheure toute
officelle, en souvenir d' autres echos
non publies du Voyage.
Brest, 2 Novembre 1916
Jean Lartigue

130 - VICTOR SEGALEN, GILBERT DE VOISINS & JEAN LARTIGUE
MISSION ARCHÉOLOGIQUE EN CHINE (1914 et 1917).

-Atlas tome I : LA SCULPTURE ET LES MONUMENTS FUNÉRAIRES (Provinces du Chàn-si et du Sseu-tch'ouan). Planches I à LXVIII.

-Atlas tome II : MONUMENTS FUNÉRAIRES (Région de Nankin). MONUMENTS BOUDDHIQUES (Province du Sseu-tch'ouan). Planches LXIX à CXLIV.

Librairie Orientaliste Paul Geuthner, Paris, 1923 & 1924.
Deux chemises cartonnées de 39,5 x 29,5 cm, demi-toile grenue prune titrée en noir sur le dos, plats de papier imprimé, prune pour le tome I, rouge brique pour le tome II, cordons.

– MISSION ARCHÉOLOGIQUE EN CHINE (1914). L'Art funéraire à l'époque des Han. Paris, Paul Geuthner, 1935 ; un volume in-4, 28 x 23 cm, broché. 304 pp.

Segalen avait prévu de réunir en albums toute la partie iconographique réalisée lors de ses explorations archéologiques en Chine, dès la parution de ses articles dans le *Journal Asiatique*. En mars 1918, il présentait son projet à Henri Cordier : *ce qui me paraît nécessaire, même urgent à publier, c'est une série de grandes planches choisies parmi les meilleures, les plus typiques – cheval de Houo K'iu-ping, piliers du Sseu-tch'ouan, tigres ailés des Han, Licorne de T'ang Kao tsong, etc., qui jointes à deux ou trois figures ramenées de ma dernière mission – et choisies parmi les chefs-d'œuvre des Leang – formeraient, pour la première fois, une série ordonnée, sans lacune, dans l'histoire de la grande sculpture chinoise depuis les premiers Han jusqu'aux Song. (...) ces albums – de format égal à ceux de nos clichés (24x30) – seront disposés de telle sorte que l'on puisse, en les feuilletant, se passer du texte sinologique ; je veux dire qu'ils seront précédés d'un avertissement développé rappelant ou posant les principales périodes de l'art en Chine ; et que chacune des planches sera accompagnée de quelques lignes définissant complètement le monument. Ainsi le tirage et la mise en vente de ces albums pourront être indépendants de l'édition du ou des volumes de texte appelés à contenir nos notes, la description, les commentaires, citations, etc., afférents aux découvertes faites.*

Segalen n'eut pas le temps de mener à bien son affaire. C'est Jean Lartigue qui fit paraître ces luxueux atlas contenant les reproductions photographiques, les estampages et les dessins réalisés au cours de l'expédition archéologique de 1914 – ils contiennent également les clichés et les dessins que Segalen réalisa au cours de ses pérégrinations dans la région de Nankin en 1917. A partir de leurs travaux communs, Lartigue ajouta, en 1935, le volume intitulé *L'Art funéraire à l'époque des Han*, qu'il rédigea seul. Il avait annoncé un second volume, consacré notamment à la sculpture bouddhique du VI^{ème} au IX^{ème} siècle, qui ne parut jamais.

L'exemplaire que nous proposons ici, provient de la bibliothèque de Gilbert deVoisins, nous l'avons acquis en même temps que les livres de sa bibliothèque que nous proposons plus loin – rien d'autre ne le garantit.

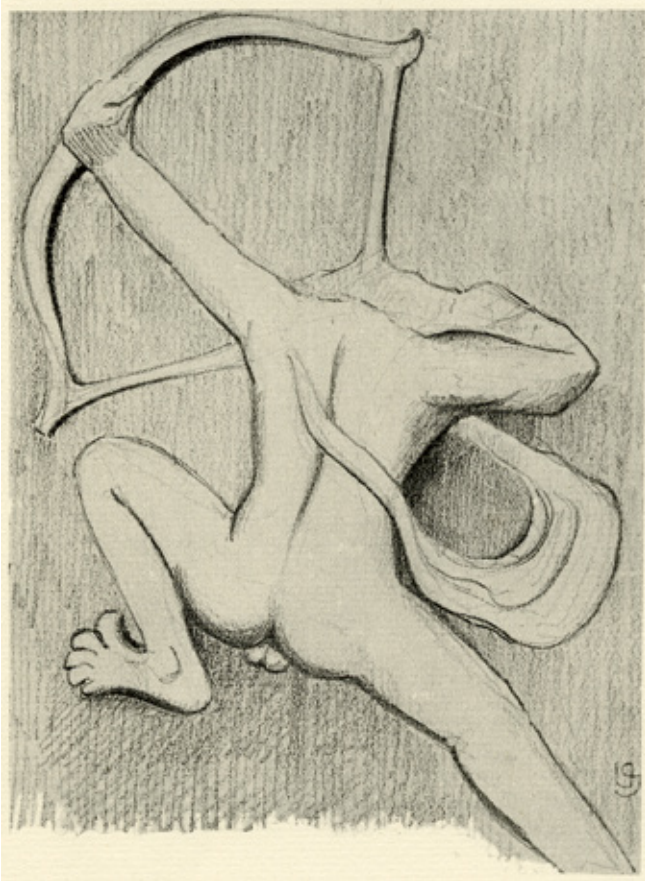


131 - VICTOR SEGALEN, GILBERT DE VOISINS & JEAN LARTIGUE. MISSION ARCHÉOLOGIQUE EN CHINE.

Une autre série, identique au numéro précédent.

131 bis - Lartigue (Jean). Mission archéologique. PHOTOGRAPHIE DE SEGALEN, GILBERT DE VOISINS ET LE SOUS-PRÉFET DE ZHAOHUAXIAN DEVANT L'ENTRÉE DE LA TOMBE DE DAME BAO SANNINAG, pendant les travaux de déblaiement, province du Sichuan. Entre le 2 et le 3 avril 1914.

Superbe épreuve photographique, tirée et numérotée à 10 exemplaires par le Musée Guimet, en 2005, d'après un négatif au gélatino-bromure d'argent sur plaque de verre (24 x 36 cm). Reproduction page 122.



L'archer barbare (n°130)

Le dernier retour



ous sommes en 1917. La guerre offre à Segalen un dernier retour vers la Chine. Sur la recommandation des sinologues Chavannes et Cordier, il est attaché comme médecin examinateur à une mission chargée de recruter des milliers de travailleurs chinois – *travailleurs de premier ordre, selon Foch, et de la meilleure tenue sous les rafales de l'artillerie moderne* – pour creuser les tranchées de la guerre. *Les loisirs de cette mission pourront être utilisés au gré des aptitudes...* Segalen compte poursuivre ainsi ses recherches archéologiques commencées en 1914, aidé en cela par une aide financière que vient de lui octroyer la Fondation Benoît-Garnier pour du matériel photographique. Il ne pourra poursuivre, comme il l'entendait, sa propre mission et découvrir de nouveaux *gisements bouddhiques*, se limitant à étudier, dans la région de Nankin, la sculpture de l'époque des Dynasties du Sud. Après avoir levé et expédié en France ses premières fournées de travailleurs nankinois – notre recruteur examinait deux cents chinois par jour – la mission se déplace vers le Yunnan où elle se heurte à des obstacles d'exploitation. Le médecin est mis en congé un mois à Shanghai. Il y reprend ses travaux littéraires et sinologiques et y fait la connaissance d'un nouveau compagnon d'aventure, Gustave-Charles Toussaint, qui lui donnera l'idée de son dernier livre, *Thibet*.

En juin 1917 il repasse une dernière fois par Pékin qu'il ne retrouve plus : *je déplore avec preuves constantes à l'appui que Péking n'ait pas brûlé d'un seul jet dans la nuit du 29 février 1912... Le ciel est évidemment resté le même. Le ciel visible. Mais le Fong-chouei, qui est précisément le ciel invisible, ou plutôt cette divination totale du Lieu, du Soi-même et du non-soi, – le Fong-chouei de Péking s'émiette, s'évapore, n'est plus.* (Lettre à Yvonne, 26 juin 1917). Segalen avait vécu à Péking avant ses grands bouleversements politiques. Il avait approché de près l'Empire plusieurs fois millénaire, immuable, et tenté d'en saisir quelques arcanes, du moins, en 1909, était-ce en-

core possible. Reléguant au royaume des accessoires sa plus féconde fiction, la Chine s'était irrémédiablement perdue. L'habitat des rêves devenait une métropole moderne avec ses ministères pour railways et ses cubes crénelés de ciment peu armé. (...) La Chine pour moi est close, sucée. De plus en plus, en étreignant jalousement mon butin (qui n'est pas fait de porcelaines et de laques, seulement), je m'en sépare, je m'en retire, je m'en vais. Il y a d'autres pays au monde. Il y a surtout « d'autres mondes ».

Le 18 juillet, affecté pour une dernière mission médicale sur le Dorise convoyant deux mille nouvelles recrues à Saïgon, Segalen quitte Pékin pour toujours. Il rejoint ensuite Hanoï et y stationne d'août à octobre 1917. Il y entreprend la composition des poèmes de *Thibet* et poursuit sa *Grande Statuaire*. Quelques aléas de voyage maritime retardent encore son retour en France. Il arrive à Marseille le 2 mars 1918.



132 - LA GRANDE STATUAIRE CHINOISE. Paris, *La Nouvelle Revue Française*, 1^{er} décembre 1955 ; in-8, broché.

Le texte de Segalen occupe les pages 1040 à 1062 de la revue.

Il s'agit de fragments de la préface et du premier chapitre du manuscrit, jusque là inédit, de *La Grande Statuaire* publiés à l'instigation de l'historien, spécialiste de l'Asie, René Grousset. Deux photographies et quelques dessins de Segalen.

133 - CHINE. LA GRANDE STATUAIRE. Texte établi par Annie Joly-Segalen. Postface de Vadime Elisseeff. Paris, Flammarion, 1972 ; in-8, broché.

208 pp. – non compris 16 ff. de photographies hors texte.

Édition originale. UN DES 55 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VÉLIN ALFA, seul tirage de tête.

Le germe de *La Grande Statuaire* remonte à décembre 1913, les premiers matériaux sont rassemblés dans les *Feuilles de routes* de 1914, la rédaction débute, en 1917, au cours du dernier séjour en Chine de Segalen, elle se poursuit dès son retour à Brest, en 1918.

Segalen n'aura pas le temps de la parachever : en novembre 1918, complètement épuisé, il doit cesser toute activité.



Si *La Grande Statuaire* couvre ses travaux et ses découvertes faites au cours de ses trois voyages en Chine, elle ne se réduit pas à un compte rendu sinologique. C'est davantage un livre de critique d'art qui s'inscrit dans la grande tradition, initiée au siècle des lumières, des livres du genre faits par des écrivains poètes. Bref, une histoire de la statuaire dans la Chine ancienne, « habitée », où la transcription de la pierre se veut vivante, partielle, passionnée.

Quand, pour la première fois, un œil européen s'empare d'une forme de pierre témoin de deux mille années du passé chinois, et que chaque coup de pioche fait tomber un peu plus du manteau de la terre, il monte une impression de possession personnelle, d'œu-

vre personnelle, telle que la seule description, longtemps après, prend un émoi d'aventure personnelle. Ce sont des statues de ce genre, des aventures de ce genre dont je parlerai surtout ici. Elles sont à peine « exhumées », à peine « déterrées », à peine « dépouillées »... elles sont vives. Elles gisent encore là-bas où nous les avons trouvées. Elles n'ont pas encore « figuré » dans un musée. Elles ne sont pas mortes une seconde fois. Mais, si l'on n'y prend garde, elles vont disparaître une bonne fois pour toutes : plongeant au fond des labours ou, découpées, servant de pierres meulières ou de moellons à bâtir.

*J'accepte de monter là-haut si dans les Temps au ris moqueurs
On dise que ma chute fut belle.*

– Mon cœur, qu'il en batte à chaque mot.

134 - ODES suivies de THIBET. Texte établi et présenté par Annie Joly-Segalen. Paris, *Mercur de France*, 1963 ; in-12, broché. 117 pp.

Édition originale de THIBET. UN DES 10 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN D'ARCHES, seul tirage de tête.

Trente-huit séquences parmi les plus achevées du manuscrit *Thibet* paraissent ici pour la première fois. Précisons que six séquences ont d'abord été publiées dans la revue *France-Asie* de septembre 1956, avant que *La Table Ronde* n'en publie huit autres le mois suivant. En juin 1958, sous le pseudonyme d'Henry Amer, Henri Bouillier présentait huit séquences supplémentaires dans le numéro 66 de la NRF.

Par deux fois Segalen manqua de parvenir au Tibet. La première fois, en novembre 1909, lors de sa première expédition chinoise avec Gilbert de Voisins, les conditions hivernales les avaient empêchées de franchir une passe de quatre mille mètres d'altitude qui les aurait amenés en plein milieu tibétain. La seconde fois, en août 1914, au cours de l'expédition archéologique qu'il menait avec Lartigue et Voisins, l'annonce du déclenchement de la guerre les obligea à rebrousser chemin. C'est pourtant cette contrée légendaire, fascinante pour l'imagination des voyageurs, qui allait devenir « le lieu et la formule » de la dernière tentative créatrice de Segalen, le Tibet, toit du monde *marqué d'un effroyable blanc*

sur les cartes où allait s'inscrire son ultime poème et s'élançer sa dernière expérience vers l'absolu – selon l'acception encore inédite du Docteur Faustroll : « Logiquement, la recherche de l'extrême-lointain, dans des mondes exotiques ou abolis, mène à l'absolu ».

XXIV

Si je n'écrivais ni chantais en mon langage bien français,
Blutant le grain d'œil entre mes lèvres,
Entre tous les parlers du monde aux mille voix ayant le choix
Prenant qui va de Paris à Sèvres,
— Je donnerais cent millions de sons élégants et discrets
Pour goûter ta rude mélodie...
Pour emprunter ton parler haut, Thibet, tes grandes voix dans le désert,
Le jet de ta rude épiphanie...
Tes jeux de mots assonancés: un son ! un saut : mots d'un seul ton...
Monosyllabes allités
Comme un thé beurré chaud et gras, versé du pot du marmiton
Coule sous les langues altérées
Comme un déferlé fleurissant couleur de langues et mantras
Que ces récitants
Ces rudes marcheurs au repos, ces escaladeurs aux sommets...
Ces diseurs de plus grande aventure
Quand le corps se détend avec la langue, et s'en remet
Aux mots escaladant l'aventure...

La rencontre que Segalen fit, en mai 1917, de Gustave-Charles Toussaint avait cristallisé ses regrets de voyageur et ravivé un nouveau germe d'œuvre. Juge consulaire à Shanghai, celui-ci était passionné par le Tibet qu'il avait souvent parcouru. Il en connaissait la langue et s'occupait alors de traduire le manuscrit d'un texte sacré du XVII^{ème}, acquis à une lamaserie du Lithang, en 1911. Le texte racontait les existences de Padmasambhava, fondateur du lamaïsme. La lecture que lui en fit son nouveau compagnon de voyage ajoutée aux évocations de l'inaccessible pays, devaient

marquer Segalen. *Toussaint est un peu à l'origine de mon poème Thibet*, écrit Segalen à sa femme, *car c'est en bramant au Thibet avec lui que j'en eus d'abord l'idée, puis l'audace.*

Ce lieu que Segalen n'aura jamais parcouru réellement, le poème tentera de le faire. Monter au Tibet par les mots offrait à Segalen une nouvelle aventure, exaltante, comme souvent au départ d'une ascension. *C'est une très longue et copieuse et substantielle Ode à celui des Pays le plus haut* – écrit-il alors à sa femme. *Bien que tout du pays : noms, pics, eaux vives, glaces, habitants, sentiments, êtres visibles et invisibles, vienne participer au chant, une bonne étendue est consacrée – emmêlée – à la paraphrase d'émotions non Tibétaines, mais d'un ordre équivalent. Voilà. Je n'ai pas pu cacher plus longtemps. Je ne te dis rien du détail des thèmes successifs, pour ne pas employer de force des mots qui déjà sont encabochonnés comme de dures pierres brillantes dans l'énorme pièce orfèvrée. Il y aura une cinquantaine de « laisses » ou « séquences », chacune de dix-huit à vingt vers. Soit cinquante pages. Une dizaine sont faites. Deux ou trois presque terminées. Une quarantaine sont posées ; et j'ai du bétail d'offrande à revendre pour nourrir copieusement les dernières. Ça ne ressemblera pas à grand'chose de connu.*

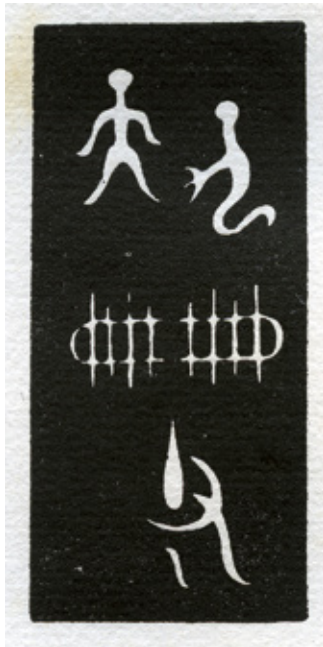
Le ton est entièrement trouvé. Aucun rapport, si ce n'est de tension et d'exalté avec mes Odes ; si ce n'est aussi le soin que j'apporte à l'éclatement de mes rimes, plus tressées, plus enlacées, plus Verbales qu'on ne le fit jusqu'ici. J'y travaille deux à trois heures par jour. Je le rumine. Je le reprends incessamment. L'effort est considérable et le demeurera jusqu'à la fin. Je ne songe point à le terminer avant des mois – des répit, des reprises. Mais il fallait coûte que coûte lui donner droit d'existence ; ces quelques semaines ont été entièrement dévorées par cela.

Le regret a toujours suscité plus d'hymnes, et plus beaux, que la possession satisfaite, avait-il écrit dans le *Double Rimbaud*. Pourtant le regret du voyageur ne fut pas la seule raison du poème comme celui-ci ne se substitua pas au voyage manqué. *Thibet*, est le poème de toutes les ascensions. A la différence des œuvres passées, il se bâtit moins qu'il ne jaillit. Il a cette vitalité dernière que possèdent les œuvres ultimes, celle aussi qui se manifeste contre la déchéance physique qui s'étend peu à peu dans l'organisme d'un poète – les cimes brumeuses et blanches qui se dressent ne supposent-elles pas des abîmes d'ombre et de ténèbres, une part plus obscure ?

Il exprime une dernière fois que la poésie et l'action ne sont pas inconciliables. *Pour moi, fatigué toujours*, écrit-il à Jules de Gaultier le 29 avril 1918, de Brest où il est revenu, *mais seulement des choses grossières, un peu diminué en muscles, ce sport vivant que j'aimais tant, je dois renoncer pour un temps à ces joies de donner des coups dans la matière (...) Et je me venge de ma chair moins robuste en en faisant un poème lyrique, d'escalade et d'effort, en mettant en lyrisme l'obtention montagnarde des hauteurs.*

Ainsi, par des jeux d'analogies, de transpositions, le paysage réel sculpté dans la matière imaginaire des mots, en vient à donner une image inversé du paysage spirituel du poète. Cette impossibilité initiale à gagner les hauts plateaux, impossibilité que le poème met également en abyme, ne renvoie-t-elle pas à l'impossibilité d'atteindre sa propre réalité ontologique? Serait-ce, pour conclure avec Henry Bouillier, une allégorie de l'être dont nous n'appréhendons que l'absence... ?

Thibet est un beau et grand (r)eceuil poétique dédié
Au dompteur éternel des cimes de l'esprit, Frédéric Nietzsche.



135 - THIBET. Édition intégrale des 58 séquences. Texte établi, présenté et annoté par Michael Taylor. Paris, *Mercur de France*, 1979 ; in-8, broché. 154 pp.

Seconde édition originale, « élargie », à partir du manuscrit de Thibet. UN DES 30 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VERGÉ D'ARCHES ARJOMARI, seul tirage de tête.

Certaines séquences du manuscrit conservé à la BnF présentent un état versifié bien calligraphié qui peut passer pour définitif. Les autres séquences, nombreuses, sont restées des ébauches en prose ou incomplètement versifiées, ou bien encore, sont placées dans un ordre provisoire (cf n°222 du catalogue *Victor Segalen* de la BnF).

Le long et remarquable travail de Michael Taylor a permis d'élargir le champ de publication de *Thibet*. Grâce lui soit rendu, même si, comme il le précise dans sa préface : *Par la force des choses, cette édition, qui établit non seulement un texte mais une lecture, est à la fois trop conjecturale et trop définitive : elle fige ce qui n'avait pas encore été fixé. Le poème Thibet ne pourra jamais trouver sa pleine réalité sur une page imprimée. Il reste, en somme, virtuel – non seulement inachevé mais inécrit. C'est le poème que Segalen effleura des doigts, et dont le lecteur survolera, sans pouvoir en sonder les blancs laissés intacts par cette édition, les pics émergeant du brouillard d'un manuscrit interrompu.*

136 - THIBET. Poème autographe manuscrit. *Où est le sol, où est le site, où est le lieu, – le milieu...* Une feuille papier « architecte morin » (20,5 x 27 cm).

Il s'agit de la dernière séquence du premier des trois cycles de *Thibet*, le cycle « To-Bod ». Elle est ici numérotée « X^e environ », et correspond respectivement à la vingtième et vingt-et-unième séquence des deux premières éditions en librairie (n° précédents).

Comme nous l'avons déjà dit et redit, les manuscrits de Segalen en circulation... etc. (cf les numéros 23, 92 & 113)

X e canton

Où est le sol, où est le site, où est le lieu, - le
milieu,

Où est le pays promis à l'homme?
Le Voyageur voyage & va ... Le Voyant le tient
sous ses yeux.

Où est l'inconnu que l'on dénomme:
Népinakô dans le Poyail, & Padma-Skod,
Kwas-Padma-Mitor

Aux rudes syllabes agrégées!
Dites, dites, moi-même errant; dites, moi-même furieux,
- encore:

Où est l'Atlantide émergée?
J'ai trop de fois cinglé, oublié les contours du
monde inondé

Où cœur ni osseau ni pas ni port.
Où est le fond? Où est le mont annoncé
d'apothéose?

Où vit cet amour inabordable?
à quel accueil le présentera, - à quel accueil
le reconnaître?

Où trône le Dieu toujours à naître?
Est-ce en toi-même ou plus que toi, Pôle-Thibet,
Empereur-Om?

Où brûle l'Enfer promis à l'Éte?
Ce lieu de gloire & de désair, le lieu d'aimer
& de combattre...

- Où gît mon royaume terrien?

Fatigue qui vient : lente et leste, avec ce beau pas d'éléphant

137 - LA PROMENADE PRÉFÉRÉE de Segalen, en forêt de Huelgoat & LA TOMBE DE L'ÉCRIVAIN. Deux dessins exécutés au lavis d'encre de Chine par Paul Marzin – peintre à Huelgoat – pour l'exposition Victor Segalen organisée par Jean Loize en 1944 à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa mort (24 x 32 cm).

Le premier dessin représente le site où Victor Segalen fut retrouvé mort par Yvonne, son épouse, le 23 mai 1919. Deux jours plutôt, au cours d'une promenade solitaire, un "sicot", comme le nomment les bretons, c'est-à-dire une racine pointue et coupante, tranchée en biais presque à ras du sol, lui aurait percé l'artère tibiale au dessus de la cheville. La jambe portait encore un garrot rudimentaire que Segalen avait confectionné avec sa cravate et un mouchoir pour juguler l'hémorragie qui l'emporta. Un petit Shakespeare, marqué, entre deux pages d'*Hamlet*, d'une photographie de son épouse, gisait à ses côtés.



Beaucoup d'encre a coulé depuis, s'agissait-il vraiment d'un accident, ne serait-ce pas plutôt un suicide, une mise en scène... tant il paraît curieux de disparaître ainsi quand on est médecin, de surcroît un médecin de guerre rompu aux actes chirurgicaux d'urgence acquis sur le front. Avoir lutté en Chine contre une épidémie de peste (qui tua son prédécesseur), avoir lutté à Brest contre la grippe Espagnole, si meurtrière, et finir sur un sicot... Quelle malchance ! Et

pour avoir vécu à 41 ans tout ce qu'il avait vécu, il fallait bien, comme dit l'adage, avoir " une santé de fer ". Ironie du sort, c'est peut-être ce fer qui aura usé notre poète. Sans le savoir, car on ne connaissait ni ne décelait encore cette maladie génétique héréditaire, Segalen était certainement hémochromatosique – comme l'était son fils Yvan et comme le sont les enfants de celui-ci (l'un d'eux, Hervé Segalen, est d'ailleurs le Président de l'AHP, l'Association Hémochromatose Paris). L'hémochromatose est une maladie causée par une surcharge de fer dans le sang qui, si vous n'êtes pas régulièrement saigné, vous détruit sournoisement vers la quarantaine. Elle a des conséquences funestes pour le cœur, le pancréas et le foie qu'elle gratifie d'une cirrhose quand bien même vous n'auriez jamais touché à une goutte d'alcool.

Mais surtout, elle entraîne de grandes fatigues et de sévères dépressions. *Je suis lâchement trahi par mon corps* – écrit Segalen à Jean Lartigue le 21 avril 1919, dans une de ses dernières lettres – *Voici longtemps qu'il m'inquiète, mais il m'obéissait pourtant et je l'ai entraîné dans pas mal de randonnées qui en apparence n'étaient pas faites pour lui. Depuis cinq ou six ans, c'était au prix d'une énergie spontanée mais consciente ; d'une usure, sans réparation. Mon entrain pouvait donner le change. Il n'allait pas sans une angoisse secrète. Je sais maintenant que j'avais raison. M'arrêter plus tôt eût été tomber plus tôt. (...) Syphilis : 0. Anémie : 0. Paludisme : 0. Depuis l'examen très consciencieux qu'ont fait de moi Le March'adour et Delahet, je dois être fixé : je n'ai aucune maladie connue, reçue, décelable. Et cependant " tout se passe comme si " j'étais gravement atteint. Je ne me pèse plus. Je ne m'occupe plus de remèdes. Je constate simplement que la vie s'éloigne de moi. Quel rapport avec le drame de la forêt d'Huelgoat ? Aucun, sinon toujours l'ironie du sort : suicide ou accident, Segalen est mort d'une saignée qui aurait dû le sauver.*

Le second dessin représente la tombe où le poète fut inhumé, le 24 mai 1919.



Une relique de la bibliothèque de Victor Segalen

138 - AKSAKOW (M. A.). Un Cas de dématérialisation partielle du corps d'un médium. Enquête et commentaires. Paris, *Librairie de l'Art indépendant*, 1896 ; in-12 (13 x 20 cm) broché. 221 pp.

Édition originale française.

Exemplaire de Victor Segalen comportant sur la couverture sa signature autographe et des mentions manuscrites de lieu et date ainsi que le timbre à l'encre de ses initiales.

Exemplaire fatigué, trimbalé, bousculé, les couvertures sont doublées. Précieuse relique cependant.



Gilbert de Voisins



aglioni ! célèbre Sylphide de l'époque romantique, italienne d'origine suédoise qui imposa le tutu et la technique aérienne des pointes. Poursuivie et adulée par Vigny,

Musset et autres Hugo, légère mais non volage, elle épousa le Comte de Voisins en 1832, divorça en 1835. Elle eut un fils et un petit-fils, Auguste Gilbert de Voisins (1877-1839) qu'elle rejoignit au manoir de Montolivet, à Marseille, après une impressionnante carrière internationale. L'enfance de celui-ci fut merveilleusement bercée des récits de ce saint patron des ballerines (sa tombe est toujours honorée par des danseuses qui y déposent leurs petits chaussons) qui lui transmet sa fantaisie, son goût des voyages et italianisa son prénom un peu sévère.

La mère d'Augusto, Sozonga Ralli, était anglaise et appartenait à une grande famille de négociants d'origine grecque qui possédait des comptoirs dans toute la Méditerranée. C'est d'ailleurs à la faveur d'une visite à un oncle d'Afrique du Nord, en mars 1897, que Gilbert de Voisins entra dans l'intimité de Pierre Louÿs. L'écrivain à succès de *Bilitis* et d'*Aphrodite* s'était réfugié à Alger pour se consoler du mariage de Marie de Heredia avec Henri de Régner. Charmé par la dévotion passionnée que lui manifesta d'emblée ce jeune homme épris de littérature, Louÿs se prit d'amitié pour Augusto. Peut-être même, comme André Gide, avait-il eu vent de *La Revue méditerranéenne* que Gilbert de Voisins avait fondée quelques années plus tôt avec des camarades de lycée – Edmond Jaloux, Henry Roberty, Albert Brandenbourg (qui prendra le pseudonyme d'Albert Erlande), Théodore Lascaris (futur traducteur de Shakespeare et collaborateur de la première NRF), François-Félicien Durand (futur Francis de Miomandre qui évoquera cette époque dans *Écrit sur de l'eau*, en 1908), Joseph Delétraz, Constantin Photiadès – bref, tout le petit groupe de la rue des Tonneliers qui, avec ferveur, relayait à Marseille les nouvelles tendances littéraires parisiennes. La disparition de son père, survenue également en 1897, laissa

Gilbert de Voisins immensément riche et libre de s'installer à Paris pour se consacrer entièrement aux Lettres.

Voisins se plaça sous l'ascendant de Louÿs qui devint son mentor et son confident. D'une nature fragile, hypersensible, il était souvent en proie à de violentes attaques nerveuses semblables à des crises d'épilepsie. Augusto, comme il s'en ouvrit à Louÿs, et plus tard à Segalen, vivait parfois en brusque conflit avec une homosexualité latente qu'il abhorrait et tentait épisodiquement d'éradiquer. On le disait neurasthénique, tour à tour sédentaire au point de passer des jours enfermés dans une inaction apathique ou voyageur entreprenant d'incroyables périple autour du monde en solitaire ou en compagnie de sa mère qui partageait sa vie. *Il était tantôt taquin jusqu'à la méchanceté, tantôt généreux jusqu'à la chevalerie la plus médiévale ; aimant le rire et la gaieté comme un enfant ou plongé dans un spleen si âcre qu'il pensait obstinément au suicide ; toujours fantasque, changeant, avec des façons de grand seigneur et un fond de bohème romantique ; spontanément baudelairien et d'un imprévu qui aboutissait à une véritable monotonie de la surprise. Tous ses amis le chérissaient mais il les exaspérait souvent par les bizarreries de son humeur. Rien ne me paraît plus surprenant – poursuit Edmond Jaloux (*Les saisons littéraires*, p. 122 et suivantes) – que l'atmosphère qui régnait autour de lui. Des personnages le plus souvent singuliers s'y succédaient : écrivains, officiers de marine ou d'armées coloniales, explorateurs. Un certain goût du fantastique ou de la nostalgie nous réunissait tous ; on passait des nuits entières à lire à haute voix des contes de Kipling, de Maupassant, de Stevenson, de Pierre Mille. Souvent arrivait un peintre andalou ou un zoologiste anglais, un philologue français adonné au tibétain ou une danseuse russe.*

Pierre Louÿs encouragea et suivit de près les débuts littéraires de Gilbert de Voisins. Il s'entremet pour lui ouvrir le *Mercur de France*, revit et corrigea ses premiers manuscrits, *La Petite Angoisse*, *Pour l'Amour du Laurier*, *le Démon secret*, révisa au pistolet *le Bar de la Fourche* où le magnifique *Enfant qui prit peur*. C'est Louÿs également qui présenta Gilbert de Voisins à Claude Farrère qui le présenta ensuite à Victor Segalen. Ce dernier fut à son tour séduit par la personnalité d'Augusto. Le 10 décembre 1908, il écrivait à son ami Max Prat : *Bargone possède, en son ami Gilbert de Voisins – qui devient lentement le mien – un être noble, et dont certaines proses l'enthousiasmeraient, et chez qui je passe des nuits délicates, à*

dire, à entendre, ou à composer des mots assemblés et rythmés selon l'heure et le caprice. Bargone «fume», et l'Odeur sert de soutien aux pensées les plus évaporées. Je ne sais ce que deviendra cette liaison. Je te la dis, pour qu'elle devienne plus tard, tienne, ainsi que tout ce que j'aime. C'est en tous cas dans l'accueillant et très prisé appartement d'Augusto, 42 rue de Berri, où l'on se retrouvait assidûment pour la littérature ou l'opium (grâce à Farrère et Louis Laloy, Voisins y avait installé une véritable fumerie), que Segalen eut le loisir de fréquenter, pour sa seule période mondaine, le milieu littéraire contemporain (le n°153 vous renseignera sur quelques habitués) – c'est là aussi, durant cet hiver 1908-1909, que les deux amis fomentèrent leur première et audacieuse équipée dans la Chine des cinq Royaumes, agrémentée d'un court périple japonais. Avec une délicatesse acrobatique et exquise (lettre de Segalen à Yvonne), Voisins devait acquitter tous les frais du voyage : ne profitait-il pas des connaissances en chinois de son compagnon comme de ses compétences pour les maladies nerveuses qui le rassuraient et sur lesquelles il fondait beaucoup d'espoir ? D'ailleurs, durant ce long périple, Augusto n'eut à souffrir d'aucune « crise d'épilepsie »...

Des sinologues modernes ont un peu raillé nos explorateurs sur le luxe et l'importance des moyens engagés lors de cette première excursion, stigmatisant les lits métalliques ou la baratte de beurre du Poitou qui les suivaient à dos de coolies – c'était sans connaître l'original personnage avec lequel Segalen s'était embarqué, aventurier mondain qui menait dans les détails une existence à la « des Esseintes » dont le souci du confort n'avait d'égal que sa grande libéralité – Voisins finança d'ailleurs la venue à Pékin, en janvier 1910, de l'épouse et du fils de son compagnon et réitéra largement ses prodigalités en 1914.

Les livres de Gilbert de Voisins que nous proposons ici, sont, pour la majorité, ses propres exemplaires, pratiquement tous sur grand papier, reliés à son goût. Chaque volume comporte une dédicace, tantôt laconique tantôt humoristique, que l'auteur s'écrivit à lui-même au jour de leur parution.

En octobre et décembre 1915, il ajouta à la suite de chacun de ses « libellé-à-soi-même » un nouveau paraphe à l'intention de Loulouse ou Loute, surnoms de Louise de Heredia, qu'il venait d'épouser en seconde nocces. Rappelons que Louise avait d'abord été la femme de Pierre Louÿs, le mariage eut

lieu en 1899. Augusto était alors devenu le familier, joyeux et prévenant, du jeune ménage. Sa mère, Sozonga, appréciait beaucoup la fille cadette du poète des *Trophées* qui lui rendait visite presque journellement et recueillit même son dernier souffle en avril 1906 – ce détail aura son importance par la suite, quand il s'agira de convaincre Augusto, vieux célibataire, orphelin inconsolable et fortuné, que sa mère avait déjà naguère élu sa bru idéale.

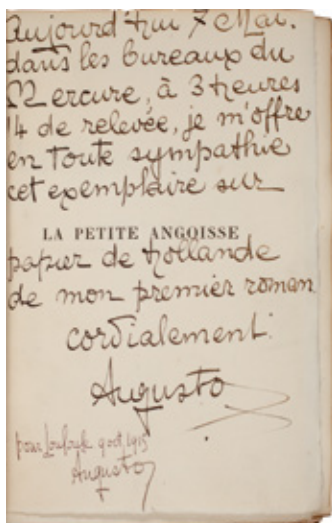
Lorsque la bise fut venue rue de Boulainvilliers où la plume de Pierre Louÿs se dispersait fastidieusement, Augusto aida celui-ci financièrement et fort généreusement, tout en s'occupant de soutenir moralement sa jeune épouse dans les déboires conjugaux que, volage ou désargenté, il lui causait. Qui se souvient encore, qu'en 1910, ne pouvant acquitter la note du Grand Hôtel de Tamaris, Louise y fut laissée en gage plusieurs semaines par son époux parti gagner l'argent du séjour consommé? Bien évidemment, c'est avec son tact coutumier qu'Augusto agissait, sans qu'il n'ait jamais à trahir sa loyauté pour l'un ou l'autre des conjoints. Lorsque le couple se désagrégea complètement, en 1913, le clan Heredia-Régnier-(Feu-Maindron)-Doumic, dont on connaît le tropisme pour la générosité et la délicatesse, manigança astucieusement pour circonvenir le Comte de Voisins et solder son amitié avec Pierre Louÿs dans un scabreux vaudeville où Louise, fraîchement divorcée, était devenue le pompon. L'histoire fit alors beaucoup de bruit et le tout Paris se gaussa ouvertement de ces triviales manœuvres matrimoniales. Aussi, la seconde expédition chinoise de 1914 que Segalen et Lartigue tentaient alors de monter le plus archéologiquement du monde, malgré leurs maigres appointements d'officier marinier, survint fort à propos : en rejoignant ces derniers, outre l'aubaine des quarante mille francs qu'il leur apportait, Augusto faisait mourir la vilaine rumeur parisienne qui disparaissait avec lui de l'autre côté du monde. Discrètement retardé, son mariage avec Louise de Heredia, eut lieu civilement, et par procuration, étant donné la guerre, en juin 1915. Dieu consacra leur union dix ans plus tard, 15 jours après la mort de Pierre Louÿs.



139 - LA PETITE ANGOISSE. Roman. Paris, Société du Mercure de France, 1900 ; in-12 (13 x 18,5cm), bradel plein vélin crème à rabats, tête rouge, dos lisse, titre en long gravé en rouge, couverture conservée, non rogné (reliure de l'époque). 384 pp.

Édition originale du premier livre de Gilbert de Voisins.

UN DES 5 EXEMPLAIRES IMPRIMÉS SUR PAPIER DE HOLLANDE, seul tirage de tête. Exemplaire de l'auteur comportant ce bel envoi a. s. : *Aujourd'hui 7 mai, dans les bureaux du Mercure, à 3 heures 14 de relevée, je m'offre en toute sympathie cet exemplaire sur papier de Hollande de mon premier roman, cordialement. Augusto.* 15 années plus tard, Gilbert de Voisins a rajouté cette seconde dédicace manuscrite : *pour Loulouse, 9 octobre 1915, Augusto.*



140 - LA PETITE ANGOISSE. Autre exemplaire. Demi-basane prune, dos à nerfs, couvertures conservées, non rogné (relié par les mutilés de guerre).

UN DES 5 HOLLANDE, seul tirage de tête. Envoi a. s. : *à mon cher cousin Auguste pour qu'il lise mon livre sur papier convenable. En toute amitié. Augusto. Paris ce 3 juin 1900.* Dos de la reliure un peu frotté, un plat en passe de céder.

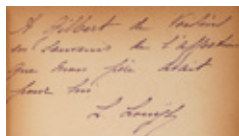
141 - LA PETITE ANGOISSE. 1900. Broché.

Exemplaire ordinaire. Envoi a. s. : à Eugène Montfort, affectueux hommage de l'auteur. A. Gilbert de Voisins.

142 - LES JARDINS, LE FAUNE ET LE POÈTE. Édition de la « *Libre Esthétique* », 1903 ; in-12 (18,5 x 13 cm), bradel demi-vélin crème, tête dorée, couverture conservée (reliure de l'époque). 32 pp.

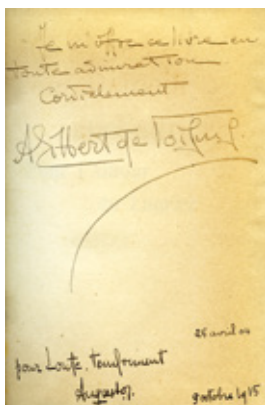
Édition originale, tirée à 100 exemplaires sur vergé de Hollande, de la conférence faite par Gilbert de Voisins au Salon de la Libre Esthétique le 3 mars 1903. Envoi a. s. : pour Alexandre Otero, avec les amitiés de l'auteur. Voisins.

143 - LES JARDINS, LE FAUNE ET LE POÈTE. 1903. Broché.



n°146

144 - POUR L'AMOUR DU LAURIER. Roman. Préface de Pierre Louÿs. Paris, Ollendorff, 1904 ; in-12 (13 x 18 cm), bradel plein vélin crème à rabats, tête rouge, dos lisse, titre en long gravé en rouge, couverture conservée, non rogné (reliure de l'époque). XII & 376 pp.



Édition originale.

UN DES 10 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE, seul tirage de tête.

Exemplaire de l'auteur enrichi de cet envoi a. s. : *Je m'offre ce livre en toute admiration. Cordialement. A. Gilbert de Voisins. 26 avril 1904. Onze ans plus tard : pour Loute, tendrement. Augusto. 9 octobre 1915.*

145 - POUR L'AMOUR DU LAURIER. Demi-maroquin rouge, dos à nerfs, tête or, couverture conservée (Desnaux).

Édition originale, tirage courant enrichi d'un envoi à Monsieur Paul Alfassa, hommage de l'auteur. Gilbert de Voisins, 1904.

146 - [José-Maria de HEREDIA] CHENIER (André). LES BUCOLIQUES. Publiées d'après le manuscrit original dans un ordre nouveau avec une préface et des notes par José-Maria de Heredia. Paris, « Maison du Livre », 1907 ; in-8 (14 x 20 cm), demi-maroquin marron à coins, tête or, couvertures et dos (Charles Meunier).

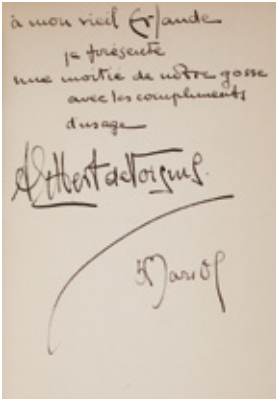


Exemplaire relié au chiffre de Gilbert de Voisins enrichi de ce bel envoi : A Gilbert de Voisins, en souvenir de l'affection que mon père avait pour lui. Louise Louÿs.

Gilbert de Voisins a fait relier dans l'exemplaire une belle lettre (3 pp. in-8) que José-Maria de Heredia lui adressa Pour l'Amour du Laurier : (...) J'ai lu, non sans quelque étonnement, mais avec le plus vif plaisir, d'un trait, sans le pouvoir quitter, ce conte prestigieux, singulier et symbolique. J'en ai admiré la fantaisie spirituelle, grandiose ou dramatique, servie par une langue excellente, colorée, savante et poétique (...)

Voulez-vous me permettre deux petites observations dont vous pourrez profiter lors d'une nouvelle édition que je vous souhaite prochaine ? La tête d'Orphée fut jetée dans l'Hèbre par les Bassarides qui le déchirèrent et retrouvée sur le rivage de Lesbos. D'autres mythographes disent sur les rives du Mèlès. C'est déjà plus près de la Troade. Mais je n'ai jamais oui dire qu'elle ait été portée jusqu'au Scamandre. La seconde observation concernera un curieux lapsus qui étonnera les familiers du Nouveau Testament. (...) Pardonnez-moi, cher Monsieur, ces observations que je ne vous fait assurément point par pédantisme, mais bien par sympathique intérêt et qui auront de moins, à vos yeux, le mérite de vous prouver avec quel soin j'ai lu votre beau livre. (...) Veuillez me mettre aux pieds de Madame de Voisins en lui témoignant encore ma reconnaissance pour l'intérêt qu'elle a pris à ma fille (...).

147 - [En collaboration avec Albert ERLANDE] FEHL YASMIN. Notes de Voyages. Frontispice gravé d'Armand Rassenfosse. Liège & Paris, Aug. Bénard et H. Floury, 1905 ; in-12 (12,5 x 19 cm), bradel plein vélin crème à rabats, tête rouge, dos lisse, titre en long en rouge, couverture (*reliure de l'époque*). 130 pp.



Édition originale dont il n'a pas été tiré de grand papier.

Exceptionnel exemplaire de Gilbert de Voisins comportant : un premier envoi signé d'Erlande à Augusto, son frère d'armes, 5 mars 1905 – un second envoi signé de Gilbert de Voisins à *mon vieil Erlande*, je présente une moitié de notre gosse avec les compliments d'usage. 5 mars 1905 – enfin, un troisième envoi a. s. pour Loulouse (Samedi 9 octobre) Augusto.

Le volume est également enrichi sur onglets : du dessin original au crayon du frontispice (14 x 9 cm) comportant dans les marges des annotations d'Armand Rassenfosse, dessin sur une carte adressée à Gilbert de Voisins

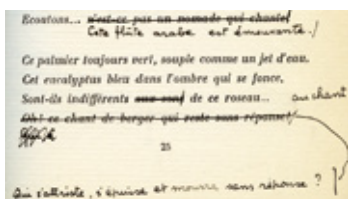
– d'une carte (14 x 9 cm) également adressée de Liège par le peintre graveur à notre poète comportant au verso un état gravé à l'eau-forte du frontispice, état annoté et commenté par l'artiste tout au long des quatre marges du tirage.

– d'une belle épreuve (15 x 10 cm) d'une gravure non retenue, également annotée.

De plus, l'exemplaire comporte huit placards d'imprimerie abondamment corrigés par nos deux auteurs et, sur un billet joint, les salutations empessées du chef d'atelier.



Poète et romancier, spécialiste de John Keats, ami de jeunesse de Gilbert de Voisins, Albert Erlande, est le pseudonyme d'Albert Brandenburg (1878-1934). Méditerranéen de nationalité anglaise, il s'engagea dans la Légion étrangère, en 14, avec les étudiants russes de Paris et se retrouva dans les troupes noires expédiés dans les boues du Nord – *son aventure militaire restera parmi les équipées les plus sauvages de la guerre* – qu'il se retire sans plus d'une époque qui, d'un poète, fait pour un temps un massacreur perdu dans la cohue des bataillons d'Afrique, témoignera Segalen qui fut amené à le soigner à l'Hôpital Maritime de Brest, en octobre 1915, après qu'il ait été évacué du front. Segalen lui obtiendra une solide réforme temporaire et une année de paix ensoleillée à Marseille.



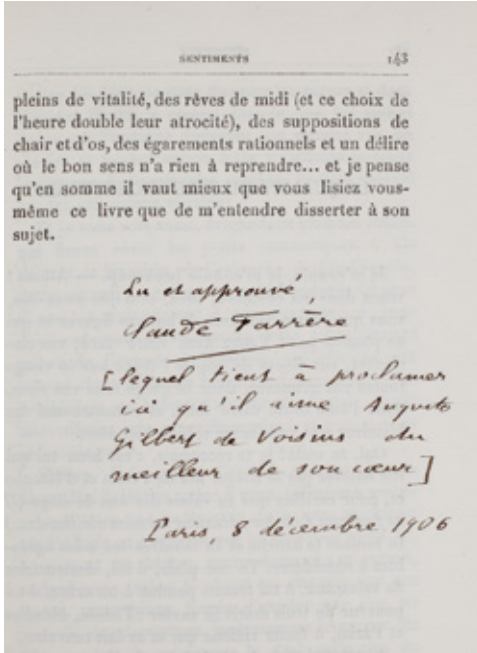
148 - SENTIMENTS. Paris, Société du Mercure de France, 1905 ; in-12 (13 x 18 cm), bradel plein vélin crème à rabats, tête rouge, dos lisse, titre en long en rouge, couverture, non rogné (*reliure de l'époque*). 266 pp.

Édition originale. UN DES 15 HOLLANDE, seul tirage de tête.

Exemplaire de l'auteur enrichi d'un double envoi a. s. : pour Gilbert de Voisins, en témoignage de haute estime, A. Gilbert de Voisins. 27 juin 1905 – pour Loulouse, Augusto, 9 octobre 1915.

Il est également enrichi d'une très spirituelle lettre de l'écrivain René Boylesve à propos du chapitre que Gilbert de Voisins lui a consacré ; de même, Claude Farrère, a ajouté

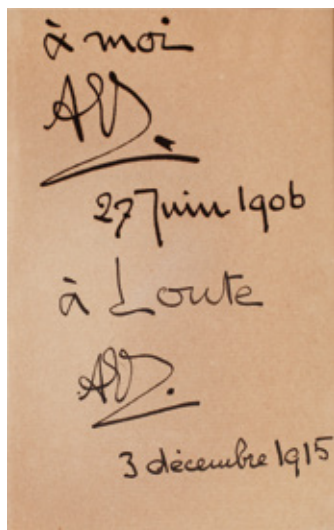
une note manuscrite à la fin du commentaire de l'auteur aux contes de la *Fumée d'Opium* : lu et approuvé, Claude Farrère [lequel tient à proclamer ici qu'il aime Augusto Gilbert de Voisins du meilleur de son cœur] Paris, 8 décembre 1906.



Recueil attachant de sensations et souvenirs, songeries mélancoliques, badauderies parisiennes, critiques par subterfuges et divagations littéraires qui démontrent le goût sûr – notamment pour la poésie – et l'érudition de Gilbert de Voisins. On distinguera *Le Kiosque vert près de l'étang* parce que l'on y parle de livres et de bibliothèque avec bonheur – que sont devenus, parmi certains, *Les Petits Poèmes* de Baudelaire arrachés, au mépris de toute bibliophilie, à l'exemplaire courant, le précieux recueil des *Cinquante poèmes* découpés dans la jeunesse de Paul Valéry, le carrollien *Voyage à l'île de Vazivoir* habillé de bélogua mauve, la *Tentation de Saint-Antoine* illustré de dessins d'Armand Rassenfosse et d'ornementations musicales de Claude Debussy, la lancinante *Complainte des rideaux de bois rouge* d'Ary Cellero ou l'exemplaire enchanté de *Connaissance de l'Est* dont la couleur de couverture tient le milieu entre celle d'une sauce végétale et celle d'une eau stagnante, qui n'est point paginé, n'a pas de table des matières, où

l'on se perd comme dans un labyrinthe d'idoles et de qui le titre même, si paradoxal et si exact, évoque le traité de stratégie ou le pamphlet sur le démantèlement des forteresses?

"Qui voit les rives de la Seine voit nos peines".



à moi
AGV
27 juin 1906
à Loute
AGV.
3 décembre 1915

149 - * * * LES MOMENTS PERDUS DE JOHN SHAG. Avec une préface de Gilbert de Voisins. Paris, Sansot & C^{ie}, 1906 ; in-12 (10 x 17,5 cm), bradel plein vélin crème à rabats, tête rouge, dos lisse, titre en long en rouge, couverture conservée, non rogné (*reliure de l'époque*).

XI & 114 pp., 1 f. (A.I.).

Édition originale. UN DES 15 HOLLANDE, seul grand papier. Exemplaire de l'auteur enrichi d'un double envoi a. s. : à moi AGV, 27 juin 1906 – à Loute, AGV, 3 décembre 1915.

Redécouvrez ces *Moments perdus* entre *le Spleen de Paris*, *Retour* (extraordinaire poème publié anonymement en 1915 à 50 exemplaires, dont on désespère de trouver le moindre renseignement), *le Cornet à Dés*, *Labyrinthes* ou *Samsara*.

150 - LES MOMENTS PERDUS DE JOHN SHAG. 1906.

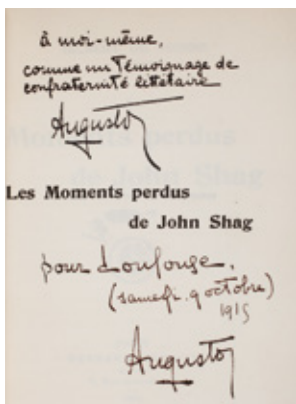
Autre exemplaire, broché, du tirage ordinaire.

Avec une lettre inédite de Segalen à Gilbert de Voisins.

151 - GILBERT de VOISINS. LES MOMENTS PERDUS DE JOHN SHAG. Paris, Bernard Grasset, 1909 ; in-12 (13 x 18,5 cm), demi-marquin bleu nuit, dos à nerfs, tête or, couvertures, dos, non rogné (Mérienne). X & 233 pp.

Seconde édition en grande partie originale, avec le nom de l'auteur. Elle est augmentée de 71 poèmes.

EXEMPLAIRE SUR PAPIER DE HOLLANDE, numéroté 7, comportant ce double envoi a. s. : à moi-même, comme un témoignage de confraternité littéraire. Augusto. Puis : pour Loulouse (samedi 9 octobre 1915). Augusto.

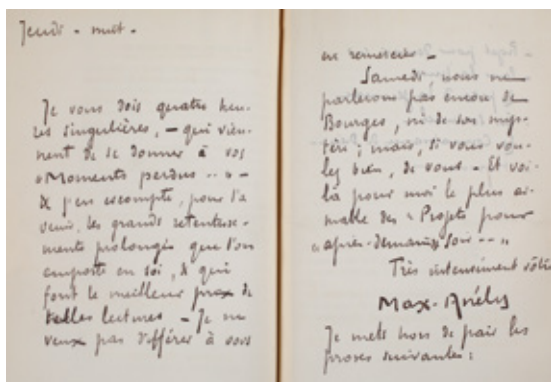


Exemplaire enrichi de 10 lettres autographes signées adressées à Gilbert de Voisins à propos de ses *Moments perdus* :

Lettre de Jacques Boulenger (4 pp.), Louis Bertrand (une carte), des frères Tharaud (4 pp.), Marcel Boulenger (1 p.), une très belle lettre d'amour (ou d'affaire) en arabe (1 p.), une mystérieuse carte photographique, non signée – probablement Constantin Photiadès – adressée « à mon esclave », qui représente le Château de Marveyre à Marseille (aujourd'hui, annexe du ministère de l'Agriculture), une lettre de G. Aicard (4 pp.) et d'un sieur Tesseire (1 p), Hélène Desfernoy...

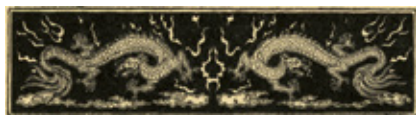
Insérée entre *Le Miroir* et *La Fenêtre*, une lettre signée de Max Anély (3 pp.in-12) : Jeudi – Nuit. Je vous dois quatre heures singulières, – qui viennent de se donner à vos « Moments perdus » – & j'en escompte, pour l'avenir, les grands retentissements prolongés que l'on emporte en soi, & qui font le meilleur prix de telles lectures – Je ne veux pas différer à vous en remercier. Samedi, nous ne parlerons pas encore de Bourges, ni de son mystère ; mais, si vous voulez bien, de vous. Et voilà pour moi le plus aimable des « Projets pour après demain soir... » Très Intensément vôtre. Max Anély. Je mets hors de pair les proses suivantes : *Projet pour demain soir – Pour la Lune – Le prix de la jeunesse – En sommeil – La connaissance de Dieu – Hymne.*

Il est exceptionnel de trouver une lettre de Segalen à Gilbert de Voisins, simplement parce que ce dernier brûla, peu de temps avant sa mort, toute la correspondance qu'il reçut de lui. Il en fit de même avec les lettres qu'il lui envoya, après les avoir récupérées auprès d'Yvonne Segalen.



152 - LES MOMENTS PERDUS DE JOHN SHAG. 1909. Demi-marroquin rouge, nerfs, tête or, couvertures.

Tirage ordinaire. Envoi a. s. : à mon vieux Paul, en toute sympathie. John Shag. 1909 (il s'agit de Paul Alfassa).



153 - LE DÉMON SECRET. Paris, Ollendorff, 1907 ; in-12 (14 x 19 cm) ; demi-marroquin brun à coins, dos à nerfs au chiffre de l'auteur, tête dorée, couverture et dos, non rogné (reliure de l'époque). 280 pp.

Édition originale. UN DES 15 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER DE HOLLANDE, seul tirage de tête.

Extraordinaire et exceptionnel exemplaire de l'auteur : outre le double envoi a. s. : à moi-même en témoignage d'une très vive admiration et d'un profond respect. Cordialement, Augusto (en 1907) – pour Loulouse, tendrement, Augusto (en 1915)

– il est enrichi, au gré des pages, de 58 signatures autographes, de 13 lettres manuscrites adressées à l'auteur, de

2 croquis à l'encre et 2 commentaires dans le texte... on ne compte pas les nombreuses corrections autographes.

Des amis, des amants, des maîtresses, des fumeurs, des écrivains, des poètes... identifiables ou non. Binet-Valmer, *le frère et l'ami de chaque jour*, dédicataire de ce journal neurasthéniquopiumal, Francis Jammes, Claude Farrère qui signe tour à tour le vieux Claude ou le Lieutenant de Vaisseau Bargone, Francis de Miomandre, Elémir Bourges, Gérard d'Houville puis Marie de Régnier et son époux Henri de Régnier, Ethel Wood, Paul Alfassa, Muhlfeld, Jules Marsan – maître de l'auteur – Charles de Polignac, André Cuillier, Rally-Scaramanga, Pourriol et Loriot – invétérés fumeurs –, le Chinois de la rue Lepelletier comme le préparateur de la fumerie du Trocadéro, Louis Thomas, Constantin Photiadès, Rassenfosse, Sébastien-Charles Leconte, Albert Erlande, Edmond Jaloux, René Boylesve, pour n'en citer que quelques-uns...



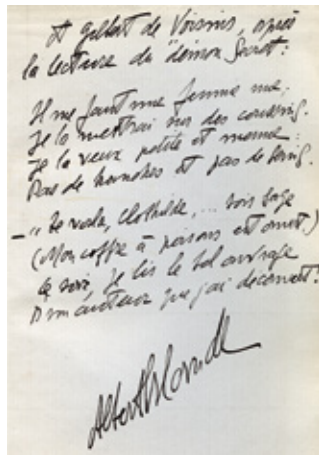
Max Anely

Bien évidemment, l'auteur des *Stèles* a également signé l'exemplaire plutôt deux fois qu'une : Max Anely page 51, Victor Segalen page 165 – la signature de son épouse apparaît quelques pages suivantes.

Les lettres insérées dans le volume ont trait au roman et abordent le plus souvent des questions liées à l'opium. Parmi les signataires : Pierre Valdagne, Jules Marsan, René Boylesve, Camille de Sainte-Croix, Armand Rassenfosse – belle et surprenante lettre du peintre liégeois – P. Hepp, Fernand Gregh ou Albert Erlande.

La journée du 16 novembre se clôt sur une curieuse note manuscrite de Farrère : ce chapitre, sensiblement inférieur au reste du livre, tant par l'inspiration que par la facture, appartient non pas à Gilbert de Voisins, mais à Claude Farrère, qui l'écrivit sans grand succès, mais avec assez de vraisemblance pour que la critique s'y soit irrémédiablement trompée.

Victor Segalen



154 - LE DÉMON SECRET. 1907. Demi-marouquin rouge, nerfs, tête or, couvertures (G. Desnaux).

Tirage courant enrichi de cet envoi a. s. : à Paul Alfassa, en témoignage d'une certaine sympathie. Voisins, 1907.



155 - LE BAR DE LA FOURCHE. Paris, Arhème Fayard, s. d. (1909) ; in-12 (13 x 17,5 cm), demi-marouquin rouge, dos à nerfs, tête or, couvertures et dos conservés (G. Desnaux). 280 pp.

Édition originale du grand succès de l'auteur.

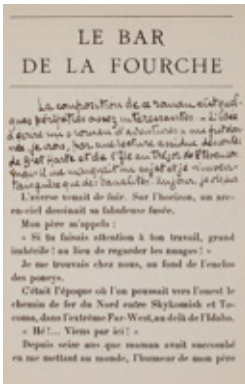
UN DES 50 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE, seul tirage de tête. Bel envoi a. s. : à Paul Alfassa, pour célébrer une amitié verte et qui mûrira j'espère. A. Gilbert de Voisins, 42 rue de Berri, 7 juillet 1910. *Etre fort !... c'est la plus grande des ivresses, et, pour cette ivresse là, on ne vomit qu'au fond de la tombe.*

Cet exemplaire est d'autant plus précieux qu'il est également enrichi dans le texte – c'est-à-dire en tête et en fin de chapitre, là où l'impression préserve des blancs – d'une longue confession de l'auteur à Paul Alfassa – d'une écriture fine et serrée couvrant 21 pages – sur la gestation et la composition du *Bar de la Fourche*.

Comment, par exemple, le Comte Gilbert de Voisins, pour écrire son roman d'aventures, se fit paillasse et s'engagea dans la troupe du Colonel Cody, le célèbre Buffalo Bill, et comment il chevaucha parmi les indiens et les cow-boys, des mois durant, entre le Champ de Mars et Cabourg... à tant les fréquenter, il me vint un jour une idée de roman : montrer un parisien assez noceur, assez névrosé et très fatigué au physique et au moral par la vie qu'il mène (...) rendu à la santé par la fréquentation d'une troupe de saltimbanques.

Pour retrouver une atmosphère propice, dans le ton, Voisins écrivit son roman en anglais... avant de le traduire en français. *La seule difficulté fut de trouver un titre. J'en essayai de toutes les sortes. Le livre fut intitulé : le Goût du Sang – Gin-bar – à Poker*

Flat – Josuha Bar – etc, etc. Enfin Pierre Louÿs me trouva : le Bar de la Fourche, au moment où je m'étais décidé à nommer la chose : Golden Bar – et je le remerciai de sa trouvaille. J'achevai donc mon histoire, je la recommençai, j'en changeai complètement la composition qui dans le premier manuscrit était d'une aimable loufoquerie, inspiré, je crois par les gymnastiques de Goncourt dans la Fille Elisa, et, après avoir encore recommencé une fois (cela fit quatre versions différentes) je mis le mot fin... Ami de Voisins avec qui il traduit des textes anglais, Paul Alfassa était le conservateur du musée des Arts décoratifs.



n°159

156 - LE BAR DE LA FOURCHE. 1909. Demi-chagrin marron à coins, nerfs, tête or, couverture (Genet).

Également UN DES 50 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE, avec un envoi à Paul Fouquiau. Charnières un peu frottées.

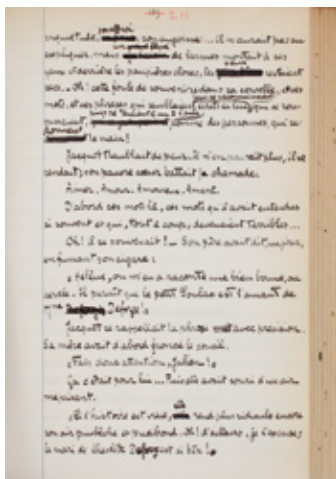
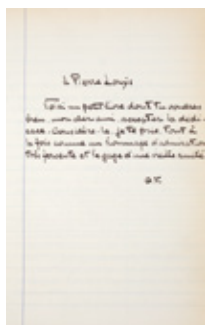
157 - LE BAR DE LA FOURCHE. 1909. Tirage courant.

158 - LE BAR DE LA FOURCHE. Édition définitive. Paris, Ollendorff, s. d. (1913); in-12 (13 x 19 cm), demimaroquin marron, coins, dos à nerfs, tête or, couvertures et dos, non rogné (S. David). 283 pp.

Deuxième édition. UN DES 12 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER DE HOLLANDE (7), seul tirage de tête. Double envoi a. s. : à Monsieur Gilbert de Voisins, homme de lettres, son dévoué A. Gilbert de Voisins, bar-man. 9 avril 1913. 45 rue de Lisbonne. Puis : à Madame Gilbert de Voisins, son dévoué A. Gilbert de Voisins. 3 décembre 1915. 45 rue de Lisbonne.

159 - LE BAR DE LA FOURCHE. Portrait gravé sur bois par Daniel de Monfreid. Paris, Georges Crès & C^{ie}, 1923; in-8 (13,5 x 22,5 cm), demi-maroquin violet, coins, nerfs, tête or, couverture, dos (Mérienne). 262 pp.

Troisième édition. UN DES 10 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE CHINE, seul tirage de tête. Exemplaire de Voisins enrichi de cet envoi : *exemplaire de Loute, avec les tendres hommages d'Augusto.*



160 - L'ENFANT QUI PRIT PEUR. Manuscrit autographe d'un des plus beaux romans de Gilbert de Voisins. 275 feuillets reliés en 1 fort volume (17 x 21 cm), maroquin brun janséniste de Charles Meunier.

Le premier feuillet comporte la dédicace suivante : *en attendant que je lui dédie un livre, et pour lui faire prendre patience, j'offre ce manuscrit à mon très cher Paul Alfassa. A. Gilbert de Voisins. 25 janvier 1911.*

Sur du papier réglé, l'œuvre est composée sur le recto de chaque feuillet, le verso étant réservé pour reporter les modifications importantes apportées au texte ainsi que les nombreuses notes et indications relatives aux personnages ou au développement du récit. Outre les multiples ratures, corrections, ajouts et retraites, le manuscrit présente quelques variantes par rapport au texte définitif. Les poignants derniers chapitres manquent, Voisins les ayant dictés oralement, comme il s'en explique à Alfassa à la fin du recueil.

161 - L'ENFANT QUI PRIT PEUR. Paris, Ollendorff, s. d. (1911); in-12 (12 x 18,5 cm), demi-marouquin rouge à coins, dos à nerfs, tête or, couvertures conservées (G. Desnaux). 299 pp.

Édition originale. UN DES 12 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE, seul tirage de tête. C'est le numéro 1 enrichi d'un envoi a. s. à [Paul Alfassa] ainsi libellé : *dilectissimo Paulo / gratus augustus. (ce qui prouve que j'ai fait mes classes)*. A. Gilbert de Voisins, bachelier.

162 - L'ENFANT QUI PRIT PEUR. (1911). Demi-marouquin marron à coins, dos à nerfs, tête or, couvertures et dos conservés (S. David).

Édition originale. UN DES 12 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE, seul tirage de tête. C'est le numéro 7 enrichi de ce double envoi a. s. : *à moi-même, pour me prouver, une fois de plus, ma profonde estime et ma très vive affection : A. Gilbert de Voisins. Vendredi 12 avril 1912, 45 rue de Lisbonne. Puis : pour Loulouse, 9 octobre 1915. Augusto.*

163 - L'ENFANT QUI PRIT PEUR (1911). Tirage courant, broché.

Envoi a. s. : *à mon cher Mandli, avec les amitiés de l'auteur : A. Gilbert de Voisins.*

164 - L'ENFANT QUI PRIT PEUR. Édition définitive. Paris, Georges Crès & C^{ie}, s. d. (1922); in-12, bradel demi percaline bleue, tête or, couverture et dos (*reliure de l'époque*). 266 pp.



UN DES 20 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PUR FIL LAFUMA, seul tirage de tête, celui-ci hors commerce. Envoi a. s. : *à ma Loute aimée, ce livre vêtu de neuf, en attendant « le jour naissant » Augusto, 2 mars 1922.* Couverture illustrée de Clément Serveau.

165 - L'ENFANT QUI PRIT PEUR (1922). Bradel plein papier fantaisie, couverture et dos (*reliure de l'époque*).

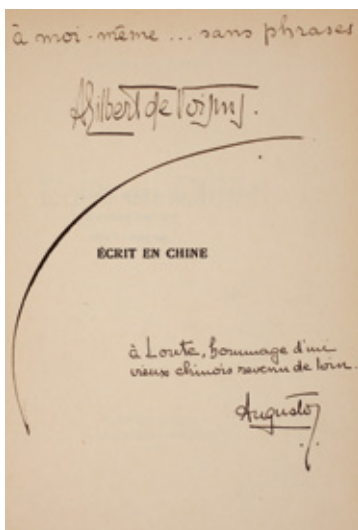
UN DES 20 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PUR FIL LAFUMA.

Le merle blanc de Lan-tcheou

166 - ÉCRIT EN CHINE. Paris, Floury, 1913 ; in-4 (19 x 25,5 cm), demi-marroquin brun à coins, dos à nerfs, tête or, couvertures, dos (*David*). 304 pp., 1 f. (A. I.).

Édition originale. EXEMPLAIRE UNIQUE IMPRIMÉ SUR VIEUX JAPON – c'est l'exemplaire de l'auteur enrichi de cet envoi a. s. : *à moi-même... sans phrases*. A. Gilbert de Voisins. Puis : *à Loute, hommage d'un vieux chinois revenu de loin*. Augusto.

Le tirage normal fait seulement état de 300 exemplaires numérotés sur Alfa. La couverture de cet exemplaire est imprimée sur un carton vélin crème, contrairement aux 300 autres qui ont la couverture tirée sur papier bleu.



167 - ÉCRIT EN CHINE. 1913. Bradel demi-parchemin fauve, tête or, couverture et dos (*reliure de l'époque*).

Un des 300 exemplaires sur Alfa, « seul tirage ». Envoi a. s. : *à Louise de Heredia / son ami dévoué / A. Gilbert de Voisins*.

Deuxième exemplaire de l'auteur, la reliure est à son chiffre, qu'il dédicaça à celle qui venait juste de reprendre son nom de jeune fille et qui n'était pas encore devenue son épouse.

168 - ÉCRIT EN CHINE. 1913. Un des 300 Alfa, broché.

169 - VOYAGES & ÉCRIT EN CHINE. Paris, Georges Crès & C^{ie}, 1923 ; 2 volumes in-12 (13,5 x 19,5 cm), bradel demi-vélin crème, tête or, couvertures et dos conservés, non rogné (H. Mérienne).

5 ff. n. ch., 230 pp. (non comprises 11 figures h.-t.), 1 f. (A.I.) – 4 ff. n. ch., 195 pp. (non comprises 10 figures h.-t.), 2 ff.

Seconde édition, en partie originale. UN DES 60 EXEMPLAIRES IMPRIMÉS SUR JAPON DE CORVOL, seul tirage de tête.

Le premier tome est enrichi de cet envoi a. s. : à *Loulouse, ces quelques images d'un pays qui n'existe plus guère. Son Augusto.*

L'édition contient *Le Souvenir de Segalen*, texte publié dans *la Revue de Paris* (cf n°118) en liminaire de René Leys. Elle est illustrée par 21 reproductions photographiques inédites.



n°169, 170
Segalen en Chine

170 - VOYAGES & ÉCRIT EN CHINE. 1923. Broché.

Un des 3500 exemplaires du tirage courant.

171 - LE MIRAGE. Roman. Paris, Albin Michel, 1918 ; in-12 (11,5 x 18,5 cm) ; bradel demi-percaline bleue, tête or, couvertures et dos (*de l'époque*). 320 pp.

Édition originale su service de presse. Bel envoi de l'auteur à son épouse : à *toi, à moi, à nous...* *l'illustre romancier. Aug.*

172 - LE MIRAGE. Demi-chagrin rouge, nerfs, tête or, couvertures et dos (*reliure de l'époque*).

Édition originale. Envoi a. s. : à *Paul et Adèle, avec les amitiés de l'auteur. A. Gilbert de Voisins.* (Paul & Adèle Alfassa).

173 - L'ESPRIT IMPUR. Roman. Paris, Georges Crès & C^{ie}, 1919 ; in-12 (13 x 19 cm), bradel demi-parchemin moiré, tête or, couverture, dos (Mérianne). 324 pp.

Édition originale. UN DES 30 VERGÉ D'ARCHES, seul tirage de tête. Exemplaire d'auteur, relié à son chiffre, enrichi de cet envoi a. s. : à *Loute, mon amour. Augusto.*

174 - FANTASQUES. Petits poèmes de propos divers. Paris, Georges Crès & C^{ie}, 1920 ; in-12 (14 x 19,5 cm), bradel demi-parchemin moiré, tête or, couverture et dos conservés (H. Mérianne). 324 pp.

Édition originale. Un des 600 vélin de Rives, seul tirage après 4 vieux Japon. Exemplaire d'auteur, relié à son chiffre, enrichi de cet envoi a. s. : à *Loute, sans phrases... mais ça n'empêche pas les sentiments. Augusto.*

175 - LA CONSCIENCE DANS LE MAL. Roman. Paris, Georges Crès & C^{ie}, 1921 ; in-12 (13 x 18 cm), bradel demi-velin crème, tête or, couverture, dos (Mérianne). 239 pp.

Édition originale. UN DES 5 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR CHINE, premier papier du tirage de tête, avant 50 Lafuma.

C'est le numéro 1, imprimé pour la Comtesse Gilbert de Voisins, enrichi de cet envoi a. s. : à *Loute, mon amour, tendre hommage d'Augusto.*

176 - LE JOUR NAISSANT. Paris, Georges Crès & C^{ie}, 1923 ; in-12 (12 x 19 cm), bradel demi-percaline bleue, tête or, couverture, dos (*reliure de l'époque*). 238 pp.

Édition originale du tirage courant – il est annoncé 125 pur fil Lafuma – enrichi de cet envoi a. s. : *pour Loulouse, ce premier exemplaire de son livre, et tout mon cœur avec : Augusto.*

C'est l'exemplaire de dédicace, *Le Jour naissant* étant dédié à l'épouse de l'auteur.

177 - LE JOUR NAISSANT. 1923. Broché.

Envoi a. s. : *Pour Adèle et Paul, leur dévoué, Augusto.* Il s'agit de Paul et Adèle Alfassa.

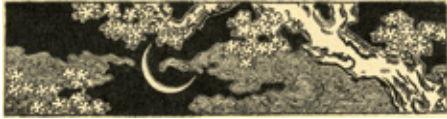
178 - LES MIENS. Paris, Bernard Grasset, 1926 ; in-4 (17 x 22 cm), demi-marquin nuit à coins, nerfs, tête or, couvertures et dos (H. Merienne). 256 pp.

Édition originale. UN DES 13 EXEMPLAIRES RÉIMPOSÉS SUR PAPIER ANNAM DE RIVES, deuxième papier après 8 Chine. Envoi a. s. : à Célia, mienne, ces miens, avec toute ma tendresse : Augusto.

Célia est le pseudonyme de Louise de Heredia dans *Les Miens*, récit autobiographique évoquant la formation intellectuelle et littéraire de l'auteur dans sa jeunesse.

179 - LES MIENS. 1926. Broché.

Un des 24 réimposés sur vélin or turner du tirage de tête.



180 - L'ABSENCE ET LE RETOUR. Roman. Paris, Grasset, 1928 ; in-4 (17 x 22 cm), demi-marquin nuit, coins, nerfs, tête or, couvertures, dos (Merienne). 247 pp.

Édition originale. UN DES 5 EXEMPLAIRES RÉIMPOSÉS SUR MONTVAL, premier papier du tirage de tête. C'est le numéro 1.

Envoi : pour Loulouse, avec mes plus tendres excuses, Augusto.

Le 17 novembre 1909, de Kiai-tcheou, en Chine, Victor Segalen écrivait à sa femme : nous sommes Augusto et moi en pleine production littéraire. (...) Augusto écrit un conte, son premier conte, dont il a brusquement trouvé le sujet, que voici : un homme en s'éveillant d'un long délire, dont il est à peine convalescent, réclame sa femme... son entourage et le médecin lui répondent assez évasivement, maladroitement sur ce sujet ... si bien qu'il croit sa femme morte.

181 - L'ABSENCE ET LE RETOUR. 1928. Broché.

Édition originale. UN DES 13 EXEMPLAIRES RÉIMPOSÉS SUR VÉLIN D'ARCHES, troisième papier après 5 Montval et 6 Annam.

Exemplaire de l'épouse de Victor Segalen comportant cet envoi a. s. : à Yvonne, à Paul, avec toute l'affection d'Augusto.

182 - LES GRANDS VOILIERS. Roman. Paris, Bernard Grasset, 1930 ; in-12 (11,5 x 18,5 cm), plein maroquin marron, encadrement sur les plats, dos à nerfs, tête or, couvertures et dos (*reliure de l'époque*). 301 pp.

Édition originale. UN DES 5 EXEMPLAIRES SUR MONTVAL, premier papier du tirage de tête. C'est le numéro 1, enrichi de cet envoi a. s. : *à Loulouse, ce livre qui, par mes soins, lui donna du souci. Je m'en excuse bien tendrement. Augusto.*

183 - LES GRANDS VOILIERS. 1930. Bradel papier fantaisie, tête or, couvertures, dos (*reliure de l'époque*).

Édition originale du service de presse, enrichi de cet envoi a. s. : *à ma Loulouse aimée, ce livre ambitieux qu'elle ne connaît pas... Tendre hommage du bourreau à sa victime. Augusto.*

184 - FRANÇOIS DE CUREL. « Les Quarante » Fauteuil XII. Paris, Félix Alcan, 1931 ; in-12, broché.

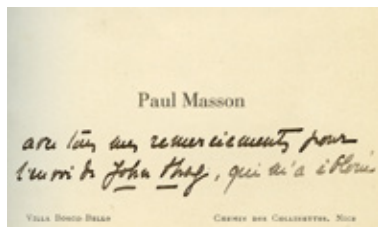
UN DES 15 HOLLANDE DE TÊTE signés par l'auteur et le directeur de la collection, Jacques des Gachons.

185 - LA VIEILLE ET SES TROIS. Paris, Bernard Grasset, 1934 ; in-12 (20,5 x 13 cm), broché. 280 pp.

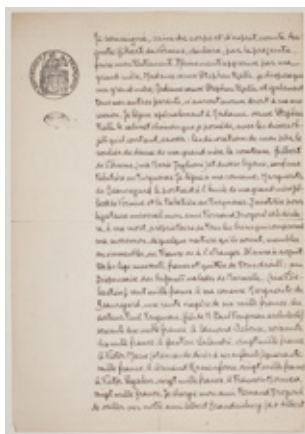
Édition originale. UN DES 21 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA, premier papier du tirage de tête.

186 - LA VIEILLE ET SES TROIS. 1934. Broché.

Un des 62 exemplaires numérotés sur Alfa Satiné Outhenin-Chalandre, second et dernier papier du tirage de luxe.



187 - TESTAMENT AUTOGRAPHE SIGNÉ D'AUGUSTE GILBERT DE VOISINS. Samedi 30 septembre 1911. Un feuillet (17,5 x25 cm), recto verso. Cachets notariaux.



Je soussigné, sain de corps et d'esprit, Comte Auguste Gilbert de Voisins, déclare, par la présente, faire mon testament. (...) J'institue pour légataire universel mon ami Fernand Drogoul et le déclare à ma mort, propriétaire de tous les biens qui composeront ma succession, de quelque nature qu'ils soient (...) Il aura à acquitter les legs suivants (...) soixante dix mille francs à Edmond Jaloux, soixante dix mille francs à Gaston Salandri... A Armand Rassenfosse, vingt mille francs. A Victor Segalen, vingt mille francs. Je charge mon ami Fernand Drogoul de veiller sur notre ami Albert Brandenburg (dit Albert Erlande)...



n°130

Paul Claudel



laudél, la Chine et moi.* (25 mars 1913)

Ébloui de *Tête d'Or*, emporté de *Connaissance de l'Est* ou hanté par les cris trop humains du *Partage de midi*, Segalen devait affirmer à de nombreuses reprises l'importance qu'avaient pour lui certains livres de Claudel. *Il est évident qu'il pèse actuellement beaucoup sur moi. Je ne m'en effraie pas. Il me faut des sortes de tremplin dont je m'évade ensuite : tel Maeterlinck et Orphée. (...) Claudel me prend, je me laisse faire. (...) combien chaque moment de pénétration dans votre œuvre ajoute à son pouvoir sur moi, et combien son existence, son développement, ont donné de force à la partie la plus profonde de ma vie. Ceci dépasse la littérature (...). Mais s'il admirait avec ferveur le poète, considéré comme un Maître qui avait eu sur lui la même influence que Rimbaud – deux grands voyants, l'un et l'autre –, il se défiait parfois de l'homme qu'il traitait volontiers avec ironie. Je le tiens toujours très haut dans mon ciel des artistes. Mais, je crois, – à moins d'entrer absolument dans son intimité, – avoir épuisé dès le début ce que nous avons à nous dire pour longtemps – avait-il écrit à son épouse le mois qui suivit leur première entrevue. En juin 1909, aussitôt débarqué à Pékin, Segalen s'était empressé d'aller faire la connaissance de Claudel, Consul de France en Chine. Mais, après avoir séjourné onze années à Shanghai, Hankou, Fuzhu et Tien-Tsin, ce dernier s'apprêtait à regagner l'Europe. Comme lorsqu'il avait manqué Gauguin de quelques semaines, Segalen eut le sentiment d'arriver trop tard... Sans ce départ, peut-être aurait-il emporté son amitié, et peut-être aussi, se serait-il défait de la mauvaise impression d'homme que la chair altérante de l'idole lui avait transmise inopinément : *Main molle. Doit être faux.**

Pourtant, comme poètes, ils devaient mutuellement s'estimer, partageant la même adhésion pour le réel, la même admiration pour Rimbaud, le même désir de l'Absolu. Le sentiment religieux, catholique, fut un de leur principaux sujets de controverse, entraînant des désaccords de plus en plus marqués et inconciliables pour leurs esthétiques per-

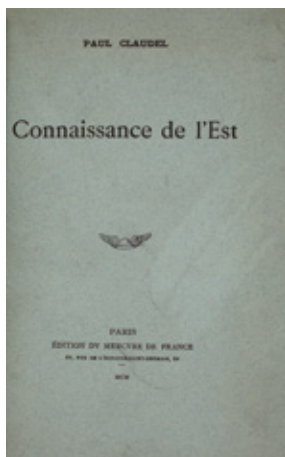
sonnelles. Claudel, on le sait, considère la beauté du monde comme un reflet de la beauté de son créateur, le monde est comme une bible dont on peut déchiffrer les signes que Dieu y a laissés. Le poète cherche à assimiler ce qu'il contemple et à en enrichir son univers intérieur, exalte le Tout dans le Même et en fait offrande à l'Un. A l'inverse, Segalen admire le monde pour ce qu'il est – *illusoire et beau*, proche de la vision taoïste, vision ivre de l'univers –, se détourne de l'Un, cherche à maintenir la sensation du Divers et à exalter la différence. Henry Bouillier l'a parfaitement montré.

Segalen préserve la distance qui le sépare de l'Autre, Claudel tente de l'abolir. Dans les notes réunies pour son *Essai sur l'Exotisme*, on trouve celle-ci : *En lisant Claudel, 4 octobre 1908. L'attitude ne pourra donc pas dans ces proses rythmées, denses, mesurées comme un sonnet, ne pourra donc pas être le « je » qui ressent... mais au contraire l'apostrophe du milieu au voyageur, de l'Exotique à l'Exote qui le pénètre, l'assaille, le réveille « et le trouble ». C'est le « tu » qui dominera.* Toute la différence poétique entre l'Ode et la Stèle, l'exubérance jubilatoire, le dynamisme de l'une, la densité et la brièveté « lapidaires » de l'autre, figée dans la pierre. Pour reprendre la judicieuse trouvaille, on ne peut plus claire, d'Yves-Alain Favre : *Les deux poètes chantent un canon à l'écrevisse* (Europe, avril 1987).

Connaissance de l'Est, vous le savez, est ma proie et ma nourriture, « même » en Chine écrit Segalen à Claudel (25 janvier 1915), *Connaissance* est tout autant un exemple qu'un obstacle. Une fois en Chine, Segalen ne goûta plus la vision de son auteur qu'il trouvait superficielle, limitée *au zeste littoral de la grosse orange* produisant certes *une superbe nourriture* mais finalement pas très éloignée des recettes déjà décrites chez d'autres écrivains exotiques (voir lettre à Pierre d'Ythurbide, 1^{er} avril 1913). Au fur et à mesure de leur relation, le prosélytisme catholique de Claudel se heurtait à l'anticatholicisme toujours plus prononcé de Segalen. Celui-ci lui opposait alors *sa foi* qu'il voulait exclusivement esthétique, jugeant la religion trop simpliste, surtout en matière d'Absolu. *Le dieu que construit Claudel ferait éclater les ciboires, et fuser les rayons en toc des ostensoirs Bouasse-Lebel et Saint-Sulpice. C'est une admirable entité, toute claudélienne, un verbe, mais un verbe savoureux, fait de l'homme, plutôt que fait Homme* répond-il à Henry Manceron (3 février 1913) pour

lui signifier qu'il n'est pas dupe. Mais paradoxalement, c'est encore dans les œuvres de Claudel, *éclatantes de spiritualité*, que Segalen puisera son meilleur soutien ainsi qu'il le lui confessa le 25 janvier 1915 : *J'aurais scrupule à vous parler ainsi de moi seul si je n'en revenais par cela même à votre œuvre où, par un paradoxe un peu satanique, je trouve en cette occurrence l'un de mes meilleurs appuis. Elle me livre en effet, avec une richesse, une puissance non pareille, tout l'arrière-monde et le poignant mystérieux humain sans quoi je me jetterais au cou de n'importe quelle croyance. (...) Je suis conduit à cette sorte de blasphème, que l'étonnant pouvoir humain que vous montrez à célébrer le divin, et un certain divin catholique, m'écarte d'autant plus du Dieu qu'il me rapproche de l'homme qui le chante, – dont les mots pleins de sortilège, me font voir d'autres symboles et un tout autre surnaturel que celui vers lequel il convie de s'avancer avec lui.*

En 1912, Segalen dédia *Stèles* à Claudel, sans l'avoir auparavant ni sollicité ni informé. Ce n'est qu'un an après qu'il lui demandera l'autorisation de lui dédier de nouveau son recueil pour sa réédition dans la *Collection coréenne – ma liberté de vous dédier Stèles serait inexcusable si je ne l'avais depuis longtemps considérée comme un devoir de fidélité envers vous –* ajoutait-il.



* Pour singer Loti : *Bien que le rôle le plus long soit en apparence à Madame Chrysanthème, il est bien certain que les 3 principaux personnages sont Moi, le Japon et l'Effet que ce pays m'a produit. (T.II 117)*

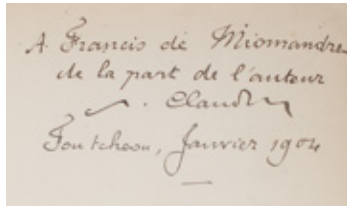
188 - TÊTE D'OR. Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1890 ; in-8, bradel à rabats, tissu de soie jaune mordorée à motifs gaéliques, couverture et dos conservés (Lobstein-Laurenchet). 80 feuillets non chiffrés.

Édition originale du premier livre de l'auteur. Tirage restreint, sans grand papier.

Trouvé dans Tête d'or, un puissant passage d'une actualité toute gueulante : le récit du Messenger, au II^{ème} acte, peignant la marche d'une armée ennemie en colonnes profondes, la bataille, la victoire, et le cœur au ventre remis en chacun par Tête d'or. Tel le terrien gamin inventant la vraie mer marine dans Bateau ivre, Claudel, dans la paix sociale et confite du Symbolisme finissant, a posé là une formidable impression que nous pouvons deviner en trayant le lait sanglant de ces derniers mois. Deux grands voyants, l'un et l'autre. (Segalen à Jean Lartigue, 29 janvier 1915).

189 - L'AGAMEMNON D'ESCHYLE traduit par Paul Claudel. Fou tcheou, Foochow Printing Press, 1896 ; in-8 (21,5 x 16,5 cm), broché. 60 pp.

Édition originale de la traduction. Envoi a. s. : *A mes chers enfants Roger et Chonchette.* Paul Claudel.



A Francis de Miomandre
de la part de l'auteur
Claudel
Fou tcheou, janvier 1904

190 - CONNAISSANCE DU TEMPS. Chez la veuve Rozario, Fou Tcheou, 1904 ; in-8 ; broché. 2 ff., 27 pp.

Édition originale fort rare, tirée à une centaine d'exemplaires seulement. Envoi a. s. : *A Francis de Miomandre, de la part de l'auteur,* Paul Claudel, Fou tcheou, janvier 1904.

191 - CONNAISSANCE DE L'EST. Paris, Mercure de France, 1900 ; in-12 (20 x 13 cm), bradel papier toile de riz, couverture, non rogné (Laurenchet). 159 ff. n.ch.

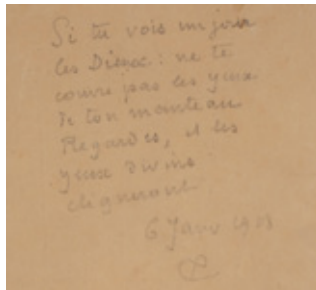
Édition originale. Petites restaurations sur la couverture.

192 - CONNAISSANCE DE L'EST. Paris, *Mercur de France*, 1907 ; in-12 (18,5 x 12 cm), broché. 261 pp.

Seconde édition en partie originale.

193 - ODE. LES MUSES. Paris, *Bibliothèque de l'Occident*, 1905 ; in-4 (33 x 25,5 cm), brochée. 31 pp.

Édition originale. 150 exemplaires sur papier de Hollande.



194 - PARTAGE DE MIDI. Paris, *Bibliothèque de l'Occident*, 1906 ; in-8 (24,5 x 16,5 cm) ; demi-marochin rouge à coins, dos à nerfs, tête or, couverture conservé, étui (*Huser*). 152 pp.

Édition originale tirée à 150 exemplaires seulement, tous sur vergé. Envoi a. s. : *A ma chère grande amie de Bruxelles, Madeleine Lippens. En fidèle affection. Paul Claudel. Paris, le 31 octobre 1936.*

Claudel avait rencontré la Comtesse Madeleine Lippens alors qu'il était ambassadeur de France à Bruxelles, en 1933. Ils furent très liés comme en témoigne l'abondante correspondance conservée au *Centre des études claudeliennes Jacques-Petit*. *Je ne vous étonnerai pas en vous disant que votre aimable figure, votre esprit charmant, votre affection toujours prête, votre indulgence à mes divagations, et surtout cette parenté indéfinissable qu'on appelle sympathie, me manquent beaucoup. J'ai le plus grand désir de vous revoir et de recommencer une de ces grandes promenades par monts et par vaux que nous avons faites ensemble, moi encouragé par ce bras que je sentais avec tant de confiance appuyé au mien, lui écrira Claudel, en juillet 1935, peu de temps après avoir quitté Bruxelles et son dernier poste de diplomate.*

196 - THÉÂTRE. *Tête d'Or* (première & seconde versions) – *La Ville* (première & seconde versions) – *La Jeune fille Violaine* ; *L'Echange* – *Le Repos du Septième Jour* ; *L'Agamemnon d'Eschyle* ; *Vers d'Exil* ; Première série – tomes I à IV ; Paris, Mercure de France, 1911 ; 4 volumes in-12, brochés. 440, 310, 284 & 244 pp.

Première édition collective. UN DES 21 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER DE HOLLANDE, seul tirage de tête. Édition originale pour la seconde version de *La Ville* et *Vers d'Exil*.

197 - THÉÂTRE. 1911. Quatre demi-chagrin marron, dos à nerfs, couvertures et dos conservés (*Esparon*).

Exemplaire ordinaire. Chaque volume est enrichi d'un envoi a. s. de Claudel à *Madame Louis Gillet* – *en souvenir d'une sympathie qui me fut si chère* – à la mémoire de Louis Gillet.



198 - Paul CLAUDEL, Darius MILHAUD, Audrey PARR. L'HOMME ET SON DÉsir. Poème Plastique. *Petrópolis, Brésil*, 1917 ; in-4 (24 x 29,5 cm) composé de 7 placards en carton réunis et pliés en accordéon, chemise de carton peinte en bleu, rubans noir, bleu ou doré, doublures de papier noir, blanc et doré formant au verso des deux plats 4 triangles (*sur-étui d'Alain Devauchelle*).

Édition originale, entièrement confectionnée à la main, aux pinces, à la colle et aux ciseaux, à 50 EXEMPLAIRES, par l'auteur, le musicien et l'illustratrice.

Le texte de Claudel, qu'il recopia et signa cinquante fois, est

découpé et monté sur quatre planches, où, sur un fond bleu, sont collé des danseurs, des danseuses et autres accessoires de ballet. Audrey Parr qui en fit les patrons, a également illustré et décoré la première et dernière planche qui tient lieu de couverture ainsi que la planche de justification et de titre. Le verso du livre est entièrement réservé à la partition de Darius Milhaud, grandes notes noires et blanches découpées et accordées à la colle sur un papier à portées. La partie supérieure est enrichie d'une frise de papier bleu sur laquelle se détachent les musiciens de l'orchestre et leurs instruments taillés dans du papier à fève de cacao noir et doré. Comme l'écrivit Claudel (*La Danse*, 1921), *ce livre singulier est le fruit de la collaboration de trois amis qui, pendant l'année 1917, tenaient chaque dimanche dans la Sierra qui domine Rio de Janeiro, un pique-nique d'idées, de musique et de dessins. Ce petit drame plastique est issu de l'ambiance de la forêt brésilienne où nous étions en quelque sorte submergés...*



Rappelons que depuis janvier 1917, Paul Claudel, ministre plénipotentiaire de deuxième classe, a rejoint la Légation française au Brésil. Le jeune Darius Milhaud, chargé d'y développer les actions culturelles, est alors son secrétaire particulier. C'est chez Audrey Parr, épouse d'un diplomate britannique, qu'ils réalisent et reproduisent les maquettes de *L'Homme et son désir*, inspiré d'un conte chinois, *La Lanterne aux deux pivoines*, que, bien évidemment, Victor Segalen lui fit connaître en 1909.

Peu d'œuvres nous ont tellement amusés à bâtir; se souvint le compositeur. Pendant que j'écrivais ma partition, Claudel imaginait les moindres détails de sa chorégraphie chez notre amie

Mrs Audrey Parr, qui, sur les indications de Claudel faisait notre décor. Elle avait une charmante habitation à Petrópolis où nous venions, pour nous reposer des chaleurs de l'été tropical, passer le week-end. Là elle avait fait construire un tout petit théâtre qui se posait sur une table. Nous découpons des personnages de quinze centimètres avec des papiers colorés et c'est ainsi que nous avons réglé notre ballet.

Las, en 1921, la représentation de ce ballet avant-gardiste aux « Suédois de Paris », avec spatialisation des musiciens de l'orchestre dans le public, fut un échec polytonalement retentissant qui écarta fort longtemps Claudel des scènes parisiennes. Les cordons de l'étui sont vannés.

199 - A TRAVERS LES VILLES EN FLAMMES. Notes d'un témoin. Paris, *Les Amis d'Edouard*, n°62, juin 1924 ; pet in-12 (17 x 13 cm), broché. 42 pp.

Édition originale tirée à 200 exemplaires seulement.



n°200

200 - LE VIEILLARD SUR LE MONT OMI. Papillons & ombres par Audrey Parr. Paris, *Le Livre*, 1927 ; in-12, broché.

51 ff. n. ch. – 32 ff. comportent des illustrations.

Édition originale tirée à seulement 230 exemplaires sur ivoirine. Les papillons et ombres de papillons d'Audrey Parr ont été exécutés à la gouache blanche par J. Saudé.

201 - FARRÈRE (Claude). LETTRE À MONSIEUR LOUIS LALOY auteur du Livre de la Fumée. *Sans lieu ni éditeur*, 1913 ; in-4 (21 x 27 cm), broché. 47 pp.

Édition originale tirée à 10 EXEMPLAIRES SEULEMENT SUR JAPON NACRÉ [imprimée par Dorbon aîné] de la préface de Farrère au livre de Laloy (n°214).



202 - FARRÈRE (Claude). NYUGATI BESTIÁK. A Goncourt-díjjal kitüntetett regény. *Budapest, A Kultura Konyvkiado részvénytársagkiadasa*, 1918 ; in-12 karré brokê.

Edition originale hongroise des « civilisés ». La fordította est de Aranyossy Pal.

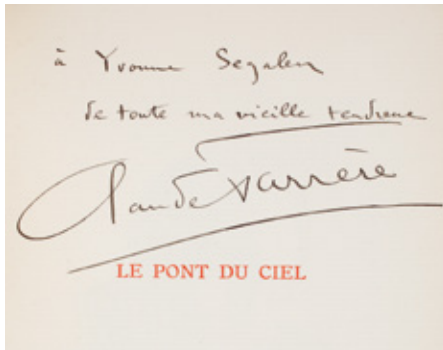
La page de garde du volume comporte la note suivante : *acheté à Tencesvar, capitale du Bancat en Hongrie pour mon petit frère Claude Farrère par le général commandant la cavalerie française qui est entré le premier en territoire ennemi. 20 novembre 1918. Gambetta. Farrère a ajouté sur la couverture : volume acheté pour moi dans une ville hongroise conquise par lui et ses cavaliers – et donné à moi par le Général Léon Jouinot-Gambetta, mon frère d'adoption en 1918 – Farrère.*

Une précieuse prise de guerre donc.

203 - FARRÈRE (Claude). LE PONT DU CIEL. Eaux-fortes originales de Camille Roche. Paris, Éditions Lapina, 1926 ; in-12, broché.

Édition originale de cette pièce se déroulant en Chine au temps de la dynastie Tchéou (1122-255). Un des exemplaires d'auteur sur *divers papier* du fastidieux et complexe tirage à percussion : 10 ceci, 12 cela, 50 comme ça, 546 comme ci, 238 autrement, 7 plus grand, 23 plus petits parmi lesquels 45 messieurs réimposés de trois quart sur le pont (on y danse ?), 8 au cinquième et 3 à l'étage du dessous avec double, triple ou quadruple expositions des gravures sur fond épinaud mâtiné d'écume... bref de la haute bibliophilie sérieuse *en forme de poire*.

N'empêche, affleure ce très émouvant envoi a. s. : à Yvonne Segalen, de toute ma vieille tendresse, Claude Farrère.



204 - FARRÈRE (Claude). MES VOYAGES. Flammarion, 1924 & 1926 ; 2 vol. in-12, demi-chagrin fauve, dos à faux nerfs, tête or, couverture, dos (Bornet).

Édition originale. Un des 300 Hollande pour le tome I, UN DES 15 CHINE, premier papier du tirage de tête, pour le tome II.

205 - FARRÈRE (Claude). L'AUTRE CÔTÉ... Contes insolites. Flammarion, 1928 ; in-12 (13 x 19 cm), demi-chagrin rouge, dos lisse mosaïqué, tête or, couverture et dos conservés (*reliure de l'époque*). 248 pp.

Édition originale. UN DES 15 CHINE, 1^{er} papier du tirage de tête.

206 - FARRÈRE (Claude). SILLAGES. *Flammarion*, 1936 ; in-12 (13 x 19 cm), demi-chagrin fauve, dos orné de faux nerfs, tête or, couverture et dos (*Bornet*).

Édition originale. UN DES 5 CHINE, 1^{er} papier du tirage de tête.

207 - FARRÈRE (Claude). LES IMAGINAIRES. *Flammarion*, 1938 ; in-12 (13 x 19 cm), demi-chagrin fauve, dos à faux nerfs, tête or, couverture, dos (*Bornet*).

Édition originale. UN DES 5 CHINE, 1^{er} papier du tirage de tête.



208 - GAULTIER (Jules de). LE BOVARYSME. La Psychologie dans l'œuvre de Flaubert. *Paris, Librairie Léopold Cerf*, 1892 ; in-8 (16,5 x 25,5 cm) broché. 60 pp.

Édition originale du premier livre de l'auteur. Envoi a. s. : à *Jean Lahor, en toute sympathie littéraire. Jules de Gaultier.*

Durant de nombreuses années Jules de Gaultier (1858-1942) s'occupa de philosophie dans des revues littéraires de petite ou de grande audience comme *La Revue indépendante*, *La revue blanche* ou *Le Mercure de France* – grâce à Gourmont qui l'appréciait beaucoup il en était devenu le chroniqueur attitré – sans être pour autant un philosophe professionnel, académique ou universitaire, il était juste receveur de l'administration fiscale, exerçant sa fonction dans des petites villes de province au gré des mutations. Peut-être est-ce pour cette

dernière raison qu'il est aujourd'hui un peu oublié – ce n'est que depuis 2006 que quelques-uns de la douzaine de ses livres viennent d'être réédités (aux Puf & aux Éditions du Sandre) – car de son temps il eut sur ses lecteurs une influence certaine (et inversement).

C'est le cas pour Segalen qui en fit pratiquement un maître à penser après avoir découvert ses ouvrages à l'instigation de Gourmont. Une de ses idées importantes, en ce qui nous concerne, est la notion de « bovarysme », un état de fait qui a pour postulat de départ que « toute réalité qui se connaît elle-même se connaît autre qu'elle n'est », *le pouvoir départi à l'homme de se concevoir autre qu'il n'est* comme Segalen l'écrira à maintes reprises, faisant de ce concept un des apports essentiels pour sa réflexion et le développement de sa notion d'exotisme comme celle du pouvoir de l'Imaginaire – et, plus tard, un levier pour expliquer *Le Double Rimbaud*.

Pour l'auteur du *Bovarysme* (sous-titré dans la nouvelle version publiée au Mercure, *Essai sur le pouvoir d'imaginer*) tout n'est qu'illusion... même le terme de liberté, même et surtout l'idée de Dieu, et même le rationalisme, une illusion qui s'ignore, comme cette notice d'ailleurs. *Croire! Contempler!* proclame Jules de Gaultier. *Ce double vœu a hanté de tout temps les cervelles philosophiques; il a partagé le monde des philosophes en deux types rivaux et ennemis: le sacerdote et l'artiste. Soyez donc un acteur aveugle ou un spectateur du monde avec le plaisir esthétique pour morale... N'est-ce pas chez les artistes et les poètes que l'on trouve les regards les plus pénétrants posés sur le réel? – et puis, au moins ceux-ci ne sont pas dupes des illusions qu'ils créent...*



Jules de Gaultier fut également un des plus ardents commentateurs de la philosophie de Nietzsche en France, son *Kant à Nietzsche* (n° suivant) marqua profondément Segalen qui le lut, le relut et le commenta parfois, y puisant de quoi étayer ses révoltes et ses répugnances de jeunesse.

Il est allé d'emblée vers le philosophe le plus violent et le plus capable de justifier son refus encore tout affectif d'une religion qui avait pesé sur son « enfance éberluée » précise Henry Bouillier. A la violente réaction qui le dresse contre les principes moraux et religieux de sa famille, l'agnosticisme provocant du philosophe fournit des arguments rationnels. Il est significatif que Segalen ait recopié dans ses notes un passage du livre De Kant à Nietzsche où Jules de Gaultier entreprend de régler son compte à ce qu'il appelle « l'ignominie du péché originel ». Il fait sienne la morale aristocratique et individualiste qu'à la suite de Nietzsche professe avec ardeur le philosophe. L'exaltation des beautés et des jouissances de la vie éveille de profonds échos chez celui que le séjour à Tahiti a baptisé brusquement au bonheur, et qui s'est fait depuis longtemps une règle de tirer des sens tout ce qu'ils peuvent lui procurer de joie.

Reste que pour ses idées ou ses projets, les lettres de Segalen à Jules de Gaultier sont parmi les plus passionnantes et les plus significatives qu'il envoya.

Couverture effrangée, manque angulaire au second plat.

209 - GAULTIER (Jules). DE KANT À NIETZSCHE. Paris, *Mercur de France*, 1900 ; in-12, broché. 354 pp.

Édition originale remise en vente en 1905.

210 - GAULTIER (Jules). COMMENT NAISSENT LES DOGMES. Entretiens avec ceux d'hier et d'aujourd'hui. Paris, *Mercur de France*, 1912 ; in-12, broché. 412 pp.

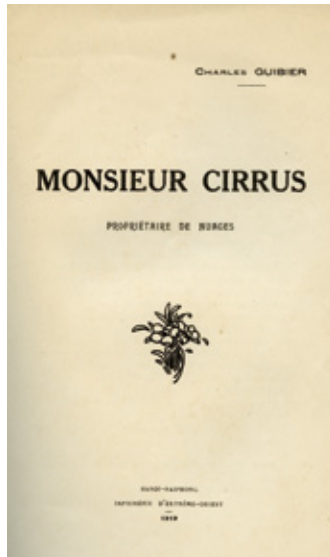
Édition originale.

211 - GUIBIER (Charles). MONSIEUR CIRBUS, PROPRIÉTAIRE DE NUAGES. Hanoi Haiphong, *imprimerie d'Extrême-Orient*, 1919 ; in-8, reliure souple, plein papier fantaisie, couverture conservée (*Alidor Goy*). 160 pp.

Édition originale. Envoi a. s. : à Madame et au Docteur Noël Bernard, *ces quelques nuages dans un ciel pur*. Charles Guibier.

Compagnon d'études, de poésie et de musique, c'est à l'Ecole annexe de médecine navale de Brest que Charles Guibier (1877-1951) rencontra Victor Segalen. Contrairement à ce dernier qui avait rejoint l'Ecole de Bordeaux, Guibier ter-

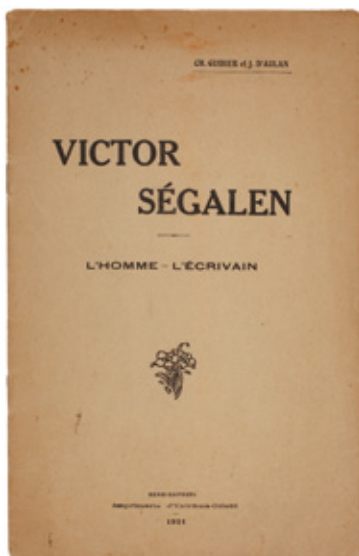
mina ses études médicales à la faculté de Paris où il obtint en 1903 son diplôme de médecine coloniale – son sujet de thèse était la « Possibilité d'une action thérapeutique de la musique ». En 1901 Guibier accueillera et pilotera Segalen pour son premier séjour parisien. Tour à tour les deux camarades y rencontrèrent Remy de Gourmont qui les publiera chacun quelques années plus tard en son *Mercur*. Guibier était également devenu écrivain, opiomane et voyageur...



Avec grand plaisir Segalen retrouva ce *vieux camarade bizarre et pas banal, ancien bohème méthodique, ou plutôt, paysan rêveur et poétique*, à Hanoï, en 1917, médecin des messageries maritimes embarqué sur *La Manche*... Charles Guibier a évoqué ses retrouvailles indochinoises avec Segalen dans la toute première étude qui lui fut consacrée, étude publiée en Indochine, s'il vous plaît (n°213). *L'espace entre nous déroulé ne cessa plus de s'étendre. Jusqu'au jour où dans la salle à manger d'un hôtel d'Hanoï, à la fin du repas, je reconnus, avec quelle amicale et fraternelle émotion, cette figure que rien ne saurait plus effacer de ma mémoire (...)* A cette rencontre inespérée je dois quelques-unes des plus belles et des plus riches heures de ma vie, surtout ces deux soirées autour du « petit lac » enchanté par le clair de lune que nous passâmes à recréer, dans un échange généreux de projets, de pensées, d'allégories, un monde intellectuel qui semblait devoir à jamais s'évanouir.

212 - GUIBIER (Charles). EN ANNAM. La mer et la forêt. La Montagne et la plaine. Hanoi Haiphong, imprimerie d'Extrême-Orient, 1921 ; plaquette in-8 (16 x 25,5 cm) brochée. 31 pp.

Édition originale. Quelques corrections autographes dans le texte. Manques angulaires de papier à la couverture.



213 - GUIBIER (Charles) & J. D'AULAN. VICTOR SÉGALEN (sic). L'Homme – l'écrivain. Hanoi Haiphong, imprimerie d'Extrême-Orient, 1921 ; plaquette in-8 (16 x 25 cm) brochée. 16 pp.

Édition originale de la première étude-biographie du poète, publiée à l'autre bout du monde par un ami de jeunesse.

Alors que Daguerches, Nolly, jugent un caractère ethnique avec leur objectivité européenne, Segalen se préoccupe de se faire une âme aussi identique que possible au caractère qu'il met en scène : de penser en maori ou en chinois. (...) il n'a pas cherché dans l'exotisme un moyen de publicité littéraire ou amoureuse ; il se soucie fort peu du public, son unique désir est d'écrire pour lui-même du mieux qu'il peut, sans se croire obligé de nous faire part du nombre d'hommages dont le gratifia Madame Prune, ni des coussins que brodèrent pour l'académicien de bâbord de trop célèbres Désenchantées. (page 6).

214 - LALOY (Louis). LE LIVRE DE LA FUMÉE. Paris, Dorbon aîné, 1913 ; in-4 (21 x 27,5 cm), broché.

2 ff., 181 pp., 3 ff. n. ch.

Édition originale de ce très beau livre qui célèbre les vertus de l'opium, expose le cérémonial de la fumerie et les sensations qu'elle suscite. L'édition fut limitée à 220 exemplaires. Un des 100 premiers exemplaires imprimés en bistre, des-sins en noir, sur fond pailleté d'or.



C'est Debussy qui présenta Laloy à Segalen. Les deux hommes se retrouvèrent ensuite chez Gilbert de Voisins. Musicologue, directeur du *Mercur musical* où avaient paru *Voix mortes & Musiques maori* (n°60).

Lettre à Max Prat du 23 décembre 1908 : *Un ricochet heureux de l'amitié Debussy, c'est l'amitié Laloy (du Mercur Musical). Laloy est, avec toi, la sensibilité la plus harmonique à la mienne que j'aie pu rencontrer (sans changer de sexe). Nos conversations ne peuvent être des discussions, mais l'énoncé alternant de similitudes. J'aimerais infiniment à vous réunir. Il se trouve que nous avons de commun à peu près tout, y compris le chinois, la myopie (qu'il exagère), le respect de l'opium, d'autres choses encore. Et*

ceci surtout que je le mets au rang des « Exotes », dirais-je, d'un mot que je voudrais imposer dans mon Essai rêvé et déjà défini (cf. n°29). Exote, celui-là qui Voyageur-né, dans les mondes aux diversités merveilleuses sent toute la saveur du divers... Et si j'ai quelque chose à dire qui n'ait pas été dit, c'est je le crois de plus en plus cela même où je suis ingénument jeté, la forte saveur du divers. L'incompréhension même des hommes vers Orphée n'est qu'un moment du drame d'exotisme éternel....



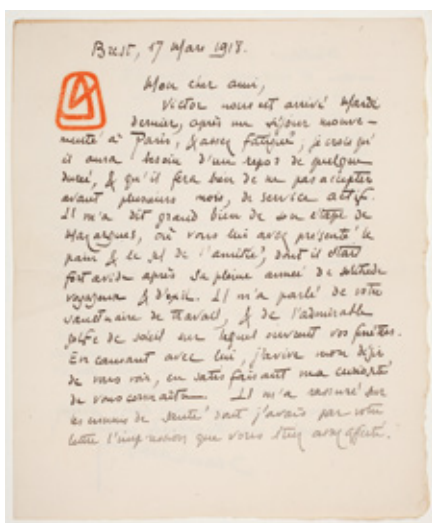
215 - LARTIGUE (Jean). A L'ÉCOLE DU RÉEL. Paris, La Connaissance, 1920 ; in-12, broché.

Édition originale tirée à 233 exemplaires seulement. Quelques chapitres parurent dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} juin 1918. En juin 1915 (corr. p. 638) il s'entretint du projet de ce livre avec Segalen... un pamphlet sur la guerre.

Lami le plus intime de Segalen et le plus cher de ses confidents. Né à Marseille en 1886. Élève de l'École navale en 1903. En 1909 il est commandant d'une canonnière du Yang-tseu et devient second sur le *Doudart-de-Lagrée*. C'est alors qu'il fait la connaissance à Tchong-king de Segalen et Gilbert de Voisins. En 1912, comme Segalen, Lartigue regagne la Chine en qualité d'élève interprète. Il réside alors à Pékin pendant près de deux ans, puis participe à la mission archéologique de 1914. Pendant la guerre il est avec les fusiliers marins puis embarque sur le *Dupetit-Thouars* à la poursuite des corsaires allemands. C'est la *Tapageuse*, aviso, en 1918, qui le mène en mission en mers noire, égée, mé-

diterranée. Profitant d'un long congé en France, il travaille au compte rendu de la Mission archéologique (cf les n°129, 130, 131, 131 bis). Après un bref séjour en Chine, il rentre définitivement en France en 1923 et se consacre désormais à l'Aéronautique navale. Contre-amiral, chef du service de l'Aéronautique navale le 4 septembre 1939, il meurt le 22 juin 1940 à Rochefort au cours d'un bombardement.

A l'École du réel – dont le titre résonne avec le *voyage au pays du réel* – méditations sur la guerre, est son seul livre publié avec une étude sur *l'Art funéraire à l'époque des Han* et un texte resté inédit : *Armil*. Jean Lartigue préfaça *Équipée*.



216 - Jean LARTIGUE. Lettre a. s. à *Mon cher ami* [il s'agit d'Albert Erlande], Brest, 17 mars 1918 – 2 pp. in-12 (18 x 15 cm).

Très jolie lettre au sujet de Segalen et de la publication de *A l'École du réel* : Victor nous est arrivé Mardi dernier, après un séjour mouvementé à Paris, et assez fatigué ; je crois qu'il aura besoin d'un repos de quelque durée, et qu'il fera bien de ne pas accepter avant plusieurs mois, de service actif. Il m'a dit grand bien de son étape de Mazargues, où vous lui avez présenté le pain et le sel de l'amitié, dont il était fort avide après sa pleine année de solitude et d'exil. Il m'a parlé de votre sanctuaire de travail et de l'admirable golfe de soleil sur lequel s'ouvrent vos fenêtres. En causant avec lui, j'avive mon désir de vous voir, en satisfaisant ma

curiosité de vous connaître. Il m'a rassuré sur les ennuis de santé dont j'avais par votre lettre l'impression que vous étiez affecté. (...) Pour moi, si vous ne voyez point paraître la moindre ligne de mon livre, terminé depuis près d'un an déjà, n'en accusez que les éditeurs. La Revue des Deux-Mondes m'avait donné presque une promesse pour octobre dernier. Je n'en ai plus de nouvelles, et quant à Crès, qui a consenti à m'imprimer, ce n'est plus par semaines, mois ou ans qu'il calcule ses délais, mais par siècles : cela n'est pas sans inconvénient, surtout pour un livre qui n'a aucune prétention à être inactuel (...).



217 - RÉGISMANSET (Charles).

REFLETS. RÉFLEXIONS. PAYSAGES.
Paris, Messein, 1904 ; in-12
broché. 180 pp.

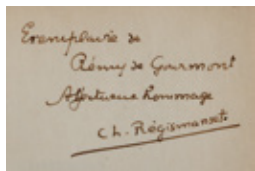
Édition originale. UN DES SEPT
EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE, seul
tirage de tête. Il est enrichi d'un
envoi a. s. à Pierre Duschesne
Fournet et d'un ample poème
manuscrit dédié au même.

Charles Régismanset fonctionnarise au Ministère des Colonies. D'ailleurs rien moins que sous-chef du cabinet du ministre – écrit Segalen à son épouse, le 9 octobre 1907. Il est jeune, amusant, plein de vie, adore Remy de Gourmont, me sera d'un bon secours. Ou bien moi à lui. Car nous sommes presque contemporains d'âge et, comme dirait Saint-Pol [Roux], les maîtres de demain...

Fonctionnaire donc, mais aussi écrivain, critique et poète, ce maître oublié tenait sous le pseudonyme de Carl Siger la rubrique coloniale du *Mercur de France*, s'occupant de toutes sortes de questions s'y afférant, littéraires ou non. Il publia d'ailleurs un *Essai sur la colonisation* qui plut beaucoup à Segalen et lui fut très utile pour développer ses propres réflexions sur l'exotisme. Segalen entra en relation avec Régismanset à la suite d'une polémique sur l'opium déclenchée par Jean Ajalbert, plutôt favorable à l'interdiction de la culture du pavot en Chine. Segalen avait lancé à ce dernier un bref et percutant « Paix à l'opium » via le *Mercur de France* du 1^{er} décembre 1907, s'attirant ainsi l'amitié des fervents de la noire idole, comme Louis Laloy ou Régismanset. En

remerciement ce dernier le gratifia de sa *Philosophie des Parfums* (n°218). Segalen lui répondit : *Voilà de jolies analogies sensorielle, et de bonnes « synesthésies » – que je relève d'autant plus volontiers que j'ai combattu jadis pour elles et leurs sœurs, assez juvénilement. (...) j'espère vers octobre, solliciter votre attention et vous prier d'accepter en échange de votre plaquette ce que j'aurai enfin de pas trop indigne à vous présenter : un épisode de colonisation Biblique d'issue lamentable : la joie païenne et libre, des terres Tahiti, aux prises avec le redoutable méthodisme... voici cent ans.*

Régismanset fut complètement enthousiaste à la lecture des *Immémoriaux* qu'il reçut comme convenu – et, poursuivant leur échange de livres, lui envoya en retour un exemplaire de son *Gardien du Silence* nanti d'une dédicace dont nous ne savons rien sinon qu'elle devait être aussi circonstanciée que touchante car elle lui valut ce mot de Segalen : *j'y suis d'autant plus « réceptif » que votre dédicace toute flatteuse et amie s'adresse à quelque chose de fort peu remarqué d'autrui dans mon premier livre, et que j'ose cependant prétendre primordial : l'élément poétique.* Ce que nous pouvons avancer avec certitude c'est que Régismanset fut un des rares lecteurs contemporains des *Immémoriaux* à en avoir saisi l'importance – en témoigne l'analyse et la place de choix qu'il lui réserva, en 1911, dans son étude sur la littérature coloniale (n°220).



218 - RÉGISMANSET (Charles). *PHILOSOPHIE DES PARFUMS*. Paris, Sansot, 1907; pet. in-12 broché. 77 pp.

Édition originale. Un des 8 exemplaires sur Japon, premier papier du tirage de tête, enrichi d'un envoi a. s. : *exemplaire de Remy de Gourmont – affectueux hommage, Ch. Régismanset.*

219 - RÉGISMANSET (Charles). *L'ASCÈTE*. Paris, Sansot, 1907; in-12 broché. 237 pp.

Édition originale. UN DES 10 HOLLANDE après 2 Japon. Envoi a. s. : *à Pierre Duchesne-Fournet en toute amitié et gratitude.*

220 - RÉGISMANSET (Charles) & CARIO (Louis). L'EXOTISME. LA LITTÉRATURE COLONIALE. Paris, Mercure de France, 1911 ; in-12, bradel demi percaline grise, couverture (reliure de l'époque). 308 pp.

Édition originale. Envoi. a. s. : à Jean Ajalbert, cordialement, Charles Régismanset. Ex-libris gravé sur bois d'Ajalbert.

Deux chapitres de ce livre offrent les meilleures places à Victor Segalen : « En Océanie : un chef-d'œuvre : *Les Immémoriaux*, de Max Anély », et, pour la conclusion du volume : « L'exotisme : continuation artificielle, avec changement de décor, du romantisme. Cependant, une réaction se dessine. Le Beau livre de Max Anély permet d'espérer des œuvres enfin originales ».

De Tien-tsin, le 20 octobre 1911, après avoir reçu un exemplaire de ce livre, Segalen écrivait à Régismanset : *Vous m'avez placé, mon cher ami, à un rang qui me comble de joie : le dernier. J'entends désigner là les quelques lignes que vous me réservez, page 285 et avant dernière (...) Mais cette sorte de rappel, cette encoche, ce point de départ auquel vous voulez bien ramener mon livre, m'a touché profondément. Il me faut ici le courage de vous avouer que je pense sur lui-même comme vous. – J'ai toujours sincèrement cru avoir marqué un pas, donné une note ; pourquoi me disculperais-je de ce que vous affichez ? J'ai le cynisme de mon orgueil, comme j'aurais pour vous, en d'autres occurrences, le cynisme de mon cynisme même. Et tout cela se traduit et se termine par de nouvelles incitations au travail. – Laissez-moi contribuer encore à « cet exotisme nouveau » et à la révélation des « nouveaux mondes ». Deux ans de plus en Chine et de travail, quelques poussées d'entrain qui me venaient de vous et des nôtres ; et je crois y parvenir encore.*

221 - RÉGISMANSET (Charles). LE LIVRE DE MES AMIS. Contradictions et Anecdotes. (Quatrième série). Paris, Sansot, (1921) ; petit in-12 broché. 106 pp.

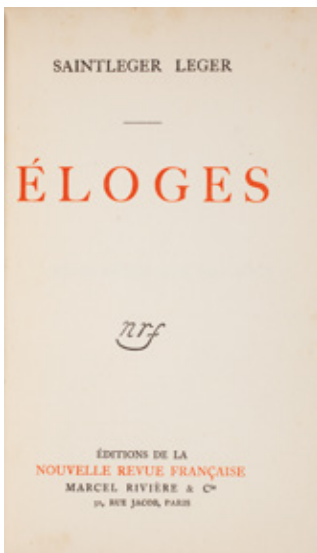
Édition originale. Envoi a. s. : à M^{lle} Monnier, gente amie des livres, ce mauvais-cy, en hommage Ch. Régismanset. Il s'agit bien d'Adrienne Monnier, des « Amis des Livres » rue de l'Odéon.

De petits aphorismes sur les variations des hommes. *Bien des choses me plaisent dans les Contradictions, même les contradictions ; mais tout n'est que cela dans la vie...* R. de Gourmont.

En modeste reliure certes, mais en reliure d'époque !...

222 - SAINT LÉGER LÉGER (Alexis). ÉLOGES. Paris, Éditions de la Nouvelle Revue Française, 1911 ; in-12, demi-percaline grenue rouge de l'époque aux armes du Prince Ghika, sans les couvertures.

36 feuillets non chiffrés.



Édition originale très rare du premier livre de Saint-John Perse (pseudonyme qu'il choisit en 1924, en publiant *Anabase*, après son entrée dans la carrière diplomatique).

Ces poèmes parurent dans les numéros 16 et 30, avril 1910 et juin 1911 de la jeune NRF (*Images à Crusoé* dans le numéro 7 du 1^{er} août 1909). Mais cette dernière publication fut si plombée de fautes que la NRF décida, pour se faire pardonner d'un jeune auteur qu'elle admirait déjà tant, de procéder à une édition séparée, à petit nombre, de ses poèmes, comme un tiré à

part corrigé. D'après une lettre inédite d'André Gide à Gaston Gallimard du 28 juin 1911, le tirage a été limité à 100 exemplaires sur papier ordinaire et 20 Hollande (cf. numéro 9 du catalogue Henri Vignes des Éditions de la NRF, mai 1997).

Il existe d'innombrables articles consacrés à Saint-John Perse et Victor Segalen. Affinités, influences, différences... Dans l'entourage de Perse, nombreux furent ceux qui constatèrent l'irritation du Prix Nobel de littérature lorsqu'on évoquait devant lui Segalen. Roger Little rapporta à Gilles Manceron, biographe de Segalen, comment il avait esquivé dans leurs conversations cette question en soulignant juste le manque d'influence que pouvait avoir sur son œuvre l'auteur de *Stèles*, précisant de surcroît qu'il ne l'avait jamais rencontré, bien que Paul Claudel les ait présenté l'un à l'autre, à Bordeaux, en octobre 1914. En 1953, l'auteur d'*Anabase* demanda à Alain Bosquet de supprimer de la monographie qu'il lui

avait consacré les citations de Victor Segalen de son chapitre intitulé *Affinités*. Plus tard, interrogeant le poète pour sa thèse (*Parcours de Saint-John Perse, Champion, 1987*), Mireille Sacotte, frappée par les ressemblances entre certaines œuvres de Segalen et des textes ultérieurs de Saint-John Perse, fut intriguée par sa réaction d'agacement qui la confirma dans l'opinion que les deux hommes se connaissaient et que Saint-John Perse voulait qu'on évite de chercher dans ce sens, ce qui prouve qu'il y a quelque chose à trouver. En tous cas, la rivalité est évidente.

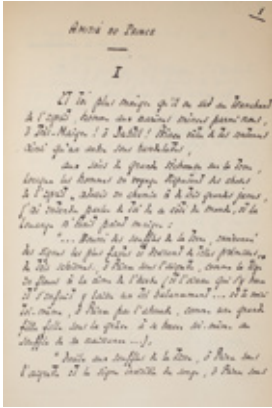
Sans doute l'occultation par Saint-John Perse de ses relations réelles avec Segalen est-elle due à son souci de dissimuler l'influence que les écrits de ce dernier ont exercée sur sa poésie. Comme le remarque Gilles Manceron, son poème de 1907, intitulé *L'Animale, inspiré par un tableau de Gauguin vu à Bordeaux dans la collection de Gabriel Frizeau et que Saint-John Perse écarta de l'édition de ses Œuvres complètes, emploie des termes qui font étrangement écho à l'article de Segalen sur Gauguin paru dans le Mercure de France quelques années plus tôt. Ou encore, une formule au début d'Anabase, « gens de poussière » semble bien reprise mot à mot de celle de Segalen dans la préface de Stèles, qui se retrouve aussi, un peu transformée, dans Amitié du Prince dans l'expression « homme de poussière ». Est-ce une rencontre fortuite ou le signe d'une influence réelle ? La question reste posée, mais le soin que Saint-John Perse a mis à s'en défendre incite à pencher pour la seconde éventualité.*

Éloges est un livre rare, encore plus rare strictement relié à l'époque de sa parution – bien qu'il soit modestement établi, cet exemplaire a tout de même appartenu à Liane de Pougy, célèbre courtisane de la capitale et gloire du Paris de La Belle Époque. Colette ou Barney en frissonnèrent, le Prince Ghika l'épousa. Arrivée à 17 ans Chassaigne aux Folies Bergères, en 1890, Princesse pour l'état civil en 1900, elle mourut, en 1950, Sœur Anne-Marie-Madeleine de la Miséricorde.



223 - SAINT-JOHN PERSE. AMITIÉ DU PRINCE. Paris, Ronald Davis, 1924 ; grand in-8 (31,5 x 21,5 cm), cartonnage éditeur. 2 ff n. ch., 8 ff, 1 f. (A.I).

Édition originale. Le présent fac-similé a été exécuté le 28 décembre 1924 par Daniel Jacomet pour Ronald Davis et tiré à cent exemplaires numérotés et signés par l'auteur.



224 - SAINT-PAUL ROUX. BOUC ÉMISSAIRE. Paris, Imprimerie de la Vie Moderne, 1889 ; plaquette in-8 (28 x 18,5 cm), brochée. 26 pp., 3 ff. n. ch.

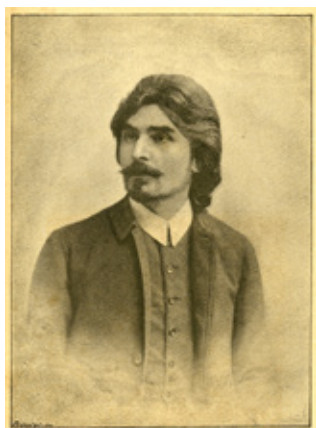
Édition originale du premier livre de l'auteur.

Un des 100 Hollande, seul tirage avec 5 Japon. Envoi a. s. : à Alfred Vallette, sympathiquement, Saint-Paul Roux.

Pierre-Paul Roux dit Saint-Paul Roux puis Saint-Pol Roux, le Magnifique, est une des premières rencontres littéraires importantes de Segalen ; il eut sur le jeune officier de marine une influence qui compta plus durablement encore que celle d'un Huysmans ou d'un Gourmont – les lettres publiées (éditions Rougerie) en témoignent, comme elles révèlent en plus de son attachement affectueux tout l'espoir que Saint-Pol Roux mit en lui.

Leur amitié remonte à l'automne 1901, où, prenant pour prétexte ses recherches universitaires, Segalen était allé sol-

liciter le poète de Roscanvel (c'était avant qu'il ne se fasse construire son manoir de Bouloutous à Camaret) qui l'accueillit chaleureusement et lui prodigua son assistance – *Grâce à vous, Monsieur, ma thèse se précise, s'affirme en son allure de plaidoyer technique en faveur des artistes contemporains* (14 octobre 1901). Il lui soumit également son article sur les synesthésies sensorielles que Saint-Pol Roux encourageât à publier, lui donnant un sauf-conduit pour *Le Mercure* – et, plus tard, le manuscrit des *Immémoriaux*.

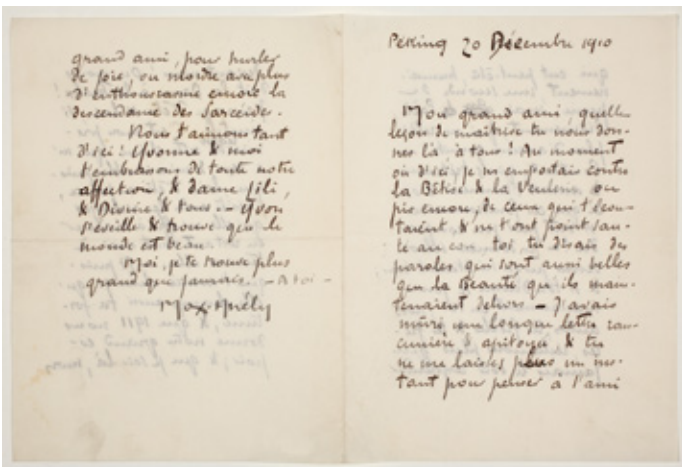


Segalen apprécia tout autant l'œuvre du Magnifique, avec une prédilection pour *La Dame à la Faux* pour laquelle il eut, en 1902, des vellétés de compositeur (fussent-elles pour « l'Harmonie de La Flotte ») et *Les Reposeurs de la Procession*, havre des grands voyages.

Saint-Pol Roux fut probablement aussi un de ceux qui entretinrent Segalen de Gauguin qu'il connaissait. Le 15 octobre 1903, il lui écrit à Tahiti pour savoir s'il a pu l'assister dans ses derniers moments – *Oh dites-nous quelque chose sur ce malheureux de la Destinée qui fut souvent un grand artiste, et à sa manière un Maître. Comment se fait-il que vous n'avez pas adressé quelque relation sur cette mort au Mercure de France qui l'eût accueillie avec enthousiasme ? Ce sera chose faite en 1904* (retournez au n°10).

L'allocution que Segalen prononça au banquet donné en l'honneur de Saint-Pol Roux, le 6 février 1909, lui fut l'occasion de préciser comment celui-ci l'avait lui-même éclairé *sur ce qui restait d'obscur, dans (ses) premières étapes, – la du-*

plicité inquiétante de Rimbaud, la solidité fruste de Gauguin... ses deux principaux intercesseurs. De retour de Polynésie, Segalen offrit à Saint-Pol-Roux quatre des cinq panneaux de bois sculptés par le peintre pour encadrer l'entrée de sa case à Hiva Oa, *la Maison du Jouis*. En 1916, le poète en souci d'argent les plaça à la vente chez Bernheim ; pour le tirer d'embarras et sans qu'il n'en sût rien, Segalen et Monfreid s'occupèrent discrètement de les récupérer, le premier acquit *Soyez Amoureuses*, Farrère acheta les deux autres sans les avoir vus et les offrit plus tard à Segalen en remerciement des soins prodigués à Brest (cf n°13).



225 - [Saint-Pol Roux] Victor SEGALEN. Lettre a. s. à Saint-Pol-Roux, signée Max Anély. Péking, 20 décembre 1910. 4 pp. in-12 (13 x 17,5 cm).

Superbe lettre au sujet de *La Dame à la Faulx*, drame mal accueilli par la critique à sa parution, en 1899, et qui venait d'être refusé par la Comédie française : *Mon grand ami, quelle leçon de maîtrise tu nous donnes là, à tous ! Au moment où d'ici, je m'emportais contre la Bêtise et la Veulerie, ou pis encore, de ceux qui t'écoutaient et ne t'ont pas sauté au cou, toi tu disais des paroles qui sont aussi belles que la Beauté qu'ils maintenaient dehors. J'avais mûri une longue lettre rancunière et apitoyée, et tu ne me laisses plus un instant pour penser à l'ami qui eut peut-être, humainement, une seconde de peine, mais au Poète, divinement, qui ne relève plus d'aucun comitè ! Pourtant, quels tréteaux*

auront l'honneur d'oser ce que ces fonctionnaires n'ont pas pu comprendre ? Les derniers échos venus jusqu'ici étaient bons ; et si ton drame se joue incessamment en toi, nous autres tes fidèles et tes frères, réclamons plus que jamais le voir resplendir devant nous ! On nous doit La Dame à la Faulx ! J'enrage d'être si loin, si inutile. C'est mon premier regret de cette Chine qui m'a reçu et m'a comblé – puisque, loin d'être en peine, j'hésite entre les richesses qu'elle m'offre à réaliser, en restant tout moi à travers elle. Et puisque l'année change, qu'elle change aussi ta fortune, et que 1911 nous donne notre grand espoir ; et que je sois là, mon grand ami, pour hurler de joie, ou mordre avec plus d'enthousiasme encore la descendance des Sarcéides.

Nous t'aimons tant d'ici ! Yvonne et moi t'embrassons de toute notre affection, et dame Lili, et Divine et tous. Yvon s'éveille et trouve que le monde est beau.

Moi, je te trouve plus grand que jamais. A toi

Max Anély

226 - SAINT-PAUL-ROUX. L'ÂME NOIRE DU PRIEUR BLANC. Naïve légende. Paris, Édition du Mercure de France, 1893 ; in-8 carré (23 x 16 cm), broché. 119 pp.

Édition originale.

227 - SAINT-PAUL-ROUX. LES REPOSOIRS DE LA PROCESION. Paris, Mercure de France, 1893 ; in-8 (20 x 13 cm), demi-percaline rouille de l'époque. 230 pp.

Édition originale. Envoi a. s. : à Alexandre Mercier, cordialement, Saint-Paul-Roux.

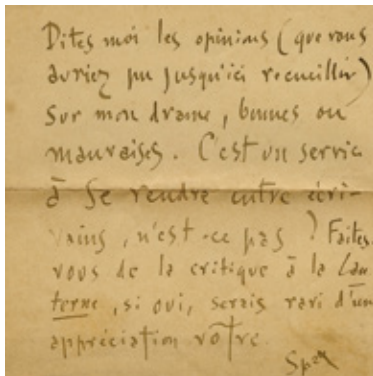
L'exemplaire contient également 3 lettres et 1 carte autographe, signées, à Alexandre Mercier – les enveloppes donnent les années 1899 et 1917. Du manoir de Camaret, en Bretagne, Saint-Pol-Roux évoque longuement son possible retour à Paris pour lequel il sollicite de son correspondant conseils et encouragements.

Ma pensée première, il y a trois mois, était de m'en ouvrir à Poincaré et à mon ami Rostand, finalement j'ai hésité (...) Mais c'est la guerre ! Je m'en réfère à la simple amitié qui pourra sans doute m'indiquer des possibilités dans le rayonnement de la Ville où vous trônez parmi des influences utiles (...) J'ai dû vous dire

hier que je projetais une série de conférences. Et puis mon retour à Paris me permettrait l'écllosion de purs projets d'art pour lesquels, poète, j'estime avoir été mis dans ce pauvre monde...

Dans une longue lettre de septembre 1917 : le tout est de vivre, par ces temps tragiques de la Mort c'est le problème un peu pour chacun. En ce qui me concerne je sais que notre vieil ami Austin (Austin de Croze) vous a confié mes tempêtes pratiques. Mon esprit aspire au beau temps. Reviendra-t-il jamais ? (...) Si j'avais pu, en la Ville, obtenir une sorte de conservation de bibliothèque, de musée ou autre (...) Oui, le loyer ! Point capital. Ne voyez-vous pas, vous une solution pour le poète et les siennes ? Quant au fils qui nous reste, il se bat glorieusement comme son frère aîné tombé à Vauquois ; à ses permissions nous lui céderions le meilleur du logis, cela va sans dire. Mais le tout est d'en posséder un : officiel si possible, c'est-à-dire ressortissant à une situation salubre. Si je savais pouvoir me rendre à Paris prochainement je ferais annoncer une série de conférences sur la grande guerre dont ma modeste imagination entrevoit depuis longtemps des vues sagement personnelles. Et puis il me serait possible de réaliser des idées littéraires emmagasinées durant ces vingt-cinq ans de solitude – car je veux mon heure, et je l'aurai selon le Destin. Tout ceci dit en hâte et sans style, au seul rythme du cœur sans cesse angoissé. Et peut-être, en lisant, prenez-vous peu à peu, pour moi, l'inattendue face du Destin. Qui sait ? (...)

Sobre reliure, le portrait se détache.



Dites moi les opinions (que vous
auriez pu jusqu'ici recueillir)
sur mon drame, bonnes ou
mauvaises. C'est un service
à se rendre entre écri-
vains, n'est-ce pas ? Faites
vous de la critique à la lettre
terme, si oui, serais ravi d'une
appréciation votre. Spm

228 - SAINT-PAUL-ROUX. LA DAME À LA FAULX. Tragédie en cinq actes et dix tableaux. Paris, *Mercure de France*, 1899 ; in-12 (18,5 x 12 cm), broché. 431 pp.

Édition originale.

229 - SAINT-PAUL-ROUX. LES REPOSOIRS DE LA PROCES-
SION. LA ROSE ET LES ÉPINES DU CHEMIN. 1885-1900 – DE LA
COLOMBE AU CORBEAU PAR LE PAON. 1885-1904 – LES FÉERIES
INTÉRIEURES. 1885-1906. Paris, *Mercure de France*, 1901,
1904 & 1907 ; 3 volumes in-12 (18,5 x 12 cm), en
reliure uniforme, demi-veau brun à coins, dos à nerfs,
couvertures (*reliures modernes*).

Éditions originales.





- Victor Segalen. *Correspondance*. 1893-1919. Paris, Fayard, 2004.
- Victor Segalen. *Ceuvres complètes*. Édition établie et présentée par Henry Bouillier. *Collection Bouquins*. Paris, Robert Laffont, 1995.
- Victor Segalen. *Voyages au Pays du Réel. Œuvres littéraires*. Édition présentée et annotée par Michel Le Bris. *Éditions complexe*, 1995.
- Victor Segalen. *Stèles*. Édition critique, commentée et augmentée d'un inédit, établie par Henry Bouillier. Paris, Plon, 1963.
- Victor Segalen. *René Leys*. Édition présentée, établie et annotée par Sophie Labatut. *Éditions Chatelain-Julien*, 1999.
- Henry Bouillier. *Victor Segalen*. Paris, Mercure de France, 1961.
- Gilles Manceron. *Segalen*. Paris, Jean-Claude Lattès, 1991.
- Victor Segalen. *Europe*. Avril 1987.
- Victor Segalen, *voyageur et visionnaire*. Catalogue d'exposition à la Bibliothèque nationale de France. 1999.
- Marie Dollé. *Victor Segalen. Le voyageur incertain*. Éditions Aden, 2008.
- Victor Segalen. Actes du Colloque de Brest. *Centre de Recherche Bretonne et Celtique. Le Quartz de Brest*. 1994.
- Paul Gauguin. *Racontars de Rapin*. Édition enrichie de 18 monotypes suivie de : *Art de Papou & Chant de rossignou*. La Lutte pour les peintres par Victor Merlhès. *Éditions Avant et Après*, 1994.
- Victor Merlhès. *Paul Gauguin. De Bretagne en Polynésie*. Pages inédites. *Avant & Après*. Tahiti. 1995.
- Robert Fleury. Pierre Louÿs et Gilbert de Voisins. Une curieuse amitié. Archives et documents, 1973.



Merci au valeureux Yniold qui a corrigé nos fôtes et coursé nos escargots ; merci à Henri Vignes ; merci à ma douce, si patiente, et au bossu Bitor qui a dressé la table à l'œil du bossoir, hissé les Partagas, la pièce sous le bois et treize cahiers de seize pages pour le malheur des boîtes aux lettres (crétin va !)

La couverture a été bricolée à partir d'une image du n°48

Crédits photographiques : D. R.

Imprimé en mars 2010 à Angoulême par Alket éditions
+33(5) 45 24 99 83 - sur les presses de C.M.P.